

Notices bibliographiques

François RIPOLL et Jean SOUBIRAN, *Stace. Achilléide*, Louvain, Peeters, 2008 [Bibliothèque d'études classiques. Traduction et Commentaire des Classiques Latins (T&CCL), 1], 24 × 16 cm, x-357 p., ISBN 978-90-429-2023-1.

On ne peut que se réjouir de cette publication de l'*Achilléide* de Stace qui vient compléter avec bonheur pour les chercheurs francophones notamment l'excellente édition de J. Méheust dans la C.U.F. en 1971. Selon les principes déjà suivis par J. Soubiran dans ses éditions de Lucain et de Valerius Flaccus, les auteurs proposent ici, après une introduction substantielle (p. 1-99), le texte et la traduction du poème (p. 100-149), suivis d'un commentaire très étoffé (p.151-306). Un Appendice (p. 307-310) propose un nouveau texte pour I, 409-411. Viennent ensuite plusieurs *Indices* : celui des auteurs anciens cités dans le commentaire (p. 311-316), des thèmes et des motifs (p. 317-318), celui des noms (p. 319-346) qui comporte nombre de définitions et de références importantes. Un dossier annexe (p. 347-352) fournit la traduction de 9 textes anciens en rapport avec l'*Achilléide*. Enfin la bibliographie, abondante, (p. 353-355) signale 7 éditions importantes du poème (dont la plus récente date de 2003) ainsi que les ouvrages et articles d'une quarantaine de chercheurs spécialistes de Stace et de la période flavienne. — L'introduction, subdivisée en 13 parties, permet de situer l'auteur et l'œuvre dans le contexte historique et poétique de la fin du règne de Domitien. Ce poème inachevé se distingue des trois autres grandes épopées flaviennes marquées par Virgile, le moralisme et le pathétique. Stace s'y montre surtout un poète grec de langue latine. Il mêle d'autre part à ses sources maint souvenir artistique. Il développe cette fois son épopée autour d'un héros principal en choisissant le *genus medium* pour le dépeindre. Parmi ses modèles, c'est Ovide qui domine, même si le jeu avec Virgile n'est pas absent. Achille, partagé entre l'*amor* et la *virtus* domine tous les autres personnages. La composition elle-même se concentre sur la vie du héros à Scyros entre deux journées décisives. L'œuvre traduit une nette évolution du genre épique en dépassant la tragédie pour s'ouvrir en partie à la comédie, à l'élégie et même au roman. La langue s'enrichit d'emprunts au grec ; la syntaxe reste proche de Virgile. D'autre part de nombreux *loci similes* témoignent de la très large érudition de Stace. Le poète, dans cette œuvre, abandonne les excès de la *Thébaïde* et démontre sa maturité. D'ailleurs la fortune de l'*Achilléide* a été telle que les écrivains et les artistes n'ont cessé de s'en inspirer de l'Antiquité à nos jours. — Le texte établi est le plus souvent plausible, même si le grand nombre de manuscrits conservés n'en assure pas forcément l'authenticité. La traduction rythmée présente un nombre pair de syllabes pour chaque vers ; chacune des lignes a le même contenu sémantique que le vers correspondant. On apprécie la densité et la fidélité au texte latin (e.g. I, 1 «L'Eacide au cœur noble» pour *Magnanimum Aeaciden* ; I, 159 «rendu plus imposant par la sueur et la poussière» pour *multo sudore et puluere maior* ; I, 881-882 «tant les armes soudain et la chaleur/ de Mars inondent le palais d'une lueur terrible» pour *tantum subita arma calorque / Martius horrenda confundit luce penates*). Ainsi la lecture du texte français rivalise avec celle qui charmaient tant les auditeurs de Stace lors de ses *recitationes* ... — Les notes abondantes sont élaborées avec beaucoup de minutie. Elles pèchent plutôt parfois par un excès d'érudition (e.g. aux v. I, 8-9 : un long commentaire sur *dare fontes* ; en I, 207-210 : beaucoup d'hypothèses sur Egéon ; p. 244 : développement trop long sur le trajet d'Ulysse et de Diomède). — L'Appendice,

les *Indices* complètent utilement les éditions précédentes. La bibliographie, bien mise à jour, comporte l'essentiel des travaux utiles pour la compréhension de l'œuvre. Toutefois plusieurs références à des remarques concernant la synthèse et l'analyse de l'*Achilléide* dans nos deux thèses respectives de 1974 et 1989 conforteraient notamment ce qui est dit à propos de l'influence des œuvres d'art sur les descriptions du poète, la distinction entre sources et modèles, ou encore l'influence plus grande des poètes grecs par rapport à la *Thébaïde*, sans compter les correspondances dans l'espace et dans le temps qui caractérisent l'art de Stace ici comme ailleurs. Quoi qu'il en soit, rendons hommage à cette relecture approfondie de l'œuvre d'un poète dont Goethe, nous l'avons rappelé ailleurs, a écrit à juste titre il y a quelque 150 ans qu'il était *magnopere laudandus assiduoque studio nostro dignus*.

Anne-Marie TAISNE.

Federico BIDDAU, *Q. Terentii Scauri De orthographia*. Introduzione, testo critico, traduzione e commento a cura di F. B., Hildesheim, Weidmann, 2008 (Bibliotheca Weidmanniana. Collectanea grammatica latina, 5), 21 × 15 cm, cxiv-244 p., ISBN 978-3-615-00341-3.

Cet ouvrage de Federico Biddau constitue une nouvelle édition critique du traité sur l'orthographe d'un grammairien latin de la première moitié du I^{er} siècle, Quintus Terentius Scaurus, la précédente et unique édition ayant été publiée en 1880 avec d'autres fragments par H. Keil, dans le septième volume (*Scriptores de orthographia*) des *Grammatici Latini*. Cette nouvelle édition (évidemment bienvenue car elle contribue à rendre plus accessible cette œuvre) est accompagnée d'une traduction en italien, qui constitue une première exégèse, et d'un commentaire lui aussi en italien. — Après une préface présentant succinctement le projet de l'auteur et son intérêt, résidant dans le fait que le texte de Scaurus est le plus ancien traité sur l'orthographe latine conservé, l'auteur présente une bibliographie claire et assez complète, qui montre la variété des thèmes touchés par le grammairien et qu'il a fallu maîtriser pour ne pas trahir la pensée de l'auteur en le traduisant. On regrettera cependant la faible place accordée aux articles et livres très récents, pourtant relativement nombreux étant donné le renouveau actuel des études sur les grammairiens anciens. — La longue introduction (p. xxvii-cxiv) présente successivement l'auteur, de façon un peu rapide, car il reste peu de témoignages sur sa vie, l'œuvre (sa structure initiale, avec les parties sans doute perdues, son authenticité, ses sources probables et avérées), la tradition manuscrite complète avec les apports des recherches depuis l'édition de Keil, et enfin les critères de choix du texte retenu dans la présente édition. L'auteur a en particulier choisi de ne pas publier l'appendice traditionnellement associé au traité *de orthographia*, et constitué de fragments divers, et s'en explique ici. — L'édition critique et la traduction n'en sont que plus courtes (53 pages), malgré un appareil critique bien fourni (qui sera cité et expliqué dans le commentaire, pour les passages où le texte choisi diffère de celui de Keil) ; la traduction des termes techniques témoigne de prises de position contestables, mais toujours intéressantes : ainsi, pour prendre par exemple des termes assez généraux, que l'on retrouve souvent chez les grammairiens latins, *ratio* est traduit par «norma», *regulae* par «criterii», *proportio* (lui-même traduction de l'*analogia* grecque) par «corrispondenza». Ces choix de traduction ne sont hélas pas vraiment justifiés dans le commentaire ; cela aurait pourtant été fort intéressant pour certains termes à portée quasi philosophique que les grammairiens utilisent sans jamais les expliquer. Quelques hypothèses d'explication par le biais de la justification de la traduction auraient pu rendre service aux futurs traducteurs d'autres grammairiens. — Le commentaire philologique et linguistique (p. 55-225) suit les paragraphes du texte de Scaurus, et cherche à répertorier les ressemblances avec les théories de ses illustres prédécesseurs, en particulier Quintilien et Varron ; il évoque aussi les correspondances possibles avec la grammaire grecque, par le moyen de nombreuses citations. Il met par ailleurs en relation les

théories de Scaurus sur l'orthographe avec les études de la linguistique moderne, et les apports des recherches sur l'évolution de la langue latine. Enfin, de nombreux éclairages théoriques sont apportés au texte du grammairien : on peut relever par exemple l'explication schématique de la méthode de Scaurus, p. 59 : après une présentation de la faute, il la corrige, puis en donne la raison et termine par des exemples proches. Ces présentations rendent le texte de Scaurus plus compréhensible et surtout plus cohérent. — Les index (p. 229-241), très fonctionnels, contiennent les abréviations employées, les thèmes et les termes étudiés, enfin les noms d'auteurs cités. L'ouvrage se termine enfin par le sommaire, dans lequel auraient pu figurer les subdivisions du texte de Scaurus (pourquoi pas avec des titres, rendant ainsi le contenu et la structure plus transparents ?). — Pour finir, nous pensons qu'il s'agit d'un ouvrage bien utile pour qui s'intéresse à l'orthographe et à l'histoire de la langue latines et à leur perception par les grammairiens anciens ; un usuel donc, qui rejoint la série actuelle des monographies consacrées aux éditions, traductions et commentaires des grammairiens latins, et participe de la redécouverte de ces auteurs souvent méprisés et méconnus, en facilitant l'accès à leurs textes et leur compréhension dans le contexte grammatical antique.

Diane MARCHAND.

Christiane INGREMEAU, *Lactance. Institutions divines*. Livre VI. Introduction, texte critique, traduction, notes et index par Chr. Ingr., Paris, Éditions du Cerf, 2007 (Sources chrétiennes, 509), 19,5 × 12,5 cm, 431 p., 45,00 €, ISBN 978-2-204-08449-9.

Les *Institutions divines*, en sept livres, l'œuvre maîtresse de Lactance, ont été composées entre 305 et 310, 311 ou 313, c'est-à-dire au temps de la grande persécution, avant l'Édit de Milan. Cette œuvre apologétique, dont le titre fait penser à l'*Institutio oratoria* de Quintilien, a pour ambition de répondre, une fois pour toutes, à tous les philosophes païens, en particulier à ceux qui s'en prennent alors violemment au christianisme. Le livre VI a pour objet «le culte véritable» (*de uero cultu*), opposé aux faux cultes et à la fausse religion des philosophes dont les livres précédents donnent une description détaillée. Ce livre est marqué par le dualisme : *duae uiae sunt...* (3, 1). La vie est un choix entre le vice et la vertu, alternative symbolisée par le thème des deux voies. Sur ce point, Lactance marque son accord avec les poètes et les philosophes païens. Mais les divergences apparaissent lorsqu'il s'agit de s'interroger sur les valeurs de la société, que le chrétien propose de remettre en question. Un autre point de désaccord concerne l'absence, dans la pensée païenne, de guide capable de conduire l'homme dans les voies complexes du discernement. Aux yeux de Lactance, seul le Dieu unique, créateur de l'univers, peut jouer ce rôle. L'introduction est divisée en six chapitres : l'auteur et son œuvre ainsi que la place du livre VI dans les *Institutions divines* (pour les six premiers livres on trouve une structure concentrique [*Ringkomposition*], qui rappelle l'architecture des *Bucoliques* et de l'*Énéide*), analyse du livre, originalité du livre VI (comparaison avec l'*Épitomé*, écrit vers 320), Lactance et ses sources (le livre VI a conservé des passages d'auteurs classiques, un long fragment des *Satires* de Lucilius, une page de la *République* de Cicéron et quatre passages d'œuvres perdues de Sénèque), établissement du texte (collation de onze manuscrits, principes suivis dans la rédaction de l'apparat critique, examen des 62 passages où a été modifié le texte de Brandt [CSEL, t. 19, Vienne, 1890], qui sert de référence, *stemma codicum*). Une bibliographie substantielle termine l'introduction. Le texte est accompagné d'un apparat allégé (négatif) et d'un apparat scripturaire. Quelques notes exégétiques ont pris place au bas des pages. Vingt notes complémentaires très bien documentées sont regroupées en fin de volume : le thème des deux voies, le dualisme au livre VI, catalogue des vices et vertus, les manœuvres de Satan, la vertu selon Lucilius, la citation de Cicéron, *Off.*, 3, 16, la citation de Cicéron, *Rep.*, 3, 33, que nous ne connaissons que par Lactance, la *uera lex*, la justice des États, Cimon d'Athènes, fils de Miltiade, ostracisé en 461, *Vitae communis ratio* («le principe de la vie en société»), *misericordia uel*

humanitas, thèse épicurienne sur l'origine de la vie en commun, qui s'inspire de Lucrèce, V, 925-1109 (cf. G. Campbell, *Lucretius on Creation and Evolution. A Commentary on De rerum natura 5.772-1104*, Oxford, 2003), le concept (très cicéronien) d'*humanitas*, dont on dénombre 28 occurrences au livre 6 (sur 46 dans les *Institutiones* et 54 dans toute l'œuvre de Lactance), les œuvres de justice, la doctrine stoïcienne des «maladies de l'âme», *patientia*, l'interdiction de servir dans l'armée, les trois citations de Sénèque (Frg. 24, 14 et 123 Haase), le don et le sacrifice. Le volume est complété par un jeu de cinq index : noms propres, mots grecs, auteurs anciens, index scripturaire, index analytique. Avec la publication du livre VI, il ne manque plus que les livres III et VII pour que cet ouvrage soit complètement édité dans la collection des *SC*. — Je ferai une remarque à propos du thème des deux voies (3, 1-4, 8). On admet que la distinction des deux voies, qui remonte à une tradition grecque fort ancienne (Hésiode), a été introduite dans la littérature chrétienne par la *Didachè des Apôtres* (ch. 1-6), pour qui la voie du bien est celle de la vie et la voie du mal celle de la mort, et l'*Épître de Barnabé* (ch. 17-21), qui appelle ces deux routes celle de la lumière et celle des ténèbres. Ces deux textes sont à l'origine d'une riche tradition, que l'on retrouvera encore au IX^e s. chez Théodulphe d'Orléans. Parmi les auteurs de la basse époque qui reprennent ce thème, on peut encore citer, en plus de ceux mentionnés p. 384, Martianus Capella, II, 102 et Isidore, *Origines*, I, 3, 7. F. Cumont (*Recherches sur le symbolisme funéraire des Romains*, Paris, 1942, p. 422-429 et *Lux perpetua*, Paris, 1949, p. 281) rapprochait cette tradition littéraire du symbole pythagoricien de la lettre Y, que l'on trouve sur maints monuments funéraires.

Bruno ROCHETTE.

Graziana BRESCIA, *Il miles alla sbarra. [Quintiliano], Declamazioni maggiori, III*, Bari, Edipuglia, 2004 (Scrinia, 23), 21 × 14,5 cm, 269 p., 20 €, ISBN 88-7228-411-2.

Le recueil des *Declamationes Maiores* est une anthologie de dix-neuf controverses d'école, qui résulte d'une compilation tardive et circulait sous le nom de Quintilien, dès le IV^e siècle de notre ère. À la différence des autres plaidoyers fictifs qui composent cette collection, le *Miles Marianus* emprunte à l'histoire et prend pour prétexte l'épisode bien connu du soldat de Marius, assassin de son tribun, qui voulait attenter à sa pudeur. Il se trouve que ce texte vient de donner lieu à trois travaux concomitants : un chapitre de l'ouvrage d'E. Gunderson, *Declamation, Paternity, and Roman Identity. Authority and the Rhetorical Self* (Cambridge, 2003), la traduction commentée de C. Schneider (Cassino, 2004), version remaniée d'une thèse de doctorat soutenue en 1999 et le commentaire de Graziana Brescia (Bari, 2004), version revue et augmentée d'un précédent travail intitulé *Il Miles alla sbarra tra retorica e costume (Declamazioni maggiori, III)*, paru à Bari, en 2002 ; ces deux dernières études, qui diffèrent par leur forme, mais se rejoignent dans un dialogue réciproque, témoignent de l'intérêt croissant porté depuis quelque temps à ces productions, que la critique a trop longtemps et injustement considérées comme mineures, mal connues et sans grand intérêt littéraire. — Le volume s'ouvre sur le texte latin seul (p. 9-19), dans sa version de référence établie par les soins de L. Håkanson pour le compte des éditions Teubner (Stuttgart, 1982), dont la pagination est reproduite en marge (et normalement précisée entre parenthèses dans les citations). L'enquête proprement dite se propose d'identifier dans cette production littéraire "il precipitato di istanze ideologiche e culturali profondamente radicate nello statuto etico e antropologico dei Romani" (cf. *Premessa*, p. 7) et se subdivise en quatre sections. Le premier chapitre («Le Declamazioni maggiori», p. 21-33) dresse l'état complet de la question sur la genèse du recueil des *Maiores*, la paternité et la datation toujours controversée de ces textes. Le deuxième chapitre («La III Declamazione maggiore : tecniche retoriche e modalità argomentative», p. 35-62) se concentre sur la stratégie argumentative adoptée dans le *Miles Marianus*, qui opère une forme de synthèse des différentes versions connues de ce 'fait

divers', réélaborées en un produit raffiné de la technique rhétorique, témoignant du haut niveau de spécialisation du genre déclamatoire. Le troisième chapitre («*Commento*», p. 63-192) prend la forme d'un commentaire linéaire continu du texte latin, articulé d'après sa structure rhétorique canonique en *exordium*, *narratio*, *argumentatio*, *conclusio*, et privilégie une analyse de nature à la fois linguistique, rhétorique et anthropologique. L'intérêt de cette section est double : Graziana Brescia y souligne tout d'abord l'extrême fidélité du déclamateur aux préceptes des traités de rhétorique, et au premier chef, de l'*Institution oratoire* de Quintilien, par la confrontation systématique des figures employées avec l'enseignement que l'on peut tirer des manuels ; elle fait ensuite ressortir la dimension éminemment éthique de ce plaidoyer fictif, qui se veut en quelque sorte le dépositaire et garant d'une grille de valeurs dans laquelle peut se reconnaître tout Romain digne de ce nom. L'auteur n'exploite ainsi que les notions utiles à sa démonstration, mais elle le fait avec une grande attention portée au champ lexical, qui conduit à d'intéressantes analyses sur l'opposition globale entre vice et vertu, se déclinant selon diverses modalités tout au long du texte. Puisqu'il est en effet impossible à l'accusé de nier le crime qu'il a commis, il s'agit pour l'avocat de la défense de démontrer que le jeune soldat était fondé à agir ainsi, parce que le tribun lui faisait violence : c'est le principe même de la *relatio*, ou *translatio criminis*, dite du 'transfert de responsabilité, qui conduit la défense à mettre en évidence les différentes raisons ayant poussé le jeune soldat à agir comme il l'a fait. S'ensuit donc, tout au long du plaidoyer, une énumération des qualités du jeune soldat qui se voit contraint de défendre une *puđicitia* de nature essentiellement féminine, alors qu'il se définit par ailleurs, en tant que combattant et guerrier (c'est le fameux *uir fortis* si cher aux déclamateurs) comme la quintessence de la masculinité et s'inscrit dans la grille des valeurs héroïques. Parallèlement à cette *laudatio* se développe une *utuperatio* en règle du tribun corrompu et corrupteur, qui se présente à tous égards comme un 'anti-modèle' que l'on peut opposer à la figure exemplaire du jeune soldat, mais aussi et surtout de l'*imperator* Marius, parangon de toutes les vertus romaines. Le quatrième et dernier chapitre («*Modelli e fortuna di un prodotto di scuola*», p. 193-235), qui revient sur les divers avatars du thème dans la tradition littéraire, porte une attention toute particulière à la dimension pour ainsi dire 'cicéronienne' de ce plaidoyer fictif, dans un constant jeu d'échos avec le *Pro Milone*, également centré sur la question de la *relatio criminis* et ayant peut-être servi, selon Graziana Brescia, de modèle au *Miles Marianus*. Une ample bibliographie (p. 237-256) et deux *indices*, des passages et des études modernes cités, complètent fort utilement un volume, qui permet au lecteur de mieux saisir les véritables enjeux de telles productions – des enjeux bien supérieurs au seul plan rhétorique, mais d'autant plus importants qu'ils touchaient directement à la formation des jeunes élites romaines, celles que, précisément, les déclamateurs latins devaient conduire du forum aux allées du pouvoir... Catherine SCHNEIDER.

Lorenzo SCIAJNO, *Paolino di Nola. Il carme 15 (natalicium IV)*. Introduzione, traduzione e commento a cura di L. Sc., Pise - Rome, Fabrizio Serra, 2008 (Studi sulla tardoantichità, 1), 25 × 18 cm, 338 p., ISBN 978-88-6227-083-0.

I *Natalicia* dedicati a San Felice (per commemorare il giorno del martirio, in cui il Santo è rinato, passando dallo stato mortale a quello celeste) sono i frutti poetici più maturi dell'apostolato di Paolino, del suo impegno morale e culturale al servizio del Cristianesimo. Sono stati tradotti e commentati in modo complessivamente soddisfacente da A. Ruggiero nel 1996 (voll. I e II, *Strenae Nolanae* 6 e 7, Napoli - Roma). Adesso si è aggiunto il commento al carme 15 (*Natalicium IV*) curato da L. Sciajno, che compensa l'argomento circoscritto (un solo componimento, per un totale di 361 versi) con l'approccio approfondito e particolareggiato, che spazia dai contenuti etico-religiosi e filosofici ai procedimenti retorici, dai rapporti con i modelli agli aspetti linguistici e stilistici,

con frequenti e pertinenti riferimenti ai titoli bibliografici. Carenze e omissioni sono rare e marginali : per esempio al v. 8, *dignante deo*, si poteva richiamare il sintagma virgiliano isosillabico e isoprosodico, affine nel suono e parzialmente coincidente nel lessico, dal significato però del tutto differente, *ducente deo* (*Aen.* II, 632). L'introduzione non si esaurisce nella lettura ravvicinata della poesia in questione, ma si estende opportunamente a una considerazione complessiva della personalità e dell'opera paoliniana, con speciale attenzione alla concezione religiosa e alla poetica, ad essa strettamente funzionale. Il discorso sul genere letterario nondimeno mi sembra troppo sintetico e quasi evasivo (specialmente alla luce dell'importanza di questa problematica nella retorica della tarda antichità). Sciajno muove dal «genere letterario del carne natalizio» (p. 23), coltivato da poeti classici e postclassici come Orazio, Tibullo, Propertio, Ovidio, Persio, fino ad Ausonio; mi chiedo però se davvero sia esistito un genere così definito o se non sia piuttosto un tema di contenuto, connesso con alcuni tratti stilistici ricorrenti, inserito trasversalmente in componimenti di diverso tipo, satirico o elegiaco. A ragione è sottolineata l'impostazione innovativa della raccolta, ma la sua natura (nell'ottica della genetica delle forme poetiche) non è discussa adeguatamente : si poteva usare l'importante contributo di J. Fontaine, *Unité et diversité du mélange des genres et des tons chez quelques écrivains latins de la fin du IV^e siècle : Ausone, Ambroise, Ammien*, in *Christianisme et formes littéraires de l'antiquité tardive en Occident*, Genève, 1977, p. 438-445 (pur non riguardante direttamente Paolino). Un altro punto di dissenso concerne il pubblico dei *Natalicia*, proprio a partire dal carne 15, in cui «il fine didascalico, etico e parentico ha il sopravvento su quello puramente celebrativo» (p. 26). Pur riconoscendo lo spirito sociale, filantropico, del Cristianesimo professato da Paolino e pur ammettendo i suoi espliciti riferimenti ai fedeli presenti ai festeggiamenti in onore di San Felice, Sciajno restringe il pubblico dei *Natalicia* ai «suoi amici letterati» (p. 29) : lo studioso considera uno stile così raffinato inaccessibile ai pellegrini analfabeti (nemmeno a un livello più superficiale, relativo ai contenuti più che agli espedienti formali ?) e adduce a ulteriore riscontro un giudizio espresso (più di tre secoli dopo, in un contesto sociale e culturale incommensurabile) da Beda il Venerabile (PL XCIV, col. 789 B). Mi sembra che qui Sciajno si contraddica e rischi di fraintendere il significato dell'impegno letterario di Paolino, peraltro da lui spiegato egregiamente nel paragrafo *ad hoc* (p. 18-21). La traduzione è chiara e fluida, improntata ad accuratezza e precisione filologica, ma anche di piacevole lettura, pur con qualche concessione alla dizione poetica, con conseguente perdita di scioltezza colloquiale (per esempio v. 9, *indiguos... salutis*, «manchevoli della salvezza» ; vv. 10-11, *male dites / criminibus*, «male ricchi / di crimini», *scil.* Paolino stesso al *pluralis modestiae* o più probabilmente i fedeli tutti, lui compreso). Ad ogni modo, si tratta di un libro di buon livello, che merita interesse non meno che rispetto.

Giampiero SCAFOGLIO.

Stelios PANAYOTAKIS, Maaiké ZIMMERMAN et Wytse KEULEN, *The Ancient Novel and Beyond*.

Edited by St. P., M. Z., W. K., Leyde - New York - Copenhagen - Cologne, E. J. Brill, 2003 (Mnemosyne, 241), 25 × 16,5 cm, xxii-489 p., 80 €, ISBN 90-04-12999-5.

Pour qui s'intéresse aux romans anciens, les colloques de Groningen sont devenus, au fil des vingt dernières années, le lieu où se concentre, dans une saine et fructueuse émulation, la recherche la plus élaborée sur le sujet, grâce au zèle de St. Panayotakis, de M. Zimmerman et de W. Keulen. L'ouvrage que ceux-ci éditent aujourd'hui réunit autour de trois thèmes centraux – «the ancient novel in context, the ancient novel in focus et beyond the ancient novel» – trente communications originales dont M. Zimmerman, dans une préface éclairante, articule les orientations. Chacun des exposés mériterait à lui seul une présentation détaillée tant la matière est riche et ouvre de perspectives novatrices. Richard Stoneman suit la présence d'Alexandre dans la poésie pré-islamique, la débusque, en syriaque, dans l'*Apocalypse* du Pseudo-Méthodius et dans la tradition d'Ibn

Kaldun, dans les *Gesta Romanorum* où Alexandre est identifié au Christ tandis que les Arabes l'assimilent à Mohammed. F. Doufikar-Aerts la suit chez le Pseudo-Callisthène syriaque. E. Finkelppearl retrouve dans l'aventure du Lucius d'Apulée les échos de la *Vie d'Ésope* et interprète les différents niveaux de langage d'Apulée comme la compétition entre Isis et Apollon. M. Marincic reconnaît dans le roman arabe d'Ahiqar, où les héros deviennent des figures exemplaires de la spiritualité juive, le modèle de la *Vie d'Ésope* et du roman d'Alexandre. À ces études, axées sur la filiation, succèdent des explorations plus précisément narratologiques sur le goût du théâtre chez Chariton (I. Zeiting), sur le renversement de la curiosité chez Apulée (N. W. Slater), sur l'influence du discours philosophique dans le processus de la fiction (K. Morgan et A. Laird). Le traitement de la violence (C. Chew, S. Panayotakis), commun aux romans anciens, aux martyrologues et à l'hagiographie, avec ses implications dans le statut social de la femme, clôtüre une première partie passionnante. La seconde partie – «The ancient novel in focus» – s'attache aux modalités narratives des romans grecs et latins, à l'imagerie métafonctionnelle des *Métamorphoses* d'Apulée (W. Keulen), au pouvoir didactique de la polyphonie du roman de Longus (J. Morgan), à la voix subversive alternative chez Achille Tatius (T. Whitmarsh, aux re-narrations (L. Graverini), à la parodie des clichés nuptiaux chez Apulée (D. Lateiner), à l'héritage épique des débuts et des fins chez Apulée (St. Harrison), au maillage structurel (St. Nimis), au rôle de la lettre dans le roman grec (F. Létoublon), à l'influence des inscriptions (E. Sironen) et aux stratégies pseudo-documentaires de la littérature populaire (W. Hansen). Toutes ces contributions approfondissent la connaissance du genre romanesque antique en en soulignant la richesse et la complexité. La troisième partie prolonge, dans un premier temps, ces spéculations en relevant l'influence de l'iambographie antique sur le roman (G. Zanetto), la contestation de l'idéologie en vigueur chez Pétrone (J. P. Hallett), l'exploitation caricaturale, donc critique, de la déclamation chez les romanciers latins (D. van Mal-Maeder). Un deuxième temps est consacré à la survie et aux échos des romans antiques, du 12^e siècle byzantin (R. E. Harder, I. Nilsson et W. J. Aerts) à M. Mitchel et à son *Autant en emporte le vent* (G. Schmeling) en passant par Shakespeare (N. Holzberg), Mademoiselle de Scudéry, Umberto Eco (G. Berger), le *Petrolio* de Pier Paolo Pasolini (M. Fusillo), études qui distinguent, derrière les similitudes littéraires, des correspondances dans les institutions sociales, propres à justifier la popularité de ces types de romans. Une bibliographie exhaustive couronne le tout. Il est clair que cet ouvrage constitue une pièce maîtresse pour la recherche sur le roman antique. Il témoigne certes de la faveur nouvelle dont jouit actuellement ce genre littéraire, longtemps délaissé parce que jugé mineur, mais aussi de la qualité des érudits qui s'y intéressent et de la vitalité des Groningen Colloquia dont l'honneur revient à M. Zimmerman. Qu'elle en soit remerciée.

Nicole FICK.

Michael PASCHALIS, *Roman and Greek Imperial Epic*. Edited by M. P., Héraklion, Crete University Press, 2005 (Rethymnon Classical Studies, 2), 24 × 17 cm, xii-195 p., ISBN 960-524-203-6.

Il volume raccoglie gli atti di una conferenza sulla tematica indicata nel titolo organizzata dal Dipartimento di Filologia Classica dell'Università di Creta e dall'Università di Siena e Arezzo, svoltasi a Rethymnon il 20 e 21 maggio 2002 e dedicata all'allora recentemente scomparso Charles P. Segal. Nell'introduzione il curatore M. Paschalis sintetizza il contenuto dei vari contributi, sottolineando la non casuale presenza delle *Argonautiche* in principio ed in conclusione di volume (nella versione rispettivamente latina e greca), dal momento che il viaggio degli Argonauti si pone come potenziale "metatesto" nell'ambito della storia dell'epica antica. Nel primo contributo, infatti, Meredith Monaghan riflette sulle peculiarità della versione del mito in Valerio Flacco, rispetto alle versioni greche, e si sofferma soprattutto sulla caratterizzazione di Giunone che, in una sottile rete

di implicite allusioni all'*Eneide* virgiliana, dovrebbe svolgere il ruolo di "surrogato" del poeta e artefice del destino futuro in relazione a Giasone e Medea e al tentativo di evitare che nasca Roma, futura distruttrice di Cartagine; la narrazione degli eventi e la loro interruzione sarebbero in relazione a tale tentativo di riscrivere il mito e la storia. Segue il contributo di Ellen O'Gorman in cui si analizzano le figure di Eteocle e Polinice nella *Tebaide* di Stazio nella loro duplice identità di fratelli differenti: apparentemente sono soltanto l'uno re e l'altro esule, l'uno rassicurante e l'altro mostruoso, ma alcune evidenze sembrano mostrare sottili intersezioni fra le due identità, come il lamento di Polinice sul cadavere di Tideo, a sua volta uccisore di suo fratello e, dunque, "figura" di Polinice stesso nel suo desiderio di uccidere il fratello. In conclusione l'autrice passa dal "doppio" dei fratelli al "doppio" intertestualmente leggibile dell'episodio di Lemno nel poema di Valerio Flacco in rapporto al poema stesso di Stazio. Il quesito che si pone A. Barchiesi nel suo illuminante lavoro è come l'élite romana del I secolo d. C. poteva recepire l'ambigua rappresentazione del giovane Achille nella sua commistione di mascolinità ispirata da Chirone e simulata femminilità indotta dalla madre per celare l'eroe nell'isola di Sciro: l'*Achilleide* di Stazio gioca su tale ambiguità anche in relazione all'idea di una romanità moralmente corrotta dalla cultura greca di età imperiale, interiormente scissa fra educazione alla sana e robusta eloquenza (così come delineata da Quintiliano negli stessi anni), sinonimo di tradizione e severità, e attrazione verso la trasgressione. I simboli dell'identità sessuale di Achille emergono, tuttavia, quando l'astuzia di Odisseo svela l'inganno e riconduce l'eroe alla sua vera identità, trasformandosi da danzatrice in fiero leone. Segue il contributo di K. Freudenburg che si sofferma sulla prima satira di Giovenale da cui emerge l'atteggiamento xenofobico del poeta contro la pratica romana delle recitazioni di narrazioni epiche di origine greca, e su Marziale 10, 4, che sottolinea il contrasto tra le fittizie parole dell'epica e la vita reale. Passando oltre il contributo di M. Paschalis, relativo alla letteratura greca, il successivo contributo di Ph. Hardie indaga le somiglianze fra la figura di Tifeo nei *Dionysiaca* di Nonno, per esempio nella sua pluralità di voci, e la descrizione della *Fama* nel IV libro dell'*Eneide*, anche se la conclusione è che potrebbe trattarsi solo di una comune dipendenza da testi greci, per noi perduti, di età ellenistica (lo stesso discorso vale per alcune somiglianze con il I libro delle *Metamorfosi* di Ovidio). A seguire è l'acuta e interessante analisi della poesia cristiana della tarda antichità, nella sua sovrapposizione di elementi culturali biblicosemitici e grecoromani, condotta da F. Stella; l'operazione condotta da poeti come Draconzio e Sedulio appare orientata alla costituzione di una tradizione di imitazione della poesia classica (soprattutto Virgilio e Lucano) che si pone come secondaria rispetto a quella del testo biblico ma che produce effetti complessi ed articolati tanto da poter parlare di una riscrittura biblica dell'epica virgiliana. I due ultimi contributi, di R. Hunter e D. Nelis, esaminano il testo delle *Argonautiche Orfiche* anche in relazione ad alcune somiglianze con passi del I e del X libro delle *Metamorfosi* di Ovidio e dell'ecloga 9 di Virgilio (Hunter), oltre che con i poemi di Valerio Flacco e Silio Italico (libro XI), per i quali ultimi si ipotizza (Nelis) l'esistenza di una fonte preesistente comune sia ai due poemi latini (e ad Apollonio Rodio) che al testo greco. — Il volume, dunque, attraverso contributi agili e sapientemente mirati, sempre accompagnati da un'utile ed essenziale bibliografia, consente una lettura articolata e varia di un fenomeno molto studiato anche in tempi recenti, quale quello dell'epica di età imperiale, contribuendo ad una attenta puntualizzazione di tematiche interessanti, spesso in rapporto alla diffusa pratica dell'intertestualità, ed anche suggerendo nuove ed illuminanti prospettive di ricerca.

Mario LAULETTA.

Hans HELANDER, *Neo-Latin Literature in Sweden in the Period 1620-1720. Stylistics, Vocabulary and Characteristic Ideas*, Uppsala, Acta Universitatis Upsaliensis, 2004 (Studia Latina Upsaliensia, 29), 24 × 17 cm, 628 p., ISBN 91-554-6114-X.

La période choisie, de Gustave II Adolphe et Christine à Charles XII, est l'apogée de la Suède, y compris pour ce que nous appelons le néo-latin ; dans toutes les disciplines et en littérature, le latin est privilégié ; l'Antiquité classique est une référence. L'introduction explique tout cela, insistant sur les thèmes nationaux très présents dans la littérature néo-latine de Suède, un pic s'observant entre 1680 et 1700 ; ensuite, les choses changeront beaucoup, parallèlement à l'évolution de la Suède sur la scène internationale. Mais, au xvii^e siècle, la *res publica literaria* fut prospère en Suède. Le but de l'A. est de l'illustrer, en recourant à un grand nombre d'extraits, le plus souvent assez courts. Trois grandes divisions. *Stylistique*, limitée à l'examen des notions suivantes : antithèse, hyperbole, hypercaractérisation et catalogues (c'est une esthétique baroque). *Vocabulaire* (près de 250 p.) : le lexique s'enrichit de mots exprimant tous les aspects de la vie ; la référence au latin classique (en fait, antique) s'oppose au latin médiéval (i.e. aux barbarismes, qui ne disparaissent pas tous) et n'exclut pas les néologismes, entre autres pour répondre aux besoins des nomenclatures scientifiques. La suffixation et un sens nouveau à un mot du latin classique sont courants ; il faut ajouter le recours massif au grec latinisé, à la transcription latine de mots vernaculaires (le contraire est plus connu), i.e. les formations rétrogrades (v.g. *ingenarius*, du fr. ingénieur, de l'ital. *ingegnere*). On trouvera ici, avec citations et les différents sens, de nombreuses listes de mots classées par thèmes ; un index général eût été d'autant plus bienvenu que le néo-latin a peu de dictionnaires (Blaise, Hoven pour la Renaissance) et nécessite une consultation «antérieure» (Du Cange, Niermeyer, *ThLL*, etc.). «*Idées caractéristiques*» (240 p.) : religion, philosophie, politique, fierté nationale (éloges de Gustave Adolphe et de sa fille Christine), actualité, guerre, mort, culte des muses («Upsalides Musae» invoquées sur le modèle virgilien des *Sicelides M.*), etc. Les extraits, plutôt des citations, sont commentés et montrent une référence constante à l'Antiquité et aux humanistes (de toute l'Europe) de la période précédente, tout comme l'expression des préoccupations contemporaines. Cette production néo-latine est donc résolument moderne et exprimera aussi, à la fin de la période retenue, la crise de la conscience européenne. De ce livre très documenté, que retiendra le lecteur hors de Suède ? Si Swedenborg, dont l'A. est un spécialiste, appartient à la littérature universelle (et déborde largement le terme de 1720), il pourra s'attacher à Olof Hermelin, historiographe, à deux professeurs de l'Université d'Uppsala, Johannes Columbus et Petrus Lagerlöf, et aussi à Samuel Columbus, poète, l'Horace suédois selon l'antonomase d'une inscription (*Suecorum Flaccus*) qui peut faire penser à Sarbievius (Sarbievski), l'Horace polonais (†1640).
Bernard STENUIT.

J. R. W. PRAG, *Sicilia Nutrix Plebis Romanae. Rhetoric, Law and Taxation in Cicero's Verrines*. Edited by J. R. W. Pr., Londres, Institute of Classical Studies, 2007 (BICS Supplement, 97), 24,5 × 17,5 cm, x-189 p., 12 fig., 1 carte, 28 £, ISBN 978-1-905670-11-6.

Ce volume est le pendant britannique d'un autre ouvrage, *La Sicile de Cicéron*, édité la même année 2007 par les soins de J. Dubouloz et S. Pittia, et dont nous avons rendu compte ici même. Issus l'un et l'autre de colloques (ou de journées d'études), ils sont produits dans une large mesure par la même équipe, et ont pour ambition commune de préparer la voie à une nouvelle édition des *Verrines* en général, et plus particulièrement du *De frumento*. Plus léger que son pendant français, le volume *Sicilia Nutrix* nous offre, après une présentation liminaire de J. R. W. Prag, une série de huit études suivies d'une bibliographie générale et des indispensables index. Comme c'est le cas dans *La Sicile de Cicéron*, deux études du présent volume traitent de sujets qui ne concernent pas précisément une nouvelle édition du *De frumento*, mais se révèlent d'une grande utilité pour tracer ce qu'on pourrait appeler le cadre de l'enquête. Nous pensons d'abord à la présentation archéologique du centre monumental de Morgantina par M. Bell III, entre la date de

la prise de la ville par les Romains, 211 av. J.-C., et l'époque du procès de Verrès. Plusieurs éléments du *De frumento* sont appelés à la rescousse pour rendre plausible, voire vraisemblable, la présence à Morgantina d'Apronius, un des complices de Verrès, et l'érection d'une statue (équestre ?) du gouverneur indélicat sur l'agora de la malheureuse cité. L'autre étude un peu périphérique – mais passionnante – est celle de J. France, qui décrit la genèse du livre fondateur de J. Carcopino, *La loi de Hiéron et les Romains* (Paris, 1919) : une sorte de biographie intellectuelle non seulement de Carcopino lui-même, mais de toute une génération d'antiquisants marquée par la rivalité intellectuelle franco-allemande et décimée par la guerre de 1914-1918. — Il reste donc six études pour le *De frumento* proprement dit. A. Lintott, *The citadel of the allies*, rappelle la chronologie de l'affaire Verrès, depuis la *Diuinatio in Caecilium* jusqu'à l'issue finale ; il décrit la stratégie de Cicéron dans la présentation des témoignages à charge contre l'accusé, ainsi que la tactique du grand orateur dans l'agencement des *Verrines*. Suivent deux études consacrées à la rhétorique. K. Tempest, *Saints and Sinners : some thoughts on the presentation of character in Attic oratory and Cicero's Verrines*, met en lumière la dette de Cicéron envers les orateurs attiques, dans la dialectique qu'il établit entre les rôles de l'accusateur et de l'accusé, et dans l'image qu'il donne de Verrès, empruntée à celle, traditionnelle, du tyran grec. C. Steel, *The Rhetoric of the De Frumento*, étudie la structure du discours et montre que Cicéron sait très habilement brouiller les pistes et rester dans la vague, toutes les fois que ces procédés sont de nature à lui permettre de mieux accabler Verrès. Dans l'étude suivante, *Les données chiffrées dans le De frumento de Cicéron*, S. Pittia démontre avec clairvoyance et minutie les nombreux problèmes que pose l'apparition de chiffres dans les textes latins. Son analyse dépasse largement le cadre du *De frumento* ; tous les éditeurs de textes susceptibles d'être confrontés au problème des chiffres auront intérêt à lire cette étude. Le *De frumento* est particulièrement riche en données chiffrées, et leur fiabilité n'est jamais garantie à l'avance ; le problème se situe à plusieurs niveaux : paléographie et ecdotique, histoire économique et financière, procédés rhétoriques et falsifications volontaires. Pour sa part J. Andreau, *Registers, account-books, and written documents in the De frumento*, attire notre attention sur l'importance des documents écrits utilisés lors du procès de Verrès. Il étudie certains termes qui ont servi à les désigner et montre que Cicéron en a fait un usage souvent peu précis. Il évoque les possibilités de falsifications auxquelles ils ont pu donner lieu de la part des différents acteurs impliqués dans le procès. Enfin J. Dubouloz, *La juridiction du gouverneur provincial. Réflexions sur les Verrines comme sources pour l'histoire du droit*, scrute la conduite de Verrès dans l'administration de la justice. Il décrit la manière dont les procès fiscaux s'insèrent dans la sphère du droit civil, examine les pouvoirs discrétionnaires du gouverneur de province et les contraintes de la procédure, et met en lumière l'autonomie juridique des cités siciliennes. Il résulte souvent de ces savantes analyses que les fautes ou du moins l'arbitraire de Verrès ne sont pas aussi évidents que l'accusation tendait à le faire croire. — Toutes les analyses de ce volume viennent compléter utilement celles de *La Sicile de Cicéron*. Elles serviront à nourrir le futur commentaire. C'est lui maintenant que l'on attend, avec le texte du discours et sa traduction. Sachons être confiants, et patients. — Post-scriptum. La couverture du livre représente le revers du denier de M' Aquilius : un guerrier relevant d'une main secourable la Sicile (SICIL en exergue) à terre. Dans une note liminaire, J. R. W. Prag veut bien rappeler que nous avons été sans doute le premier (en 1973) à établir un lien entre cette vignette et le procès de Verrès. Mais tandis que nous mettions l'accent sur la condamnation de l'accusé, J. R. W. Prag veut rapporter l'image de la monnaie à la défense escomptée de Verrès par Hortensius. C'est une interprétation qui nous paraît moins évidente, mais néanmoins possible. On ne pourra sans doute jamais arriver à une totale certitude ; il reste qu'au moment de l'émission du denier de M' Aquilius, «l'affaire Verrès» devait être dans toutes les mémoires.

Hubert ZEHNACKER.

Reinhold F. GLEI, *Ciceros verlorene Götterlehre. Das vierte Buch De natura deorum. Einleitung, Edition, Übersetzung mit Erläuterungen.*, Trèves, WVT Wissenschaftlicher Verlag Trier, 2008 (Bochumer Altertumswissenschaftliches Colloquium, 76), 21 × 15 cm, 213 p., 23,00 €, ISBN 978-3-88476-988-1.

R. F. Gleï a eu l'idée originale d'éditer et de traduire en l'annotant un faux du XIX^e siècle. L'ouvrage latin se présente sous le titre : *M. Tulli Ciceronis de natura deorum liber quartus. E pervetusto codice ms. membranaceo nunc primum edidit P. Seraphinus, ord. fr. min., Bononiae, MDCCCXI*. Alors que, comme chacun le sait, le *De natura deorum* de Cicéron ne comporte que trois livres, on a là une forgerie, dont l'éditeur moderne montre qu'elle veut imiter le style et l'atmosphère de ce dialogue, et qu'elle manifeste une connaissance profonde de l'œuvre cicéronienne. Elle est censée combler une lacune : dans les trois tomes de «La nature des dieux», l'Arpinate n'avait pas dit ce que lui-même pensait de la religion ; il nous livrerait ici sa propre opinion, (laquelle, curieusement, présente des similitudes avec la doctrine catholique). Dans l'introduction, sur un ton qui n'est pas sans faire penser à celui du «Nom de la rose» d'U. Eco, R. F. Gleï met en lumière toutes les caractéristiques de ce traité, avant de se livrer à une sorte d'enquête policière pour en découvrir l'auteur, H. H. Cludius. Se pose alors la question du sens de ce travail. R. F. Gleï démontre que c'est d'abord un jeu d'érudit, qui veut écrire un pastiche et en même temps manifester qu'il s'agit d'un faux grâce à des signaux au niveau du fond et de la forme. Le second but de Cludius décelé par R. F. Gleï est de propager, en ce début de XIX^e siècle, une posture philosophico-religieuse qui doit être comprise comme une opposition à l'interprétation rationaliste de la religion par la philosophie des lumières. Enfin, cet écrit a été conçu par son auteur comme une satire politico-confessionnelle, du fait que le protestant Cludius s'est drapé dans les habits d'un père franciscain catholique naïf, le Père Séraphin. Que ce même protestant ait mis l'«Ekklesiologie» catholique romaine sur les lèvres du païen Cicéron ne peut être que satirique. Après cette présentation d'une quarantaine de pages, viennent le texte latin, sa traduction en allemand et les notes. Celles-ci expliquent les noms et les *realia*, donnent la référence des citations faites par Cludius, les recopient lorsqu'il en est besoin et les commentent, relèvent ce qui est cicéronien et ce qui ne peut pas l'être, mettent en lumière les anachronismes, bref fournissent tout ce qui est utile pour la compréhension de l'ouvrage. Un regret, mais minime : peut-être R. F. Gleï aurait-il pu s'intéresser aux *clausules*. Le livre se termine par un *index Graecitatis* et un *index nominum*, ainsi que par une bibliographie classée. C'est un excellent travail que son auteur a su rendre passionnant !

Lucienne DESCHAMPS.

David ARMSTRONG, Jeffrey FISH, Patricia A. JOHNSTON et Marilyn B. SKINNER, *Vergil, Philodemus and the Augustans*. Edited by D. A., J. F., P. A. J. and M. B. S., Austin, University of Texas Press, 2004, 24 × 16 cm, xii-361 p., 55 \$, ISBN 0-292-70181-0.

These are the published papers of the *Symposium Cumanum* held June of 2001 in Cuma, Italy at the Villa Vergiliana, and dedicated to its late senior participant and mover, Professor Marcello Gigante (1923-2001) of the University of Naples. This productive, ground-breaking collaboration between the Vergilian Society of America, the Centro per lo Studio dei Papiri Ercanollesi, and the Philodemus Translation Project, with institutional support from Brandeis University, the University of Arizona, and the University of Texas Press complements *Philodemus and Poetry: Poetic Theory and Practice in Lucretius, Philodemus and Horace*, ed. Dirk Obbink (OUP, 1995). Taken together, Gigante's *Philodemus in Italy* (trans. D. Obbink, 1995), along with the early Teubner editions of Philodemus by Sudhaus, Olivieri, and Jensen, previous work by Hendrickson, Frank, Tait, Michels, De Witt, Rostagni, Capso and Greenburg, and the new texts with bibliographies of those works of Philodemus already recovered from the library of the Villa of the Pisos

(*On Poems, On Music, On Rhetoric, On Frank Speaking, On Death, On Anger, and the Good King According to Homer*) would form a fine research collection on Philodemus : his philosophy, aesthetics, and influence on Augustan poetry. The flow of work on Philodemus continues now with Paolo Setaioli's recent article, "Interpretazioni stoiche ed epicuree in Servio e la tradizione dell'esegesi filosofica del mito e dei poeti a Roma [Cornuto, Seneca, Filodemo] [I]." *IJCT* 10, 2004, p. 335-376. As the owner for the Villa of the Papyri in Herculaneum, Gigante decided on Lucius Calpurnius Piso Caesoninus (cos. 58 BC), by Cicero's account a friend of Philodemus. The villa provided him with an Epicurean *kêpos* like Siro's in Naples, complete with a library. It seems also to have been the venue for Epicurean dinners and discussions, with Vergil, Quintilius Varus, Varius Rufus, and Plotius Tucca sometimes present. Horace's name has not yet been read in the papyri, but he refers to Philodemus as a better poet than Callimachus. And Philodemus' friends were also Horace's. David Armstrong is the major presence in *VPAA*, contributing both a fine Introduction and a pioneering paper on Philodemus' influence on Horace's *Epistles I*. There is a remarkable consensus now on the eclectic Epicureanism of Vergil and Horace. For this Symposium, the guiding concern was Philodemean aesthetics, as reconstructed from the papyrus texts of *On Poems* and *On Rhetoric* and his epigrams in the *Greek Anthology*. Philodemus understood Epicurus' negative view of poetry as being directed at *content*, which might indeed be corrupting, but his positive innovation was to stress the epideictic component of a poem, and the intellectual appreciation of beauty. A poem's excellence was to be measured by its uniqueness of form. Propertius, Tibullus and Ovid would have agreed, with Vergil and Horace resisting. The received Augustan and pre-Augustan texts are yielding more levels of meaning by the Philodemean 'reveal codes'. Even his philosophical writings *On Frank Speaking, On Anger, On Death*, the inspiration for Varius' work *De morte* (he was more sympathetic than Lucretius to human grief) offer both literary and ethical insights. — Part I. *Early Vergil*. Diskin Clay (1) considers *Vergil's Farewell to Education* (*Cat.* 5) as he makes sail for quiet Neapolitan harbours and the learned Siro. Epicurus warned against the vices of traditional education, as does Vergil here. (Perhaps the mythical topography of Campania prompted him to think of Epicurus weaving spells more powerful than the Sirens or Circe.) Francesca L. Auricchio (2) develops the image of *beati portus* as a choice of contemplation over rhetoric and public life. (Harbour metaphors are found in Euripides, Critias, Sotades, Empedocles, Seneca, Favorinus and Cicero.) Siro and the *dulcis Parthenope* taught tranquil wisdom to Vergil, as Athens and Zeno had done to Philodemus. — Part II. *Eclogues and Georgics*. Régine Chambert (3) finds traces of Siro's teachings in Vergil's early works, in questions of happiness, passion, metaphysics, the gods, and chance or providence, which would argue for the authenticity of the *Appendix Vergiliana*. Gregson Davis (4) finds *Eclogue 1* to rest on a foundation of consolatory motifs : those of hospitality, loss and consolation, and shared meals a fortification against fortune. Philodemus expressed in an epigram his wish for Piso's company, just as Horace did for Maecenas'. Tityrus' *praesens diuus* represents, like Lucretius' Epicurus (*diuus, diuus est*), a mortal saviour-sage. W. R. Johnson (5) in *A secret garden* offers an Epicurean critique of the character of Vergil's *senex Corycius* of *Georgics 4* : i.e., one who needs beauty as much as food and exercise or the mere purposive existence. What is missing from complete *ataraxia* for him is a friend ("The wise man never gives up a friend" : Epicurus). The late Marcello Gigante's paper (6) *Vergil in the Shadow of Vesuvius* should be read in the context of his own vast and pioneering work. He reviews the evidence for Vergil's presence with Plotius Tucca, Quintilius Varus, L. Varius Rufus in Philodemus' Herculanean villa-garden. (Körte's conjecture of the name *Horatius* in the papyri has been rejected.) But Philodemus' order for those four names is the same as Horace's (*Sat.* I, 5). For *Georg.* 4, 225 Gigante defends the reading *ora* over *Nota*, as a kenning for the fertile Campanian Herculaneum. With

Perret he rejects the idea of the *Eclogues* as Epicureanism dressed as poetry : "It is above all in the *Georgics* that we find Epicureanism." (One might now re-examine the positive view of Epicureanism in the *Eclogues* Viktor Poeschl presented in *his Hirtendichtung* 1963, 19-27). Gigante gives consideration to Eler's assessment of Philodemean Epicureanism as manifested at the conclusion of the *Aeneid* by *physikê orgê* as a virtue, but refuses to allow philosophy precedence over Vergil's fascinating and extraordinary poetic vision. Giovanni Indelli (7) makes in turn an even stronger case for the Philodemean distinction there between *furor* (*thûmos*) and *ira* (*orgê*). — Part III. *The Aeneid : The Emotions*. Jeffrey Fish (8) pursues a Philodemean analysis of anger in the Helen-episode of *Aeneid* 1 with reference to the text of *The Good King*. For self-indulgent anger against the Cyclops, Odysseus required moral correction, for he had almost destroyed his men as well. (Philodemus identified the *pleasurable* anger that blinds good judgement.) The same holds for Turnus' killing of Pallas. (Amata's *furor* makes her another candidate for Epicurean therapy.) Turnus's lust for battle becomes *insania* (compare Achilles vs. Agamemnon or Sophocles' Ajax vs. the Atreidae). Aeneas' rage against Helen for escaping justice represents a *furiata mens*, a pathology which Venus tempers rationally with *pura lux*. (His next pathology, the last to sidetrack him from his mission, will be *amor*.) Fish challenges previous criticism of the Helen-episode for having either too much or not enough real Vergilian material, and Norden's metrical objections to its authenticity. Epicurean Venus treats her son's outburst of pleasurable anger, as she later treats his arrow-wound. Frederic Schroeder (9) presents an elegant and subtle study of therapeutic *auocatio* and the *pathos of distance* in Lucretius and Vergil, pointing out that even the Stoic Marcus Aurelius resorted to a kind of Epicurean *auocatio*. The Philodemean therapeutic principle is that of generating an image (e.g. a madman) in the mind, so a patient may deconstruct and dismiss it, establishing distance between person and passion. Although Lucretius speaks as a strict Epicurean, he too suggests the therapy. Schroeder finds a source for Vergilian ephrasis in the envisioning technique of Philodemus. Such ephrasis is in evidence both in Vergil's references to plastic art and his use of architectural imagery. A source for the latter may be found in his interpretation of Lucretius 2, on the distant view of drowning sailors. (Stattius' Pollius later looked down from the Surrentine tower of his own mind : *Syl.* 2, 2). Philodemus evokes a marriage of reason and rhetoric, but in fashioning Dido's rhetoric Virgil may have been too successful. The simile of the ants may also serve the purpose of therapeutic distancing. — Part IV. *The Aeneid : Piety and the Gods*. Patricia Johnston (10) begins the chapter with a reminder that Epicurus had not rejected *eusebeia*. Vergil's *pious Aeneas* could be an Augustan construct of Epicurean and Stoic elements. Philodemus denies Epicurus was an atheist, since (unlike Lucretius) he did encourage sacrifice. Aeneas does perform ritual offerings, and his Romans will in time to come surpass men and gods in their *pietas*. *Pietas* is not a weakness, nor is Aeneas' *pietas* for personal gain. *Impietas* is manifested in Turnus by breaking his pledge, and by Dido and her brother towards those who had deserved *fides* from them. Dirk Obbink (11) also pursues the question of Vergil's *pietas*. The scandals of the gods had offended Socrates as *deceptions* (some writers preferred an allegorical reading). To Vergil's question, *tantae animis caelestibus irae ?* Obbink finds an answer in Jupiter's words to Juno, *inceptum frustra submitte furorem*, and Nisus asks, *an sua cuique deus fit dira cupido ?* Obbink deals with issues arising from the new composite text of Philodemus *De pietate* (*P. Herc.* 1602 fr. 6) with its new methodology, working from early drawn fragments destroyed during unrolling. For example, a long list of female names appear, as foundation figures from Greek myth. Like Ovid's later list (*Her.* 19, 129-140), they catalogue the offspring of Poseidon with links to Hesiod's *Magnae Eoeae*, and on that basis Philodemus' names can be restored. He emphasized Poseidon's offspring ; Ovid, his lovers. Both were following Apollodorus of Athens. Vergil studied his epic the-

ology from Philodemus and Apollodorus. Michel Wigodsky (12) in turn compares Philodemus's theology in *On the gods* 3 with that of the *Aeneid*. "Most of *On the gods* at least presupposes that the gods are three-dimensional living things, not mere images of them; and yet Vergil's gods are subject to feelings of anger or favor. For an Epicurean reader, a goddess who proclaims her immortality a curse [Juturna] identifies herself as a fiction." Jupiter, whom Juno calls *magnanimus* (i.e., *megathumos*, not *megalopsuchos*) recognizes his spouse as kin by the power of her emotions. Wigodsky finds a hint of Epicurean protreptic here, purifying the view of the gods in Jupiter's vision of the future Roman *pietas* (12, 838-40). Assessing the question whether Vergil had remained an Epicurean, he concludes: "A poem which only Epicureans would understand or like would have been neither a good poem nor good propaganda, for any given Roman reader might turn out to be [in Long's words] a Stoic or something worse." — Part V. *The Aeneid: Aesthetics*. Marilyn Skinner (13) leads off this chapter on Philodemean aesthetics with *Carmen Inane*, where she perceives Vergil's self-reflexive uncertainty. Can the poet really make a difference? Philodemus excluded utilitarian criteria from his poetics: poets need only select their diction and arrange as an entirely rational act, not instinctive, inspired, or intuitive. The Epicurean critic judges accordingly, and so *dulce* trumps *utile*. In the characters of the Vergilian singers Corydon (*demens*), Gallus (*furor*) and Orpheus (*furor*) Skinner observes a lack of emotional restraint. For a friend, she views Tityrus as being imperceptive to Meliboeus' needs, reacting only at the very end (*at nos*) of their conversation. So, Skinner wonders, was Vergil's Epicurean vision troubling him already? Daniel Delattre (14) completes the chapter with his discussion of Vergil and Music, cataloguing the instruments Vergil mentions, along with a comparative study of Philodemus and Diogenes of Babylon on the relationships between poetry and music. Diogenes made that link, but not Philodemus. Delattre notes that Vergil never seems to contradict Epicureanism. — Part VI. *Other Augustan Poets*. David Anderson (15) searches for Philodemean intertextualities in Horace's *Epistles I*. Those who have toiled in the Sabine vineyard will find his results both sobering and illuminating. It was inevitable perhaps that Nemesis should at last bring from her arsenal (the Villa of the Pisos) some proof for Richard Heinze's view that Horace as a friendly correspondent had a decidedly Epicurean outlook. Armstrong applies the term eclectic Epicureanism to that blend of philosophical doctrine and aphorism, whether as fixed amalgam or flexible matrix of ideas. For Philodemus a poem should deliver intellectual pleasure, not instruction. (Horace advocates in the *Ars Poetica*, and in the *Epistles* delivers both the *dulce et utile*, a departure to the peripatetic Neoptolemus of Parium). Anderson acknowledges that Horace reacts with both poets and philosophers as he writes philosophical poems. Different rules apply to the *Epistles* (where *nocturni lemures* are scorned) than to the *Odes* (where afterlife and divine interventions are part of the patriotic and moral fabric of Rome). Philodemean Epicureanism does seem to pervade the ethical spirit of the *Epistles*, and intertextualities gloss phrases like *modus in rebus*, *certa piacula* and *Epicuri de grege porcus*, as well as Horace's corpus of anti-Stoic jokes. Anderson establishes the dependence of *Epist.* 1, 2 on Philodemus' treatise *On the good king*, with regard to the pains of wrath and indolence, and the need to begin philosophy while still young. *Epist.* 1, 6 (*Nil admirari*) explores a Philodemean doxology of life-choices, with *Epist.* 1, 7 linked in thought and approach to *On frank speaking*. How then, for example, to read Horace's tone when he refuses Maecenas' importunities to return to Rome? For Anderson it is rather severe, as justified by the need for total frankness between friends. The reviewer is now more thoughtful at least about how far *ad hominem* tact (*communis sensus*) should temper *parrhêsia*. (*Sub iudice lis*.) Anderson largely vindicates Heinze, then, on the basis of the Epicurean, Philodemean and Lucretian intertextualities. The *Epistles* do seem to suggest a bias towards the Garden, and a debt to Philodemus as *ein Panaitios des Kepos* (Erlar), and with-

out violating the cardinal tenets of the Epicurean school. (For the publication of his *Epistles*, Horace seems to acknowledge that his more distant readers would know nothing of Philodemus. In *envoi* (1, 20) he begs the book to remain *mundus* (i.e., to be read by *pauci*, not caviar for the general). Francis Cairns (16) gives Propertius a point of entry into Philodemian aesthetics in 2, 34, the lengthy epilogue to Book 2. Propertius' addressee is Lynceus, associated with *Varius* (*variegated*) owing to the spotted coloration of lynxes. Cairns speculates that Philodemus' group of poets used nicknames for each other, and that Philodemian hints here suggest Propertius was interested in Maecenas' circle (in Varius and Vergil in particular). (Propertius has sometimes been identified with both the notorious bore of *Sat.* 1, 9 and the unnamed elegiac poet of *Epist.* 2, 2.) Cairns reads the attack on Lynceus as a fiction connected with Varius' supposed conversion to writing love elegy. Lynceus is finally exonerated for his drunken advances to Cynthia, for though an unfriendly act it was prompted by a too-long abstinence from sex (not a course to be chosen!), so he is rehabilitated as a true *socius uitae*. At Prop. 3, 24, 29, Cairns conjectures *Erechthei* (*erechti N*) as meaning 'Athenian' (i.e., Philodemus). — For the future study and appreciation of Augustan art, literature and thought, our discipline must now think long and hard about the broad interdisciplinary implications of the rediscovery of so much of Philodemus. To judge from the quality of these 2001 *Symposium Cumanum* papers, the impact and excitement brought about by that rebirth of interest can only grow.

ROSS S. KILPATRICK.

Emanuele BERTI, *Scholasticorum Studia. Seneca il Vecchio e la cultura retorica e letteraria della prima età imperiale*, Pise, Giardini, 2007 (Biblioteca di "Materiali e discussioni per l'analisi dei testi classici", 20), 22 × 15 cm, 408 p., ISBN 978-88-427-1476-7.

Avant tout jugement sur la valeur esthétique et pédagogique des déclamations, il importe de comprendre le but et la manière de Sénèque le Père. Chaque déclamation a un triple développement : *sententiae*, recueil de traits, de pointes caractéristiques, dont la lecture continue est fastidieuse, sauf *Contr.* II, 7 qui est un texte intégral ; *diuisio* : les différentes *quaestiones*, *tractationes* ; *colores* : non pas le niveau stylistique (qui donne du brillant, de la couleur), mais les types d'arguments, dont les faits tirent une certaine couleur. Ce schéma seul permet d'entrer dans le recueil, qui n'échappe pas au reproche de négliger l'aspect diachronique (Sén. envisage une soixantaine d'années, *ab* 30 ACN) et de se baser principalement sur la mémoire (l'authenticité des citations reste une question ouverte, p. 36 : quadrature du cercle pour les édit. de fgts). On reproche souvent le caractère peu réaliste des thèmes de décl. (tyrans, pirates, lois inexistantes, situations invraisemblables) : c'était destiné à éprouver la subtilité de l'argumentation, forcée, n'en déplût déjà à Pétrone I, 3, d'exprimer une position cohérente face à des situations impossibles (la vie, hélas ! en offre) ? Certes, il y eut des dérapages, signalés par Sén., comme ce déclamateur, en public cette fois et non plus devant des élèves, confondant les lois fictives et le droit romain : *delectare* devient plus important que *mouere*, *docere*, *probare* (chap. III) ; l'art de la *sententia* en est une illustration, comme l'abus de *tricola*, *tetracola*, *exempla*, l'enflure (*tumor*). Mais constamment, à un déclin de l'éloquence, victime de son habileté (il faudrait ajouter la perte de contact avec la vie politique et parfois judiciaire, mais Laurent Pernot montrerait tout ce qu'il y a dans la rhétorique de l'éloge), à ce déclin, des auteurs ont opposé sa grandeur. Sén. : *eloquentiae tamen studeas : facilis ab hac in omnes artes discursus est ; instruit etiam quos non sibi exercet* (*Contr.* II praef. 3). On a là un résumé d'Isocrate et de Cicéron et, ajouterai-je, de la *Ratio studiorum* et de la formation classique. La suite de l'ouvrage analyse l'influence de la décl. sur la littérature : *imitatio / aemulatio* ; Virgile (que la décl. se plaisait à citer et imiter, pour élever le ton) et Ovide (dont on retrouve le talent, connu, de déclamateur dans ses poésies) ; les tragédies de Sén. (Jocaste et Thyeste) ; les scènes sanguinaires avec détails macabres (la tête de Cicéron

exposée à Rome), etc. Cet ouvrage aurait gagné à resserrer son plan ; sinon, il est une introduction fiable au genre trop vite décrié de la déclamation. Bernard STENUIT.

Luciano LANDOLFI et Paolo MONELLA, *Doctus Lucanus. Aspetti dell'erudizione nella Pharsalia di Lucano. Seminari sulla poesia latina di età imperiale (I)*. A cura di L. L. e P. M., Bologne, Pàtron, 2007 (Testi e manuali per l'insegnamento universitario del latino, 99), 21,5 × 15 cm, 197 p., 15,00 €, ISBN 978-88-555-2941-9.

Cet ouvrage rassemble les travaux d'un séminaire international (Palerme, 5-6 décembre 2005) consacré à l'érudition de Lucain dans *La Pharsale*. Il envisage successivement «l'hydrologie» (fleuves et eaux), la sphéricité de la terre et la théorie conjointe des cinq zones climatiques, la météorologie (les signes annonciateurs de la tempête du chant V), l'ophiologie dans le fameux épisode des serpents du chant IX, les «passions» paradoxales attribuées à ce parangon du sage stoïcien qu'est Caton et l'onirocritique à propos des songes de Pompée, en particulier celui du chant VII. — Lucain y apparaît dans l'ensemble bien informé de la science de son temps, comme pouvait le laisser présager son entourage familial, sans hésiter toutefois à reprendre les *topoi* de ses prédécesseurs, fussent-ils contraires à l'exactitude scientifique, car le pouvoir suggestif des images est pour lui primordial. On peut à ce propos déplorer que certaines contributions (gorgées d'une érudition au moins égale à celle de Lucain) perdent quelque peu de vue ce primat de la poésie, noyée dans une *Quellenforschung* «new look» qui débite le texte en un puzzle d'emprunts multiples au point de le réduire à une simple condensation des hypotextes : dans cette culture de la mémoire et cette poétique de l'imitation, on le sait bien, tout est dans tout et réciproquement ; mais la valeur du *labor* est dans l'originalité de la *retractatio*. À force de traquer les composants, on risque de perdre la saveur du produit... — Plus enrichissante nous a paru la subtile distinction établie par l'avant-dernière contribution entre le *furor* rationnel de Caton et le *furor* irrationnel de Brutus ; de même les considérations finales sur la *toga pura* de Pompée dans son rêve et le *plausus* qui annonce peut-être un *planctus* montrent l'importance de ces détails qui peuvent sembler secondaires mais faisaient sens pour le lecteur ou l'auditeur antique. C'est quand l'analyse critique permet d'approfondir la compréhension du texte et d'en mieux apprécier la puissance poétique qu'elle remplit pleinement sa fonction. — P.S. : Qu'il me soit permis de signaler à Mme Wilde, qui me fait l'amabilité de citer mon ouvrage sur *La Poétique des Éléments dans La Pharsale* (Bruxelles, Coll. Latomus 241, 1998), que je n'ai jamais parlé d'une «identification systématique de César avec la mer». C'est au pouvoir destructeur du vent et du feu que Lucain assimile de façon prépondérante le futur dictateur (voir p. 202 et suiv. de mon analyse).
Annic LOUPIAC.

Robert H. F. CARVER, *The Protean Ass. The Metamorphoses of Apuleius from Antiquity to the Renaissance*, Oxford, Oxford University Press, 2007 (Oxford Classical Monograph), 24 × 16,5 cm, xvi-545 p., 85 £, ISBN 978-0-19-921786-1.

This monograph, which sprang from Carver's Oxford D. Phil. thesis, is a study of the Nachleben of Apuleius' *The Golden Ass* (*Metamorphoses*), the only Latin novel that has come down to us intact : the story of a Greek named Lucius' transformation into an ass, his experiences while in that shape, and his restoration to his human form. — In the introduction, Carver comments on scholarly works on *The Golden Ass*, devoting special attention to J. J. Winkler's *Auctor Actor : A Narratological Reading of Apuleius' 'The Golden Ass'* (Berkeley and Los Angeles : University of California Press, 1985) and to Carl C. Schlam's *The Metamorphoses of Apuleius : On making an Ass of Oneself* (London, Duckworth, 1992). The first chapter deals with *The Golden Ass* from antiquity to the early Middle Ages. Among the authors discussed by Carver in relation to Apuleius are the

Christian apologist Lactantius, who attacks Apuleius' fame as a magician (p. 18-19); Augustine, whose *Confessions* and *City of God* are influenced by *The Golden Ass* (p. 23-29); the encyclopedist Macrobius, who considered the work frivolous entertainment (p. 30-33); Sidonius Apollinaris, who, in *Epist.* 2, 9, 5; 2, 10, 5; 4, 3, 1, and 9, 13, 3, shows that he greatly admired Apuleius' *Apology* (p. 33); the encyclopedist Martianus Capella, whose *Marriage of Mercury and Philology* is modeled on the tale of Cupid and Psyche in *The Golden Ass* (p. 36-39, 45); and the mythographer Fulgentius, who summarized the same tale and strove to show its foolishness, but who also interpreted it as an allegory (p. 41-46). In the second chapter Carver discusses the role played by the abbey of Monte Cassino in the preservation of manuscripts, among them the oldest surviving manuscript of *The Golden Ass*, written there in the eleventh century (p. 61-67). Carver's careful examination of passages of French and English writers of the twelfth and thirteenth centuries leads him to conclude that they did not know Apuleius' novel itself, but that some of them did borrow themes and diction from Martianus Capella's *Marriage of Mercury and Philology* (p. 101, 107). The third chapter concentrates on Apuleian influence on the humanists of fourteenth century Italy. The leading humanists Petrarch and Boccaccio owned copies of *The Golden Ass*. Petrarch, in his collection of letters *Familiarum Rerum Libri*, frequently mentions Apuleius and shows his acquaintance with passages of *The Golden Ass* (p. 124-127); Boccaccio uses Apuleian phrases in a letter to Petrarch. His *Decameron* contains stories on adultery based on material in Apuleius' novel, as is the allegorization, in his *De genealogia deorum*, of the tale of Cupid and Psyche (p. 127-141). In the fourth chapter Carver discusses the *editio princeps* (without commentary) of Apuleius' works, published by the bishop Bussi in 1469 (p. 163, 165-172); and the first commentary on *The Golden Ass*, published by Filippo Beroaldo at Bologna in 1500 (p. 173-182). The fifth chapter is devoted to a work which Carver describes as the most remarkable piece of prose fiction to appear in the fifteenth century and the Renaissance book that shows the greatest indebtedness to Apuleius' *The Golden Ass* (p. 184): the *Hypnerotomachia Poliphili* ("The Strife of Love in a Dream of Poliphilo"), published anonymously in Venice in 1499. The principal characters are Poliphilo, who greatly resembles Apuleius' hero Lucius (p. 199-200), and Polia, who reenacts all the parts played by Apuleius' heroines Photis, Charite, Psyche, and Venus (p. 213). Carver points out that whoever wrote the *Hypnerotomachia* was steeped in *The Golden Ass* (p. 185-186). He goes on to signalize passages that correspond to passages in Apuleius' novel. The sixth chapter treats numerous topics, among them Erasmus' enthusiastic praise of Apuleius' prose style (p. 268-269) and Andreas Schott's bitter attack on it (p. 275-279). The seventh chapter treats William Adlington's translation of *The Golden Ass*. The first English translation of Apuleius' novel, it was published in 1566. Carver convincingly shows that Adlington's translation is greatly indebted to Jean Louveau's French version, which was published in 1553 (p. 302-315). In the eighth chapter Carver handles the influence of Apuleius' *The Golden Ass* on an array of writers in England during the period 1566-1660, including George Gascoigne (p. 327-331), John Lyly (p. 331-332), Ben Jonson (p. 340-341), Thomas Tomkis (p. 342-343), William Browne (p. 347-349), Thomas Heywood (p. 349-354), and John Milton (p. 356-357). In the ninth chapter Carver calls attention to Apuleian elements in Sir Philip Sidney's *Arcadia* (p. 366-372, 382-383) and also stresses the influence of Heliodorus' romance *Aethiopica* (p. 374-375, 377) on Sidney's work. Carver also points out that Sidney, in *The Defense of Poesy*, goes out of his way to justify Apuleius' use of mixed modes (tragic and comic) in *The Golden Ass* (372-373). The tenth chapter shows that Edmund Spenser in *The Faerie Queene* makes use of various parts of Apuleius' novel. Carver especially stresses Apuleian influence on Spenser's description of the Garden of Adonis (III, VI) and its relationship to the tale of Cupid and Psyche (p. 384-392). In the eleventh chapter Carver discusses Apuleian influence on

Shakespeare's works. He devotes special attention (p. 433-445) to Shakespeare's account, in *A Midsummer Night's Dream* III, I ; IV, I, of the Fairy Queen Titania's love for the weaver Bottom, who wears the head of an ass, and its relationship to Apuleius' account, in *The Golden Ass* 10, 19-22, of the nymphomaniacal Corinthian matron's affair with the transformed Lucius. In the epilogue Carver points out that in seventeenth century England authors beyond Milton were influenced by Apuleius' story of 'Cupid and Psyche' (p. 447). That influence continued into the nineteenth century, moving John Keats to write his famous 'Ode to Psyche' and Walter Pater to retell the tale of 'Cupid and Psyche' in his *Marius the Epicurean* (p. 448). — Carver's richly annotated book concludes with an appendix of glosses, a fifty page bibliography, an index manuscriptorum, and an index nominum et rerum. Quotations from Latin, Greek, French, Italian, and German are translated. This is a magisterial work, a splendid contribution to Apuleian studies.

Robert E. COLTON.

Antonina KALININA, *Der Horazkommentar des Pomponius Porphyrio. Untersuchungen zu seiner Terminologie und Textgeschichte*, Stuttgart, Fr. Steiner, 2007 (Palingenesia, 91), 25 × 17,5 cm, 154 p., 38 €, ISBN 978-3-515-09102-2.

L'introduction offre un panorama rapide des scholies antiques d'Horace et des problèmes soulevés par celles de Porphyron (début du III^e s. PCN, revues plus tard ; 2 mss du IX^e s. et mss humanistes). P. 16 et n. 17 : cod. Bernensis *ad* Lucain I 214 est de Porph. ; scolie présentée en général comme perdue *ad* Hor., *Od.* IV 10, 4 ; l'A., sans y répondre, pose la question d'un commentaire séparé de Lucain par Porph. ; question sans doute inutile, car Lucain est un des auteurs que Porph. se plaît à citer ; de plus, le Bern. 370 a aussi utilisé Servius, présenté certes comme le « commentator Virgili » (P. Esposito éd., *Gli scolii a Lucano...*, Pise, 2004, p. 157), tandis qu'*ad* Lucain I 214, ce cod. écrit seulement « Porfurion... interpretatus est ». Chap. I. La consultation de Porph. se fait dans l'éd. Holder (1894 et réimpr.), rarement discutée et qui ne put pas tenir compte de P. Wessner (*Quaestiones Porphyrianae*, Diss. Leipzig, 1893, parue en 1894), oublié aujourd'hui (S. Borzsák dans *EO* 3, 1998, p. 17-23 l'ignore), mais qui repéra des interpolations : mots grecs maintenus ou traduits ; explications annoncées par *id est, hoc est* ; explications doubles ; *inscriptions* (courts arguments pouvant venir de l'éd. du texte d'Hor.) ; deux mots synonymes dans la même explication. L'A. donne des exemples pour chaque type d'interpolation, affectant rarement le sens ; toutefois sa démarche, qui recourt aussi à la comparaison avec le Ps.-Acron, postérieur (V^e s.), est riche d'enseignements sur l'établissement du texte de Porph. (auquel travaillèrent aussi M. Petschenig 1868 sq. et quelques autres dont l'A. rappelle l'intérêt). Le chap. II compare un choix de termes rhétoriques de Porph. avec les traités antiques : *allegoria, translatio, metonymia, figura* et les termes apparentés. Nuances sémantiques, graphie grecque ou latine, corrections (annoncées dans la table des matières et reprises en fin de chap.) sont l'objet de ce chapitre ; parmi les corrections, Porph., *ad Epît.* II 2, 41 *et hic figura <te>* devient, d'après l'*usus scribendi, et hac figura* (p. 107). Le chap. III présente les références de 17 termes rhétoriques dans le commentaire de Porph. ; à part *figuro* (*ad* v. 40), aucun de ces 17 termes n'apparaît dans le commentaire de l'*AP*. Faut-il voir là un changement de point de vue, de public visé, un problème lié aux dates de rédaction et de transcription (ce que la tradition ms. autorise à penser, p. 129-131) ? En tout état de cause, les explications de Porph. ne sont plus seulement grammaticales et stylistiques, mais s'intéressent davantage au contenu et à la suite des idées. Plusieurs index et une bibliographie méthodique terminent l'ouvrage, qui constitue une pièce importante à verser au dossier de la formation et des révisions du commentaire de Porph.

Bernard STENUIT.

Ferruccio BERTINI, *Prolegomena noniana III, IV, V*. A cura di F. B., Gênes, Università di Genova, D.AR.FI.CL.ET. «F. Della Corte», 2004, 2005, 2005 (Pubblicazioni del D.AR.FI.CL.ET. Francesco Della Corte. N. S., 219, 222 et 224), 22 × 16,5 cm, 87 p., 63 p., 9 fig. et 69 p.

C'est avec une belle régularité que l'équipe qui a pris en charge l'édition du *De Compendiosa Doctrina* de Nonius Marcellus publie les travaux préparatoires à cette entreprise. Aujourd'hui nous parviennent, par hasard en même temps, les tomes III, IV et V de ces prolégomènes (bien qu'ils aient paru, pour le premier en 2004, pour les deux autres en 2005). On ne saurait trop louer le sérieux et la minutie de ces investigations. Le volume III contient, de P. Gatti, une «Introduzione a Nonio Marcello», qui est un «état de la question» tenant compte des publications les plus récentes. Puis G. Barabino y offre deux «Postille al tema dell'*authoritas* in Nonio Marcello» ; dans l'une elle met en lumière la façon dont le grammairien allègue l'*authoritas veterum* contre les tenants de l'*ars* ou de la *consuetudo* ; dans l'autre elle émet l'hypothèse qu'en 75 L, *authoritas* renvoie à la tradition littéraire, mais elle n'exclut pas que l'auteur fasse référence à Virgile. Dans «Nonio e il betacismo», M.G. Carilli étudie les échanges *b/v* dans le *De Compendiosa doctrina*. «*Limare caput* : Nonio, Livio Andronico e il più antico sintagma erotico della letteratura latina» de M. Giovini est un examen philologique de l'expression que le chercheur suppose lue par Pronce sur la toile que lui a envoyée Philomèle dans la pièce intitulée *Tereus* de Livius Andronicus. Ce volume III se termine par un chapitre très important sur la tradition nonienne au temps des Humanistes : «Il Nonio del Parrasio» de G. Milanese. Le volume IV est de la même veine. Dans «Il testo di Terenzio nelle citazioni di Nonio», M.-L. De Seta cherche à reconnaître les caractéristiques textuelles du manuscrit de Térénce possédé par Nonius. G. Barabino ajoute encore deux «Postille al tema dell'*authoritas* in Nonio Marcello» ; sa première étude montre que le principe d'*authoritas* est utilisé pour justifier un archaïsme ou ce que la mentalité de son temps appellerait une impropriété, ou des comportements peu fréquents. La seconde «postilla» examine des cas où les auteurs cités comme autorités ne sont pas des modèles de langue tout à fait sûrs, même si parfois Nonius leur reconnaît une certaine compétence. G. Milanese décrit avec beaucoup de minutie «Un manoscritto «protoumanistico» e i primordi della diffusione quattrecentesca di Nonio». Enfin R. Mazzacane complète la bibliographie nonienne publiée dans les volumes précédents des *Prolegomena* dans son «Aggiornamento bibliografico». La même R. Mazzacane termine également le volume V par des «Indicazioni bibliografiche». Ce dernier volume contient en outre une très savante contribution de F. Bertini sur «La fortuna di Nonio dal Medioevo al Perotti (Pars II)», excellemment informée. G. Barabino offre une recherche de philologie : «Osservazioni sul valore di *doctus* in Nonio Marcello». G. Milanese scrute, avec son acribie habituelle, «Il *codex optimus* di Nonio e alcuni dati per la riconsiderazione della «seconda famiglia» noniana». Ce cinquième volume est annoncé comme l'ultime des prolégomènes. La communauté scientifique attend maintenant avec impatience l'édition préparée de façon si savante.

Lucienne DESCHAMPS.

J. DEN BOEFT, J. W. DRIJVERS, D. DEN HENGST et H. C. TEITLER, *Ammianus after Julian. The Reign of Valentinian and Valens in Books 26-31 of the Res Gestae*. Edited by J. D. B., J. W. Dr., D. D. H. and H. C. T., Leyde - Boston, E. J. Brill, 2007 (Mnemosyne, 289), 25 × 16,5 cm, x-326 p., 99 €, ISBN 978-90-04-16212-9.

Ammien aurait pu arrêter ses *Res gestae* avec Julien, son héros (l. 20-25), mais il écrit les l. 26-31 : Jovien fait déjà le contraste et les 14 années des Pannoniens Valentinien I et Valens n'ont pas l'unité de l'hexade précédente. Les 13 contributions ici présentées sont issues d'un colloque et rentrent dans le projet hollandais du commentaire d'Amm. lancé

par P. de Jonge il y a plus de vingt ans. L'utilisation de sources écrites pour un évènement (tsunami 365) dont Ammien fut pourtant un témoin visuel (B. Bleckmann). Relatant l'avènement de Valentinien et Valens, Amm. adapte avec ironie les récits louangeurs de chrétiens (H. Leppin). Pour H. Teitler, Amm. n'aimait pas Valentinien, mais ne le défigurait pas. La tolérance religieuse de ce dernier (30, 9, 5) est opposée à l'intransigeance de Théodose I (D. Hunt). N. Lenski reprend l'examen des relations de Valens avec les peuples de la frontière orientale. J.W. Drijvers montre que, pour la révolte de Firmus et des Maures, Amm. a de bonnes informations géographiques et chronologiques ; là aussi, il y a une critique de Théodose. Les deux digressions sur Rome (14, 6 et 28, 4) ont des affinités avec la satire (D. den Hengst). Pour S. Ratti, la traversée du Danube par les Goths (31, 4) s'inspire du danger sous-évalué de Xerxès franchissant l'Hellespont, mais Amm. s'ingénie à montrer que Valens et les Goths n'ont l'étoffe ni d'un Xerxès ni d'un Alexandre. De 30 exemples de parallèles historiques entre Grecs et Latins, G. Zecchini tire des conclusions, comme l'attachement d'Amm. à la tradition classique, la supériorité des Grecs... Quel sens donner aux dernières lignes d'Amm., se demande G. Kelly ; encouragement à ses successeurs de continuer comme lui ou résignation à ne pouvoir écrire que des panégyriques de Théodose ? S. Mratschek relève que le conflit de Théodose, alors *magister equitum*, avec le *comes Africae* Romanus, à Leptis Magna, est conçu comme une tragédie, avec Iustitia. Pour C. Kelly, l'opposition entre la composition unifiée autour de Julien des l. 20-25 et le récit éclaté des l. 26-31 reflète la dislocation de l'Empire. Les interventions dépréciatives d'Amm., plus nombreuses dans les l. 26-31, pourraient faire croire à un désenchantement ; J. den Boeft montre qu'Amm. avait une autre position, plus optimiste.

Bernard STENUIT.

Fabio STOK, *Studi sul Cornu Copiae di Niccolò Perotti*, Pise, ETS, 2002 (Testi e studi di cultura classica, 25), 22 × 14 cm, 237 p., 21 €, ISBN 88-467-0674-9.

Un ensemble de neuf études sur Niccolò Perotti et son célèbre *Cornucopiae* sont ici rassemblées par leur auteur, dont huit sont le fruit des communications (révisées) qu'il a présentées à Sassoferato entre 1992 et 2001. Il va sans dire que l'activité de l'Istituto Internazionale di Studi Piceni, fondé dans les années 1980 par le regretté Sesto Prete, et les travaux préparatoires à la monumentale édition critique de l'*opus majus* entrepris pendant cette décennie par Jean-Louis Charlet, ont été les meilleurs stimulants de ces études qui ont essaimé autour de cette édition, dont il faut saluer ici l'heureux achèvement (*Cornu copiae seu linguae Latinae commentarii*, 8 voll., Sassoferato, 1989-2001). Études elles-mêmes fort stimulantes par leur variété et la rigueur de leurs analyses. Dans celle qui concerne le «laboratoire lexicographique» de Perotti (*Vichiana* s. III, 4, 1993, p. 100-110, et ici, p. 11-42) l'auteur nous fait pénétrer dans les secrets de la technique compilatoire de l'archevêque de Siponto, qui, à partir d'un lemme de Martial (comme le mot *propius*), procède par association thématique, étymologique, mais également sémantique, de manière à former une chaîne qui va de *propior* à *porro*, et qui continue plus avant, avec *propiero*, *properatio*, etc. Mais il confronte aussi la méthode perottienne avec celles de Nonius, de Festus, de Valla ou de Tortelli, puisant encore largement dans le commentaire virgilien de Servius, le commentaire térentien de Donat ou le commentaire horatien du Pseudo-Acrone. Avec le *proemium* du *Cornu copiae* (*Studi Umanistici Piceni* 21, 2001, et ici, p. 43-70), l'auteur insiste sur le «moment historique» de cette épître dédicatoire adressée à Federico da Montefeltro, duc d'Urbino, fruit d'une longue maturation, et il critique judicieusement les diverses interprétations qui en ont été données, notamment à propos de l'épisode de la mort de Virgile par lequel commence le *proemium*. L'étude de la révision du *Cornu copiae* (*Studi Umanistici Piceni*, 22, 2002, et ici, p. 71-93), à partir du codex Urbinatus, a solidement établi que celui-ci était, aux yeux de son auteur, un simple instrument de travail, comme il apparaît d'après l'édition *princeps* de 1489, mise au point par

Odasi. L'étude des initiatives lexicographiques de Perotti (*Studi Umanistici Piceni* 17, 1997, et ici, p. 95-121) rappelle la double motivation de celui-ci : élaborer un manuel lexicographique, et commenter le poète Martial, lui-même constituant une source lexicale d'une extraordinaire richesse. Sur le plan historico-linguistique, Perotti suit la même périodisation de la langue latine que Lorenzo Valla, s'appuyant, lui aussi, sur le Macrobe des *Saturnales*, sans parler des lexicographes latins déjà signalés, Varron, Nonius et Festus. Particulièrement intéressante est l'étude de l'exégèse selon Perotti (*Stud. Uman. Piceni* 14, 1994, et ici, p. 123-141), qui exerce une sorte de censure «philologique» (voir notamment sa lettre à Guarnieri de 1470 et l'édition de Pline d'Andrea Bussi, ainsi que sa controverse avec Calderini à propos du sens à donner à de nombreux «realia», précisément dans le texte de Martial (la plupart des commentateurs modernes, tel Mercati, donnant raison à Perotti). L'intérêt de Perotti pour les textes médicaux (il a notamment traduit de l'Hippocrate) conduit notre auteur à se pencher sur les fragments de Celse dans le *Cornu copiae* (*Stud. Uman. Piceni* 13, 1993, et ici, p. 143-467). Le *De medicina* était largement connu au Moyen-Âge, et plus particulièrement dans l'Italie septentrionale : d'où une étude approfondie des sources perottiennes, par la confrontation des divers manuscrits dont il a pu se servir. Avec l'étude des rapports entre Perotti et Suétone (*Stud. Uman. Piceni* 15, 1995, et ici, p. 169-186), il apparaît que l'auteur du *Cornu copiae* use de la même méthode qu'avec les fragments de Celse, à savoir sa reconnaissance de l'autorité lexicale (citations explicites) et sa recherche des sources (citations non explicites), 118 citations directes des *Vitae Caesarum*, environ 50 citations indirectes. L'une des études les plus riches est celle qui concerne les sources grammaticales du *Cornu copiae* (*Stud. Uman. Piceni* 20, 2000, et ici, p. 187-216), dans laquelle l'auteur détache la «grammaire» perottienne (au sens le plus large que le terme de «grammatica» pouvait avoir dans le monde des humanistes) des autres «grammaires», comme les *Elegantiae linguae Latinae* de Valla ou le *De orthographia* de Tortelli, avec, bien entendu, une confrontation du *Cornu copiae* avec les *Rudimenta grammatices* du même Perotti. Ses sources sont essentiellement antiques ou contemporaines, très peu relèvent du Moyen Âge (comme du *Graecismus* d'Évrard de Béthune, ou du *Doctrinale* d'Alexandre de Villedieu). L'ouvrage se termine par une confrontation fort utile (p. 217-230) entre Perotti, Calepino, Forcellini, et l'*OLD* (*Oxford Latin Dictionary*) par l'examen comparatif de trois séries alphabétiques (AGA-AGO, LVA-LVC, et PAR-PARC) : on y découvre notamment que les entrées du lexique de Perotti ne représentent que 35 à 48% du Lexique «totius latinitatis» de Forcellini ; elles sont également moins nombreuses que dans celui de Calepino. Tous les chercheurs qui suivent attentivement depuis plus d'une décennie le développement des travaux sur Niccolò Perotti sauront gré à Fabio Stock d'avoir pu rassembler en un volume ses précieuses études du Picenum.

Jean-Claude MARGOLIN.

H. D. SAFFREY, *Humanisme et imagerie aux xv^e et xv^e siècles. Études iconologiques et bibliographiques*, Paris, Librairie philosophique J. Vrin, 2003 (De Pétrarque à Descartes, 72), 24 × 16 cm, xvi-272 p., fig., 8 pl., 35 €, ISBN 2-7116-1668-1.

Le Père Henry D. Saffrey est surtout connu par ses remarquables travaux sur le néoplatonisme et la *Théologie platonicienne* de Proclus. D'où l'heureuse surprise de le voir consacrer tout un volume à ces études iconologiques, qui intéressent d'ailleurs principalement l'imagerie religieuse. En fait, quand on se penche de plus près sur la biographie intellectuelle de notre auteur (ou simplement en lisant son Avant-propos) on se rend compte que cet intérêt passionné et émerveillé (ce sont les termes qu'utilise le P. Saffrey) pour l'iconologie religieuse n'est pas nouveau, puisqu'il s'agit ici de la réunion d'études datées de diverses époques (de 1970 à 2001), comme la *Description d'un incunable imprimé à la Sorbonne* (1970), une «édition de Suétone parue à Lyon en octobre 1508» (1972), l'adage *Homo bulla : une image épicurienne chez Grégoire de Nysse et une*

estampe médicale du xv^e siècle (1972), *Les images populaires de saints dominicains à Venise au xv^e siècle et l'édition aldine des Epistole de Catherine de Sienne* (1983), *Sur une image incunable de saint Dominique* (1982), *L'arrivée en France de saint François de Paule et l'imagerie populaire à Toulouse au xv^e siècle* (1986), *La fondation de la Confrérie du Rosaire à Cologne en 1475, Histoire et iconographie* (2001) et quelques autres. — Dans tous ces travaux, l'auteur fait preuve d'une vaste et très précise érudition qui l'a conduit à la découverte de documents rares et remarquables, d'une grande sensibilité esthétique (on admirera les reproductions en couleur – huit planches hors-texte – des documents proposés par l'auteur et utilisés au mieux par l'imprimeur) et d'un don singulier d'analyse. Je retiendrai deux de ces documents, *L'Homme-Microcosme dans une estampe médico-philosophique du xv^e siècle* (p. 177-216) et *l'Homo bulla* (p. 239-258), car ils mettent bien en valeur cette vision kaléidoscopique ou (si l'on préfère) polysémique de H. D. Saffrey, qui lui permet d'accéder au «plus haut sens» de l'image en question. — Le premier de ces deux articles a été d'abord publié dans le *Journal of the Warburg and Courtauld Institutes LVII* de 1994. Il est très richement illustré à partir de cette estampe singulière que l'on trouve dans un *Fasciculus medicinae* de Jean de Ketham, publié pour la première fois à Venise en 1491, riche de nombreux tableaux synoptiques sous la forme de feuilles volantes. Celle qui nous occupe ici, due à l'art et à la science d'Andrea Bacci, à la fois médecin et philosophe, ainsi qu'au talent du graveur Natale Bonifacio, est intitulée *Ordo universi et humanarum scientiarum prima monumenta* (avec la date : «Kal. Ianuarii MDLXXXI») : elle représente au centre, une tête d'homme vue de profil, et un schéma des sphères célestes ainsi que divers cartouches (*tavole*) portant un long texte scientifique et philosophique en latin. La dédicace de Bacci à Giacomo Boncompagni, duc de Sora et gouverneur perpétuel de la Sainte Église Romaine, ainsi que l'Avertissement au lecteur, donnent le sens premier du texte et de l'image : dans la relation fondamentale à trois termes, Dieu, l'univers (*macrocosme*) et l'homme (*microcosme*) ce dernier occupe naturellement le centre de l'estampe, comme reflet de l'univers, image que nous pouvons contempler et déchiffrer à loisir grâce à l'agrandissement photographique qui nous est offert (page 207). Cette image et ce texte ont donné lieu, à la fin du xv^e siècle, à une multitude de commentaires, car ils constituent, comme dans les Arts de mémoire, un véritable compendium de physiologie, de psychologie et d'éthique humaines. — Quant au second, il a fait d'abord l'objet d'une étude de 1972, intégrée aux *Mélanges patristiques* offerts au cardinal Jean Daniélou, et intitulés *Epektasis*. On y voit avec quelle flexibilité une image, d'origine épiciurienne, a pu être christianisée par Grégoire de Nysse, «médicalisée» au xv^e siècle, et dont Érasme a fait l'un de ses adages de portée très générale (et pas exclusivement religieuse). L'humaniste hollandais dispose d'ailleurs de tout un ensemble de textes, sans parler de l'iconographie (à laquelle il est moins sensible), comme cette série de crânes de squelette humain, associés parfois à un sablier, et à l'inscription *Inevitable fatum*, analogue de celle, plus habituelle, qui a été, entre autres, reprise par Érasme et constamment amplifiée dans ses recueils d'Adages de 1508, 1515, 1518 et 1526. L'universel avertissement du *Memento mori*, de tonalité chrétienne, mais s'étendant évidemment au-delà des frontières religieuses, est heureusement pris en charge par un humaniste chrétien de la Renaissance, lecteur et admirateur des philosophes de l'Antiquité gréco-latine comme des Pères de l'Église, puisque cette brève, mais éloquente formule (l'homme est une bulle d'air) est due, comme on l'a dit, à Épicure, et qu'elle a été largement commentée, amplifiée et christianisée (avec l'espérance de la résurrection qui triomphe de la faiblesse de la créature charnelle) par Grégoire de Nysse dans le *De anima et resurrectione* et dans le *De Beatitudinibus*. C'est pour H. D. Saffrey l'occasion d'une très riche analyse, reprise opportunément dans son recueil d'études.

Jean-Claude MARGOLIN.

Brigitte KAPPL, *Die Poetik des Aristoteles in der Dichtungstheorie des Cinquecento*, Berlin - New York, W. De Gruyter, 2006 (Untersuchungen zur antiken Literatur und Geschichte, 83), 24 × 16 cm, XII-351 p., 88 €, ISBN 978-3-11-018952-0.

En 1498 paraît la traduction de la *Poétique* d'Arist. par Georges Valla. En 1508, Alde Manuce édite le texte grec. Suivront une autre traduction latine (1536), des commentaires et des exposés théoriques influencés par le Stagirite. Le mouvement s'étendra en Europe. Que contiennent ces interprétations d'Arist. ? Un chapitre préliminaire étudie les conceptions littéraires de la rhétorique et ses rapports avec la poétique, sur le plan des finalités d'un art ; ensuite, l'*AP* d'Horace, connu, au contraire de la *Poétique*, sans interruption depuis l'Antiquité ; la Renaissance prend l'habitude de commenter conjointement les deux œuvres ; enfin, dans ce chapitre, la réflexion, avant Robortello, sur la poésie : Fonzio (Della Fonte), Pontano et quelques autres ; l'influence d'Horace et de Cicéron (le *De or.* surtout) est grande. De Robortello (1548) à Giovambattista Strozzi (1599), en passant par Pietro Vettori, Alessandro Piccolomini, J.-C. Scaliger et plusieurs autres humanistes moins connus, cinq thèmes sont abordés et les positions des humanistes analysées l'une après l'autre : poésie et réalité (recherche des traits généraux en poésie) ; l'unité d'action ; les caractères ; le héros tragique ; la catharsis. Poésie et rhétorique furent très longtemps imbriquées et suscitérent de longues réflexions durant la Renaissance, dont on peut prendre une vue générale dans B. Weinberg (*A History of Literary Criticism in the Italian Renaissance*, 2 vol., Chicago, 1961) ; le livre de M^{me} Kappl s'ajoute opportunément aux études particulières ; la bibliographie détaillée et les index (sujets ; auteurs anciens) complètent utilement l'ouvrage.

Bernard STENUIT.

Alexandra GUZMÁN ALMAGRO, *La tradició de l'epigrafia romana al Renaixement. Patrimoni bibliogràfic català*, Barcelone, Abadia di Montserrat, 2008 (Textos i Estudis de Cultura Catalana, 130), 22 × 16 cm, 103 p., 7 fig., ISBN 978-84-8415-980-3.

L'ouvrage d'Alexandra Guzmán Almagro (A.G.A) est consacré à l'étude du patrimoine épigraphique de la Renaissance conservé dans les bibliothèques et archives catalanes. Dans son introduction, l'auteur présente de manière synthétique la passion des humanistes pour les inscriptions antiques, passion qui remonte à la seconde moitié du Quattrocento italien et dont témoignent de nombreux manuscrits : recueils ou compilations, mais aussi, par exemple, chroniques locales ou correspondances. L'intérêt des humanistes pour l'Antiquité pousse certains d'entre eux à composer leurs propres poèmes «épigraphiques» et parfois même à présenter leurs productions comme de véritables inscriptions romaines. Plusieurs humanistes s'efforceront d'ailleurs de distinguer le bon grain de l'ivraie, tel Antoni Augustí i Albanell (xvi^e s.), évêque de Lérida et archevêque de Tarragone. — La première partie de l'ouvrage présente un inventaire des manuscrits épigraphiques conservés dans les bibliothèques ou archives catalanes. A.G.A. dénombre douze manuscrits (xv^e-xvii^e s.), classés en cinq catégories : les recueils (*syllogai*) épigraphiques proprement dits (3 mss), les recueils épigraphiques figurant dans des *miscellanea* (5 mss), les œuvres historiques (2 mss) et les lettres (1 ms) contenant du matériel épigraphique, et enfin 1 manuscrit consacré surtout à la numismatique. La plupart de ces manuscrits sont l'œuvre d'humanistes catalans ou espagnols ; certains ont été composés en Italie pour être ensuite transportés en Catalogne. Le matériel qu'ils mettent à notre disposition est d'une grande variété : épitaphes antiques et modernes (sur pierre ou littéraires), inscriptions provenant de monuments de la ville de Rome ou d'autres parties de l'Empire, etc. Chaque manuscrit est présenté sur une page environ, de manière claire et systématique : références, description du manuscrit et description du matériel épigraphique. — La deuxième partie est consacrée à l'étude d'un manuscrit italien anonyme du xvi^e s. se trouvant à la Bibliothèque universitaire de Barcelone, le but d'A.G.A. étant de proposer une méthodo-

logie pour l'étude interdisciplinaire des manuscrits épigraphiques de la Renaissance. La présentation générale de ce manuscrit latin intitulé *Epigrammata sepulchrorum et antiquitatum quae in depositis inveniuntur usque ad annum 1541* est suivie d'une discussion sur l'identité de l'auteur, qui fut sans doute un personnage en rapport avec l'archevêque Antoni Augustí. Trois types d'inscriptions se côtoient dans ce recueil où se mêlent les écritures de deux secrétaires : épitaphes des xv^e et xvi^e s. provenant d'églises de Rome, inscriptions ou pseudo-inscriptions romaines antiques, et *varia* (épigrammes littéraires de la Renaissance, énigmes, sentences et, sur les derniers folios, énumération de 72 personnages historiques de la Rome antique). Un chapitre est consacré à chacun de ces trois types d'inscriptions (ci-dessous chap. 1-3). Les épitaphes (chap. 1) recueillies dans le manuscrit proviennent d'une trentaine d'églises de Rome. A.G.A. reproduit à titre d'exemple une quinzaine de poèmes ou d'extraits de poèmes, certains inédits. Plusieurs de ces épitaphes sont consacrées à de grands personnages catalans ou espagnols. A.G.A. n'étant pas une spécialiste de l'épigraphie néo-latine, les poèmes sont dépourvus de commentaires philologiques et littéraires. La plupart des inscriptions ou «pseudo-inscriptions» antiques (chap. 2) figurent dans des *sylogai* humanistes bien connues, ce qui laisse à penser que l'auteur du manuscrit s'est servi de sources écrites pour composer son propre recueil. Dans le manuscrit aucune information (lieu, support, etc.) n'accompagne ces inscriptions, dont la plupart proviennent de Rome. A.G.A. les édite en les assortissant de références aux éditions précédentes et à la littérature secondaire, ainsi que d'un bref commentaire signalant les particularités de chaque texte (date, variantes, authenticité, aspects littéraires généraux). Parmi ces textes on peut lire les épitaphes (fictives !) de Sénèque et de Sardanapale. Enfin, dans les *varia* (chap. 3) figurent des poèmes humanistes (parmi lesquels ont été identifiés des poèmes de Giovanni Pontano et de Giovanni Antonio Campano), de petits poèmes épigrammatiques de provenances diverses (latin tardif, p. ex.), des énigmes (dont deux sont des extraits d'Ausone), des sentences (des pères de l'Eglise, d'auteurs classiques, etc.). Dans ce dernier chapitre l'auteur se contente presque essentiellement de présenter le matériel fourni pas le manuscrit, sans aller dans le détail, mais non sans donner quelques extraits fort instructifs. — L'ouvrage d'A.G.A., dont le moindre des mérites n'est pas de fournir aux spécialistes une édition de nombreux textes jusqu'ici difficilement accessibles, est remarquablement bien présenté et la littérature secondaire judicieusement mise à profit tout au long de l'étude, qui est complétée par une bibliographie et un bref index des noms et des matières. La dimension «locale» des investigations justifie sans doute l'usage de la langue catalane, qui malheureusement risque bien d'empêcher une large diffusion de ce livre, lequel atteint toutefois son but principal : proposer une méthodologie pour l'étude des manuscrits épigraphiques (donc aussi non catalans !). Au lecteur de découvrir ce volume qui le plongera de manière amène dans le monde très vivant des antiquisants de la Renaissance !

David AMHERDT.

Colette BODELOT, *Anaphore, cataphore et corrélation en latin (Actes de la journée d'étude de Linguistique latine, Université Blaise Pascal-Clermont-Ferrand II, 7 janvier 2003)*. Textes réunis par C. B., Clermont-Ferrand, Presses Universitaires Blaise Pascal, 2004 (Erga, 6), 190 p., 25 €, ISBN 2-84516-252-9.

Après une introduction, trois sections s'intitulent "Anaphore / cataphore et corrélation en relation intraphrastique", "Entre endophore et exophore ; entre anaphore, cataphore et corrélation", "Anaphore / cataphore et techniques d'écriture". L'introduction de C. Bodelot, "Anaphore, cataphore et corrélation : approche générale de la problématique dans l'optique de la phrase complexe" (p. 13-26), comporte trois parties, "Perspective diachronique" et "Perspective synchronique", qui donnent la bibliographie, tandis que la troisième, "La corrélation, une structure complexe de définition difficile qui requiert une analyse linguistique plurielle" propose quelques pistes de réflexion. — La première partie,

“Anaphore / cataphore et corrélation en relation intra-phrastique” comporte les quatre communications de M. Fruyt, E. Dupraz, M. Lavency et A. Orlandini. M. Fruyt (“La corrélation en latin : son rôle dans la subordination et l’endophore”, p. 29-53) rappelle d’abord le point de vue des comparatistes (A. Minard et J. Haudry), examinant successivement “la corrélation dans les langues indo-européennes”, “le diptyque 1 en latin archaïque et classique” (la relative précède la principale : D 1) et “le diptyque 2” (le diptyque inverse : D 2). Elle examine ensuite “les propriétés définitives de la corrélation” : “il paraît légitime de parler de corrélation dans tous les cas où il existe une phrase complexe constituée de deux propositions mises en parallèle et marquées par deux lexèmes démarcatifs fonctionnant en couple et en anacataphore”. Elle distingue “les systèmes à corrélatifs différenciés” (*qui ... , is ...*) et “les systèmes à corrélatifs indifférenciés”, (*talis ... , talis...*) ; de façon ingénieuse, elle range parmi ces derniers une corrélation *si... , sic...*, “ainsi ... ainsi...”, à l’origine de la conjonction hypothétique *si*. Un troisième point concerne l’évolution de la répartition entre D 1 et D 2, au cours de l’histoire de la langue latine. Le quatrième s’intéresse à la fréquence de D 1 et de D 2, à l’époque archaïque et classique. Le cinquième est consacré au statut de D 1, pour les propositions relatives et les autres subordonnées, à l’époque archaïque, et le sixième au même statut à l’époque classique. Le septième point traite de la tendance “par laquelle le latin fait précéder le relatif par le constituant que la relative détermine”. Il est question ensuite de la “concomitance de plusieurs fonctions pour *is, hic, iste, ille*”, qui peuvent être corrélatifs, mais aussi déictiques, enfin d’ “absence de corrélatif et de substantif antécédent”, à propos de la relative substantive. En conclusion, l’auteur souligne l’utilité du concept de corrélation, en linguistique latine. Il peut servir à “mieux déceler les phénomènes relevant de l’endophore”, à distinguer l’endophore de l’exophore, et, plus encore, de la deixis. La communication d’E. Dupraz, “La corrélation dans les textes de lois osques” (p. 55-77), traite d’abord de “la corrélation en indo-européen et en latin” : “dans cette structure, une proposition indépendante comporte un pronom-adjectif indéfini, et une deuxième proposition comporte un pronom-adjectif anaphorique qui renvoie au même référent que le pronom-adjectif indéfini de la proposition précédente, cette corréférence définissant la corrélation, alors que par ailleurs aussi bien l’indéfini que l’anaphorique pouvaient s’employer isolément”. L’auteur examinera “l’existence et le statut des formes apparentées aux formes latines qu’attestent les textes de lois osques” et, plus généralement, les données correspondantes des langues sabelliennes (sud-picénien, osque et ombrien). Suit une étude très précise (“Structures corrélatives dans les textes de lois osques”), qui conclut à une grande proximité de l’osque et du latin, mais avec “un moindre figement des structures corrélatives et des structures relatives en sabellique qu’en latin”, ce que confirment les “structures corrélatives en ombrien et en sud-picénien”. Dans “Constitution morphologique des anaphoriques et cataphoriques sabelliennes”, l’auteur évoque “un renouvellement formel supérieur à celui du latin, mais (...) un fonctionnement plus conforme à la structure souple du diptyque (...), héritée de l’indo-européen” : les langues sabelliennes ont éliminé l’anaphorique **to-* ; l’anaphorique correspondant au latin *is* est conservé, mais renouvelé morphologiquement. Enfin, à propos de l’ “originalité des structures corrélatives sabelliennes par rapport au latin”, l’auteur émet l’hypothèse que “la corrélation, dans son type fondamental, le diptyque normal, [est] pleinement vivante (...) en sabellique”. Les formes employées comme indéfinis et comme relatifs sont des thèmes en **k^wi-*, **k^wo-*, sans différence entre l’un et l’autre : elles “ont conservé (...) la souplesse syntaxique de la corrélation indo-européenne et l’indistinction des indéfinis employés dans des structures corrélatives”. Les anaphoriques offrent un “renouvellement morphologique”, qui prouve la vitalité de la corrélation dans ces langues. M. Lavency (“*Sic / ita / id* cataphoriques de la proposition infinitive (A. c. I.)”, p. 81-93), étudie les cas où l’A. c. I. est annoncé par un cataphorique, pronom ou adverbe. Dans “Pronoms et adverbes cataphoriques en alternance”, il examine la construction de diffé-

rents verbes déclaratifs ou perceptifs : juxtaposition de la proposition infinitive, cataphore avec un pronom neutre ou avec un adverbe. Le deuxième point, “Les conditions de l’alternance”, concerne les adverbes qui “interviennent comme cataphoriques d’un A. c. I. en alternance avec des pronoms”. Lorsque cette alternance est possible, l’A. c. I. a toujours la fonction de “complétive” : il répond à une question posée par *quid ?*, ce qui définit un “paradigme syntaxique” hors duquel l’alternance est exclue. Le troisième point est consacré au “paradigme de l’adverbe cataphorique d’A. c. I.”. L’auteur conclut à “diverses restrictions d’emploi”, où le pronom seul est possible, à l’exclusion de l’adverbe. Dans “Complément adverbial et complément pronominal”, il se demande comment un adverbe peut intervenir à la place d’un pronom. La raison en est qu’“une fonction syntaxique n’est pas liée à la seule classe morpho-syntaxique qui en est le prototype” : *sic, ita* et *id* alternent dans la fonction de complément de verbe, en dehors du cas de l’A. c. I. “La limite qui sépare circonstant et actant, actant éloigné et actant immédiat, qui sépare d’une part *hoc modo, sic, ita* (...) et d’autre part *id* (...), se réduit aisément selon le sémantisme du verbe recteur”, ce dont il donne des exemples. Sa conclusion rejoint l’enseignement de C. Bodelot : “La diaphore propositionnelle représente un phénomène linguistique complexe, dont la problématique excède le domaine de la syntaxe et ressortit (...) à la sémantique, à l’articulation textuelle et à la pragmatique”. A. Orlandini (“Comparatives et comparatives conditionnelles dans des structures corrélatives”, p. 95-111), distingue les propositions comparatives d’identité ou de ressemblance “exprimant une relation primaire d’équivalence”, où les marqueurs de corrélation explicites sont nécessaires et les comparatives conditionnelles où les marqueurs de corrélation “sont optionnels”. Ils manquent nécessairement “lorsque la proposition comparative conditionnelle avec *quasi, tamquam*, etc. est ajoutée par parataxe, à titre de commentaire”. Dans “Cohésion syntactico-sémantique maximale”, elle met à part les propositions complétives introduites par *simulo* (*adsimulo*, etc.) *quasi*. Puis elle passe en revue les corrélatifs attestés (*ita ... quasi*, etc.), pour les cas où *quasi* introduit une “circonstancielle de manière”, annoncée par un cataphore, avec une “apodose implicite “comme on ferait dans le cas où””. Le corrélatif peut rester implicite, mais il demeure possible. La seconde partie étudie les “propositions comparatives conditionnelles dans des structures non corrélatives”. “Nous n’analyserons plus des circonstancielles ouvrant sur un monde virtuel envisagé pour souligner une équivalence (ce qui justifiait les marqueurs de corrélation), mais des propositions introduites à un autre titre et à un autre niveau sémantique : elles font entendre une polyphonie, un commentaire, une justification du locuteur”. La présence de marqueurs de corrélation est impossible. Ces propositions supposent des prédicats elliptiques d’un type différent (*quasi*, “dans la pensée que”, *quasi*, “sous prétexte que”). Quant aux “effets argumentatifs”, elle s’attache à *quasi uero*, comme marqueur “d’énoncés ironiques” et souligne l’importance de la pause pour cette interprétation, ce qui exclut toute structure corrélative. En conclusion, “la présence vs. absence d’une structure corrélative s’avère cruciale dans l’interprétation des comparatives conditionnelles”. — La seconde partie, “Entre endophore et exophore ; entre anaphore, cataphore et corrélation” comporte les deux communications de F. Biville et de M.-D. Joffre. F. Biville (“Annonce et reprise des noms propres anthroponymiques”, p. 115-129), met en relation “les noms propres au contenu référenciel précis, unique, stable, et les diaphoriques dépourvus de référent propre, qui ne prennent sens qu’en contexte”. Elle examine d’abord (“Introduction des noms propres dans le discours et reprises”) les énoncés “thétiques” qui “introduisent dans le discours de nouveaux individus en les nommant” et en les caractérisant, selon deux “types de schémas” : le nom propre est “directement lancé en tête d’énoncé”, ou bien il est “annoncé (...) par un segment caractérisant”. Des exemples bien choisis et précisément commentés illustrent cette distinction. Dans “Noms propres et diaphore pronominale”, après avoir montré qu’en principe “le latin oppose les marques exophoriques, référant à la situation d’inter-

locution (désinences verbales, pronoms personnels et possessifs, déictiques), aux marques endophrasiques, renvoyant à des segments d'énoncés plus ou moins importants (pronoms anaphoriques, relatifs)", elle signale que "la répartition entre déictiques et anaphoriques est loin d'être toujours aussi stricte". Il n'y a pas non plus de stricte opposition entre anaphore (reprise) et cataphore (annonce). Enfin, inventoriant les outils de la diaphore des noms propres, elle ajoute à *is*, *hic* et *ille* d'autres éléments, *homo*, *idem* et *ipse* : on les trouve "dans des emplois très spécifiques", qu'elle s'attache à définir. La troisième partie est consacrée à l'"anaphore du nom propre". Elle évoque le "nom d'usage", par exemple le *cognomen*, reprenant les *tria nomina* par lesquels un individu a été introduit dans le discours, puis l'"anaphore caractérisante", "les anaphores qui, tout en assurant un lien diaphorique, s'accompagnent d'un processus de caractérisation". Ce sont les anaphores "rhétoriques", procédé de la littérature polémique, mais aussi "la reprise anaphorique du nom propre", qui "équivalait à un dédoublement fonctionnel ; d'abord utilisé en emploi identifiant, le nom propre est ensuite repris en emploi caractérisant". Dans "Noms propres et déterminants diaphoriques", elle examine les emplois des anaphoriques en fonction d'adjectifs, *hic* et *ille*, *iste* et *tuus*, *idem* et *ipse*. Pour finir, elle conclut : "Les noms propres (...) participent de plein droit (...) au système, à la fois riche et nettement structuré, de la diaphore, par annonce cataphorique, reprise anaphorique ou corrélation". — M.-D. Joffre ("Ita, tam, tantus, talis : entre anaphore et corrélation", p. 131-140), étudie d'abord l'utilisation de ces termes en anaphore ou en cataphore, définissant l'une et l'autre comme "des opérations qui consistent à repérer dans le contexte (...) le référent qui permettra de saisir pleinement le contenu notionnel de termes vides de signification", ce qui exclut tout lien de dépendance syntaxique "entre l'anaphorique et son interprétant sémantique". Pour G. Serbat, les anaphoriques sont des "nominalisateurs", des "cadres syntaxiques notionnellement vides, porteurs de désinences casuelles qui leur permettent d'occuper dans la phrase les positions syntaxiques du nom". Dans le troisième point, "Élargir et diversifier le lieu de la présence du référent", elle signale que le locuteur "fait directement appel à la connaissance mémorisée que son interlocuteur partage avec lui". Des "formules allusives" (*tantus*, *tot*, *tam*, *talis*) peuvent "renvoyer directement à un référent (...) sans passer par l'intermédiaire d'outils linguistiques". Puis elle se demande si "les prétendus corrélatifs" ne sont pas de "simples nominalisateurs" : alors que *tantus*, *talis*, *tot* et *tam* peuvent "renvoyer à la connaissance mémorisée et immédiatement utilisable des co-énonciateurs", *sic*, *ita* et *adeo*, en emploi anaphorique, lui paraissent être de "simples nominalisateurs". Elle ne pense pas qu'anaphore et corrélation soient totalement séparées. "La corrélation n'est (...) qu'une anaphore plus fortement signalée, qui ne sort pas du cadre syntaxique délimité par la phrase, alors que ce qui est considéré comme anaphore est plus souple et peut être transphrasique". Le référent du terme bâti sur **i-*, **so-*, **to-* "est constitué par la totalité de la séquence introduite par le terme en **k-*" : ces prétendus connecteurs sont d'abord des nominalisateurs. Il n'y a pas de dépendance syntaxique entre l'anaphorique et son interprétant sémantique, la proposition dite "subordonnée". En réponse à la question "Quelles réflexions pour conclure ?", l'auteur rappelle que les termes qu'elle étudie sont avant tout des nominalisateurs. Ils se distinguent des déictiques et de termes comme *idem* et *ipse* par les caractéristiques notionnelles qu'ils apportent à leur référent, facilitant son identification. — La troisième partie, intitulée "Anaphore / cataphore et techniques d'écriture", comporte les deux communications de J. Dangel et de D. Longrée. J. Dangel ("Anaphore, cataphore et cohérence du sens : le cas particulier de la polémique en texte caché (Plin. *Epist.* 6, 2)", p.143-156) adopte un point de vue stylistique. Dans la première partie, "Corrélation et cohérence du sens : niveaux de cohésion", elle définit la corrélation comme une "hypercaractérisation formelle", dont les deux variétés ne jouent pas le même rôle : dans l'anaphore centripète, "la corrélation insiste sur l'interdépendance des propositions", tandis que la cataphore centrifuge "trouve place dans des énoncés plus sou-

ples". Au niveau stylistique, "dans un ordre centripète (S-P) (...), ces mêmes moyens corrélatifs fonctionnent comme une redondance". Leur utilisation n'est pas la même : dans un ordre centripète, la corrélation peut souligner des glissements de sens. La seconde partie "Corrélation et points de vue subjectifs : l'interprétation contextuelle", étudie ces "glissements de sens". L'auteur prend pour exemple "de ces implicites du discours" la lettre 6, 2, de Pline, qui "concerne l'éloge funèbre de l'orateur-délateur Régulus", lettre où "transparaît en texte caché une parole polémique, qui a pour fondement expressif notamment la corrélation". Commentant le début de cette lettre (6, 2, 1-5), sous le titre de "Corrélation paradoxale et parole polémique", elle montre que "l'écriture de la lettre repose en fait sur divers jeux allusifs et glissements de sens, dont le cas limite est précisément un usage particulier de la corrélation". Si l'on sait interpréter ce qui paraît d'abord hétérogène, "l'amalgame n'est (...) qu'en apparence rhapsodique si bien que l'hétérogénéité cède la place à l'isotopie et (...) l'incohérence à la cohérence (...). Le résultat est (...) un discours subversif, qui inclut la parole polémique". La lettre 6, 2, "fonctionne en réseau" avec d'autres lettres, où il était déjà question de Régulus. L'ensemble comporte donc des "reprises anaphoriques autotextuelles" : "actualisées par des contextes différents, elles aboutissent à des éclairages différenciés", offrant l'exemple d'un "double langage". D. Longrée ("Une approche statistique de la concurrence entre démonstratifs chez les historiens latins (César, Salluste, Tacite)", p. 157-178), se demande si les facteurs qui conditionnent la concurrence entre *hic*, *iste*, *ille*, sont les mêmes quand ces démonstratifs fonctionnent comme anaphoriques ou comme cataphoriques. Tout d'abord ("Quelques préliminaires méthodologiques"), il délimite son corpus, indique les outils dont il dispose et les objets de sa recherche (la répartition globale des démonstratifs dans chacune des œuvres, le rôle joué par le nombre et surtout par le cas des démonstratifs, la place qu'ils occupent dans la phrase, l'influence que peut avoir leur nature anaphorique ou cataphorique). Pour les trois premiers points, il propose quatre figures : un tableau du nombre d'occurrences, un tableau de leur pourcentage et deux représentations graphiques d'analyse factorielle des correspondances. Dans "Distribution globale des adjectifs / pronoms anaphoriques / cataphoriques", le premier tableau fournit le nombre des occurrences pour chaque oeuvre et le second "le pourcentage des occurrences de chaque lemme par rapport au nombre total d'occurrences". Il centre ensuite son étude sur *hic* et *ille*. Dans "Distribution de *hic* et de *ille* selon le nombre et le cas", il relève "un relatif regroupement des emplois de *hic*", tandis que "la fréquence d'emploi de *ille* et des autres démonstratifs varie plus sensiblement selon le nombre (...). Les variations sont moins nettes au niveau des cas". Dans "Distribution de *hic* et de *ille* en tête de phrase", il remarque que "*hic* apparaît plus souvent que *ille* en première position". Dans "Corrélation et concurrence entre *hic* et *ille*", il constate qu'on ne dispose pas encore des outils nécessaires pour chercher "dans quelle mesure les diverses variations relevées jusqu'ici entre les démonstratifs et entre les auteurs pourraient être mises en relation avec un fonctionnement anaphorique ou cataphorique des démonstratifs". On ne pourra donc qu'examiner "des facteurs aisément quantifiables, en l'occurrence la corrélation de *ille* et de *hic* avec une proposition, soit relative, soit conjonctionnelle". Il apparaît que *ille* se rencontre plus souvent que *hic* comme corrélatif d'un relatif qui suit. Pour *hic* et *ille* "diaphorisant une proposition complétive", *hic* est au contraire plus fréquent que *ille*. Dans ses "Conclusions provisoires", l'auteur appelle de ses vœux "de très larges dépouillements", qui permettraient de décrire le mécanisme de la concurrence entre *hic* et *ille* : il faudrait pouvoir "préciser pour chaque cas si l'on se trouve face à un déictique, un anaphorique ou un cataphorique", ce qui permettrait de "mieux comprendre comment les mécanismes d'anaphore ou de cataphore contribuent à la cohérence des textes". — Si l'on est surpris par la diversité des interprétations données au terme "corrélation", selon le point de vue adopté, l'on est séduit par la grande qualité de ces neuf textes, qui fournissent des éclairages variés aux

différents aspects, syntaxique, pragmatique et stylistique, du domaine exploré. On ne peut que féliciter les participants de cette journée d'étude, pour la haute tenue scientifique de leurs communications, et l'éditrice, C. Bodelot, pour ce beau volume, dont la qualité matérielle n'est pas moins remarquable que le contenu. Danièle CONSO.

Andrea NUTI, *Ludus e iocus. Percorsi di ludicità nella lingua latina*, Trévise-Rome, Edizioni Fondazione Benetton Studi Ricerche-Viella, 1998 (Ludica. Collana di storia del gioco, 4), 24 × 17 cm, 231 p., 42.000 lire, ISBN 88-85669-67-0.

Cette étude de 231 pages sur les emplois respectifs et concurrents des deux principaux noms latins du jeu, *ludus* et *iocus*, constitue le quatrième volume d'une collection consacrée à une histoire générale du jeu dirigée par G. Ortalli et G. Cozzi, et publiée par la Fondation Benetton pour la recherche. Comme le langage, le jeu exprime le rapport de l'homme au monde et témoigne de la culture d'un peuple. Pour mener à bien l'étude de ce champ lexical, A. Nuti a conduit une enquête philologique systématique et diachronique à travers les textes de la latinité classique, dont l'appendice bibliographique des pages 213 à 217 et l'index des auteurs cités aux pages 219-223 (malheureusement sans références aux pages du volume dans lesquelles ils apparaissent) offrent un bon aperçu. L'auteur ne s'interdit pas des incursions occasionnelles dans les documents épigraphiques ou dans les textes de la latinité tardive et chrétienne (en particulier au chapitre 10), mais le choix du corpus est résolument littéraire et classique, ce qui lui donne une homogénéité et laisse la porte ouverte à des études ultérieures. — L'introduction (p. 9-14) pose les principes philologiques et méthodologiques sur lesquels repose cette étude : *ludus* et *iocus*, ainsi que leurs dérivés et composés, sont systématiquement étudiés dans leur contexte linguistique et leur contexte littéraire, historique et socio-culturel. Les séquences textuelles dans lesquelles les deux termes apparaissent font l'objet d'une analyse philologique, littéraire et linguistique, à la fois lexicale, morphologique, syntaxique et pragmatique-contextuelle. La démarche sur laquelle repose l'économie d'ensemble de l'ouvrage, en douze chapitres, est essentiellement chronologique. Les quatre premiers chapitres (p. 15-82) sont consacrés à l'époque "archaïque" (3^e-1^{er} a.C.), et plus particulièrement à Plaute, qui constitue un témoin privilégié pour l'étude de cette aire sémantique. Les deux familles de mots sont d'abord étudiées séparément, à travers leurs attestations textuelles : *ludus*, dans le foisonnement de ses emplois et de ses signifiés (spectacle, école, jeu, ruse : *ludi publici*, *aliquem ludos facere*, *ludum dare*, etc.), *iocus*, dans son champ d'application restreint à celui de "plaisanterie, jeu verbal" (*per iocum dicere*, *iocari*). Les deux termes sont ensuite étudiés dans leurs collocations syntagmatiques telles que *per ioculum et ludum*, ou *ludum et iocum esse*, avant de faire l'objet d'une analyse systématique de leur statut sémantique. — Les trois chapitres suivants (p. 83-131) traitent du développement de certains aspects sémantiques de *ludus* relevés chez Plaute, à la lumière de la latinité ultérieure : *ludus* "exercice, apprentissage" (cf. le grec *σχολή*) et *ludus* "divertissement, jeu" (chapitre 5) ; le jeu comme métaphore de l'activité poétique mineure, élégie, satire (chapitre 6), exprimé par le supplétisme lexical *ioci* (substantif) / *ludere* (verbe) ; le jeu comme activité sexuelle (chapitre 7) : *ludus*, *ludere*, et, par un développement nouveau, *ioci*. Après cet élargissement sémantique, les quatre chapitres suivants (p. 133-184) reviennent à une démarche plus nettement chronologique et évolutive. Le chapitre 8 montre comment, à partir d'Ovide, l'opposition de nombre entre le singulier générique *ludus* et le pluriel spécifique *ludi*, "jeux publics", se renouvelle au singulier au profit du dérivé *lusus*, qui indique désormais tout type de divertissement privé, et cantonne dès lors *ludus* et *ludi* dans les sens restreints et institutionnalisés d'"école" et de "jeux publics". C'est aussi à partir d'Ovide (chapitre 9) que commence à se manifester le phénomène de mutation sémantique qui voit la promotion de *iocus* (*ioci*), déjà attesté chez les poètes antérieurs aux sens de "jeu poétique" et de "jeu érotique". Au couple dominant *ludus* / *ludere* se sub-

stitue désormais une distribution complémentaire associant le singulier *lusus* ou *iocus* au pluriel *ludi* et au verbe *ludere*. Les deux chapitres suivants confirment cette mutation sémantique qui conduit, par un renversement de dynamique, à l'exclusion de la famille lexicale de *ludus* et au "triomphe" de *iocus* et de *iocari*, "jeu, jouer", dans les langues romanes. Le chapitre 10 étudie, jusque dans la latinité tardive, païenne et chrétienne (Ausone, Ammien Marcellin, Sidoine Apollinaire, traductions de la Bible), les emplois couplés des deux termes et de leurs dérivés : *ludus iocans* (Lucr.), *ludus et iocus* (Cic.), *lusus et iocus* (Sén., Mart.), qui confirment la substitution de *iocus* à *ludus* comme correspondant nominal de *ludere* pour exprimer le champ sémantique du jeu non public, du divertissement générique dans tous les aspects quotidiens et communs de la vie. Il est particulièrement significatif (p. 167) que, dans la *Genèse* 26,8, Jérôme rende dans la *Vulgate* par *iocantem* le verbe grec *παίζω* (hébreu *siheq*, "jouer", dans un sens sexuel) que la *Vetus Latina* traduisait par *ludentem*. Le chapitre 11, consacré au topos littéraire du "jeu" de la Fortune qui se joue du destin des hommes, confirme encore ce remplacement de *ludus* et *ludere* par *iocus* et *iocari*, à partir d'Horace. — L'ouvrage est donc sous-tendu par une ligne de conduite nettement diachronique : il se présente comme l'histoire d'une tension entre les deux familles lexicales de *ludus* et de *iocus*, qui aboutit à un renversement de dynamique dont les prémices commencent à se faire sentir chez les poètes augustéens : la poésie, comme souvent, se fait l'écho de l'usage quotidien de la langue, et préfigure l'usage roman. L'ouvrage est également sous-tendu, linguistiquement, par une sémantique du mot qui emprunte ses fondements théoriques et ses méthodes d'investigation à l'analyse componentielle (rapidement évoquée) et à la linguistique du prototype, dont l'auteur expose brièvement les principes au chapitre 4 (p. 71-82) et dans la conclusion : caractère modulaire du signifié des mots, degré de "typicalité" qui implique une structure polaire entre centre et périphérie, et une dynamique d'emploi et de créativité sémantique. Le cadre conceptuel, de définition et de délimitation de la catégorie du jeu, est essentiellement emprunté à Ludwig Wittgenstein, *Philosophische Untersuchungen*, Oxford, 1953 (traduction italienne *Ricerche filosofiche*, Torino, 1967), mais aussi (p. 186 sq.) à Johann Huizinga, *Homo ludens* (Amsterdam, 1939, édition italienne Torino, 1973) et Roger Caillois, *Les jeux et les hommes, le masque et le vertige* (Paris, 1967, édition italienne *Il gioco e gli uomini*, Milano, 1981). L'analyse en faisceaux de traits prototypiques s'appuie sur les travaux de Talmy Givón, *Prototypes : Between Plato and Wittgenstein in Noun Classes and Categorization*, C. Craig ed., Amsterdam / Philadelphia, 1986, Dirk Geeraerts, *Prospects and Problems of Prototype Theory in Linguistics* 27, 1989, *Polysemy and Prototypicality in Cognitive Linguistics* III, 2, 1992, et Georges Kleiber, *La sémantique du Prototype*, Paris, 1990. Les deux termes *ludus* et *iocus* sont, dans une analyse contrastive (voir en particulier p. 78), passés au crible de 19 traits distinctifs (de nature et d'importance diverses) : activité, aire de réalisation, agent animé, humain, adulte, etc., dont il apparaît, à la suite de la lecture de l'ouvrage, que les plus significatifs sont ceux d'imitation (*mimesis*), de plaisir personnel, de spontanéité, de gratuité, et de renversement de la norme. Le chapitre 12 (p. 185-212) synthétise les conclusions de cette analyse des signifiés de *ludus* et de *iocus* en sens typiques, centraux, et en sens périphériques, en les confrontant aux témoignages lexicaux d'autres cultures (japonais *asobu / asobi*, anglais *game / play*, allemand *Spiel*) et aux correspondants formels fournis par la comparaison indo-européenne. Un tableau récapitulatif (p. 204) à deux entrées, distinguant quatre époques (archaïque ; à partir d'Ovide ; à partir de Juvénal ; à la fin de la latinité : Sidoine Apollinaire), et quatre signifiés fondamentaux (divertissement privé ; divertissement public ; école, exercice ; jeu verbal) résume les données de l'étude philologique, et rend sensible le renversement d'extension sémantique qui caractérise l'histoire des mots *ludus* et *iocus*. L'ouvrage, cohérent dans sa démarche et dans sa démonstration, intéresse par la dualité de ses objectifs et de ses méthodes : conçu dans une perspective à la fois philolo-

gique et linguistique, descriptive et théorique, synchronique et historique, il part de la sémantique des textes pour atteindre celle des mots. L'analyse proprement linguistique, sémantique, ne convainc pas totalement, dans son information comme dans son application. On regrette aussi que la bibliographie des auteurs modernes (à enrichir) soit à chercher dans l'index général des noms et faits marquants et dans les notes, sans que l'on puisse véritablement savoir ce qui a déjà été écrit sur les concepts de jeu et de divertissement chez les Romains, et sur l'emploi des mots *ludus* et *iocus* et de leurs dérivés (est évoquée en note 37, page 94, une étude d'A. Yon sur *ludus*, parue dans les *Mélanges Ernout* en 1940). L'ouvrage est loin d'épuiser toutes les dimensions attendues, dans le monde romain, pour une notion aussi riche. Il vaut avant tout pour la précision des analyses menées sur les textes (des données chiffrées, par auteur, auraient été utiles), et pour le caractère diachronique de la démarche, qui fait bien ressortir les transferts sémantiques qui se sont produits, et les évolutions qu'a connues le lexique latin de l'époque archaïque jusqu'aux langues romanes.

Frédérique BIVILLE.

Maria BROGGIATO *Cratete di Mallo. I frammenti*. Edizione, introduzione e note a cura di M. Br., La Spezia, Agorà Edizioni, 2001 (Pleadi, 2), 24 × 17 cm, xciiv-359 p., 30 €, ISBN 88-87218-34-X.

Nell'ampia Introduzione la Br. dà conto degli studi su Cratete, seguono i Testimonia (p. 1-10), i Fragmenta (p. 11-127) e il Commento (p. 129-289). Si tratta di un lavoro molto serio e utile del quale dovranno tener conto tutti coloro che si occuperanno di filologia greca e romana, di grammatica e di retorica, e che contribuirà a colmare le lacune di conoscenza fra la *Retorica* e la *Poetica* di Aristotele e i primi trattati di retorica romani come il *De inuentione* di Cicerone e, soprattutto, la *Rhetorica ad Herennium*, soprattutto quest'opera, perché è in essa, nel libro IV, che la parte della *elocutio* (ἐξίς) trova la prima ampia e sicura espressione non frammentaria. Dico sicura, perché non si può escludere che il Περὶ ἐπισημείας di Demetrio sia o di poco anteriore (fine del II sec.) o contemporaneo (inizio del I sec.) alla *Rhetorica ad Herennium* (86-82 a.C.), come inclinerebbe a credere, dopo ampia, approfondita discussione (p. 311-370) uno specialista di questi studi come Pierre Chiron, *Un rhéteur, méconnu. Démétrios (Ps.-Démétrios de Phalère)*, Paris, 2001, p. 370. Questa mia brevissima nota vuole essere, quindi, una segnalazione con rimando alla discussione che ho dedicato a questo lavoro e che vedrà la luce nel prossimo fascicolo di questa rivista. In complesso direi comunque, che la Br. ha affrontato un tema complesso che richiedeva approfondite conoscenze nella filologia greca e latina. Qui, nella filologia latina, la Br. mostra qualche carenza. Non ha infatti ricordato nel commento (p. 266) che nella polemica fra Aristarco e Cratete di cui dà notizia Varrone, i passi di Varrone interessanti sono più dei due da lei citati, cioè *ling.* 9,1 e 8, 68, ma anche *ling.* 8,41-43; 9,43 e 9,91-93. In questi ultimi però Cratete non è ricordato ὀνομαστί, il criterio assunto dalla Br. per la sua raccolta dei frammenti non posso quindi accusarla di non aver posto tra i frammenti anche i tre passi indicati, ma questo di considerare tra i frammenti solo quelli dove Cratete è citato ὀνομαστί è criterio che io posso anche comprendere, ma che mi sembra in contrasto col fatto che Cratete rappresenta un personaggio importante per la critica filologica di quel tempo e che questo libro poteva ben costituire una sintesi degli studi su questo personaggio e questo ambito di ricerche, come di fatto riesce in buona parte ad essere. Ma certo nel commento i passi andavano ricordati e considerati. Sembra quindi che la Br. non possieda nella filologia latina la stessa dimestichezza che certamente possiede nella greca, come mostra appunto anche quanto ella elabora dalle edizioni e dagli studi sui papiri di Ercolano relativi a Filodemo. Tuttavia un atteggiamento prudente le ha permesso di uscirne comunque con un risultato positivo anche in questi casi, come emergerà dalla mia discussione successiva a cui rimando. Naturalmente pure questa mia nota, non essendo io un grecista di professione, pecca,

molto probabilmente, per lo stesso difetto che io ho rimproverato alla Br. sul lato del grecismo. Dico questo allo scopo di attenuare la mia critica, che rimane circostanziata al settore indicato. Nella sua totalità, però, credo che dobbiamo essere grati all'Autrice per la molta dottrina che ha diligentemente e saggiamente impiegato e credo che questo lavoro su Cratete di Mallo rappresenti una tappa importante nella complessa e difficile scoperta della filologia ellenistica.

Gualtiero CALBOLI.

Ulrich FELLMETH, Peter GUYOT et Holger SONNABEND, *Historische Geographie der alten Welt. Grundlagen, Erträge, Perspektiven. Festgabe für Eckart Olshausen aus Anlass seiner Emeritierung*. Herausgegeben von Ulr. F., P. G. und H. S., Hildesheim - Zurich - New York, G. Olms, 2007 (Spudasmata, 114), 21 × 15 cm, x-406 p., fig., cartes, 68,00 €, ISBN 978-3-487-13387-4.

Le volume d'hommages dont nous rendons compte a été publié à l'occasion du départ à la retraite du Professeur E. Olshausen. En 1998 déjà, il y a donc moins de dix ans de cela, deux des mêmes éditeurs, U. Fellmeth et H. Sonnabend, publiaient des *Mélanges* en l'honneur du même dédicataire, à l'occasion de son soixantième anniversaire. Il faut croire que cette première réalisation a laissé de bons souvenirs, puisqu'on a pris les mêmes et qu'on a recommencé. — Les 19 contributions dont se compose ce nouveau volume sont classées dans l'ordre alphabétique de leurs auteurs, ce qui était certainement la moins bonne des solutions envisageables, compte tenu de l'extrême variété des sujets abordés et des méthodes mises en œuvre. Nous allons essayer de donner une idée du contenu de ce très riche volume en y mettant un minimum d'ordre – sans prétendre arriver à un résultat parfaitement satisfaisant. — H. Lohmann cherche dans l'île de Salamine des traces du port fortifié de Boudoron ; D. Musti évoque la circulation de statues en bronze de Lysippe dans la zone de l'Adriatique au IV^e siècle av. J.-C. ; K. Strobel examine le réseau des routes hellénistiques, romaines et proto-byzantines en Anatolie centrale ; A. Chaniotis étudie un toponyme carien ; S. Bianchetti souligne la dimension historique de l'œuvre géographique d'Ératosthène et évoque l'intérêt d'Alexandre pour certains problèmes de géographie (la mer Caspienne, le Caucase, la circonférence terrestre...) ; L. Hempel énumère les plantes médicinales en usage en Crète. Passons du côté romain. En un article écrit en latin, qui se lit avec aisance et agrément, H. Solin décrit l'évolution du concept de *Latium*, depuis les plus lointaines origines jusqu'à l'histoire la plus récente ; G. Dobesch analyse longuement les projets de conquête de la Bretagne insulaire de César à Caligula et les raisons, partiellement économiques, pour lesquelles on y a renoncé ; H. E. Herzig suit à travers les textes l'image des Alpes comme frontière et protection de l'Italie ; H. Graßl fait de même pour l'expression "le roi des fleuves", d'ordinaire appliquée au Tibre, mais chez Élien au Danube ; P. Barceló évoque les incursions des Juthunges et des Alamans dans l'empire romain aux III^e et IV^e siècles ; R. Wiegels décrit en archéologue une stèle funéraire au cavalier récemment découverte à Kembs (Ht Rhin). — M. Billerbeck et Chr. Zubler, qui viennent de publier avec deux autres savants le premier volume des *Ethnika* d'Étienne de Byzance, soulignent l'importance de cet auteur pour la transmission de la culture antique, en particulier de l'ethnonymie et de la toponymie ; E. Kettenhofer dresse la liste d'une série de toponymes attestés chez l'historien arménien Lazare de Pharbe ; R. J. A. Talbert porte un regard critique sur la tentative de reconstruction, par Miller, de la partie ouest, perdue, de la Table de Peutinger, tandis que E. Weber nous fait suivre, documents à l'appui, les vicissitudes de la *Tabula* au XVIII^e siècle. Enfin H. Kloft célèbre la mémoire de G. Rohlfs, qui explora la Cyrénaïque au milieu du XIX^e siècle, et dont l'œuvre majeure a été publiée récemment en traduction française (Paris, 2001-2004, 5 vol.). — Hors chronologie, en quelque sorte, J. Bintliff montre l'intérêt de la théorie des systèmes complexes appliquée à l'archéologie et en général à l'histoire des civilisations, d'après deux exemples, la Thessalie à l'époque néolithique et l'évolution des palais urbains dans l'Italie des

temps modernes. De son côté, G. Daverio Rocchi dresse un bilan sur les recherches actuelles sur les notions de frontière et de confins dans le monde grec antique. (Et ajoutons que le volume s'achève par une bibliographie de E. Olshausen depuis 1990). — La tentative de recomposition à laquelle nous venons de nous livrer pour mieux informer nos lecteurs nous permet d'affirmer que ce volume d'Hommages aurait beaucoup gagné à respecter un ordre approximativement chronologique. Il est rassurant et satisfaisant pour l'esprit de suivre le déroulement des siècles et des cultures. Mais ce n'est pas tout. On n'aura pas manqué de s'apercevoir que, d'un article à l'autre, la nature des sujets abordés — plutôt que traités — et des méthodes mises en œuvre se révèle d'une telle variété qu'on en vient à se demander comment tout cela peut cohabiter à l'intérieur d'un même volume. C'est le concept même de "géographie historique" qui risque de se diluer, car en fin de compte la majeure partie des sciences de l'Antiquité se trouve placée sur le même lit de Procuste. Du coup, les auteurs qui ont vraiment joué le jeu et qui nous livrent d'authentiques études de géographie historique — nous pensons à H. Solin, mais il y en a heureusement d'autres — risquent de se trouver désavantagés. Enfin, et c'est notre troisième objection, les études ici réunies sont d'une longueur et d'un niveau d'achèvement très variables. La contribution la plus courte a moins de trois pages, la plus longue 63 pages ; et l'auteur de cette dernière, G. Dobesch, nous prévient qu'elle ne constitue qu'un extrait d'un ensemble plus vaste dont on se dit qu'il sera sans doute publié ailleurs. En conclusion, le travail d'un éditeur de *Mélanges* n'est pas de réunir quelques centaines de pages et de les publier telles quelles. Il faut imposer une méthode, calibrer les contributions et organiser l'ensemble. Mais nous nous dirons, pour nous consoler, que ces nouveaux *Mélanges* paraissent dans une collection qui figure dans toutes les bonnes bibliothèques et que, peut-être, des lecteurs très divers y feront d'heureuses découvertes.

Hubert ZEHNACKER.

Hélène OLIVIER, Pascale GIOVANELLI-JOANNA et François BÉRARD, *Ruses, secrets et mensonges chez les historiens grecs et latins. Actes du colloque tenu les 18-19 septembre 2003*. Sous la direction de H. Ol., P. G.-J. et Fr. B., Lyon, Centre d'Études et de Recherches sur l'Occident Romain (diff. Paris, De Boccard), 2006 (Collection du Centre d'Études et de Recherches sur l'Occident Romain. Nouvelle Série, 28), 29,5 × 21 cm, 263 p., ISBN 2-904974-24-5.

1. Ruse, tromperie et mensonge chez les historiens grecs : *δόλος, ἀπάτη, ψεύδος* (Sandrine Coin-Longeray) ; 2. De la plaine de Troie au champ de bataille hoplitique : la tradition d'une guerre sans ruse en Grèce ancienne (David Bouvier) ; 3. Manipulations généalogiques : les origines d'Énée chez Hellanicos et Denys d'Halicarnasse (Pascale Brillet-Dubois) ; 4. La ruse et le mensonge dans la représentation du pouvoir chez Hérodote (Pascale Giovannelli-Jouanna) ; 5. César et la ruse (Guy Achard) ; 6. Ruses grecques, ruses indigènes dans l'*Ab Vrbe condita* de Tite-Live (Mathilde Mahé-Simon) ; 7. *Arcana, incerta, occulta, subdola*, ou l'histoire cachée chez Tacite (François Bérard) ; 8. La place de la ruse et du mensonge dans les *Antiquités Romaines* de Denys d'Halicarnasse (Hélène Olivier) ; 9. Les partis pris politiques chez Salluste (Olivier Cosma) ; 10. Dissimuler et paraître chez Ammien Marcellin (Bruno Pagnon) ; 11. Ruse, secrets et mensonges chez Diodore de Sicile (Michel Casevitz) ; 12. César ou l'arroseur arrosé. Remarques sur le rôle des stratagèmes dans l'*Histoire romaine* de Dion Cassius (Pierre Cordier) ; 13. Ruses, secrets et mensonges à la cour d'Hérode : l'interprétation de Flavius Josèphe (Édith Parmentier-Morin) ; 14. Le secret et les messages secrets dans la *Poliorcétique* d'Énée le Tacticien (Michel Debidour). — Seuls certains articles feront l'objet d'un compte rendu, étant entendu que l'ensemble du livre mérite les plus vifs éloges, tant la matière en est riche et suggestive. L'article 2 fait bien ressortir les avantages et inconvénients de la «bataille hoplitique» dont la nature ne s'accommode pourtant guère

de la géographie compartimentée et tourmentée de la Grèce ; en fait seuls comptent la force et le courage, la ruse et les stratagèmes étant méprisés. L'article 3, doublé de précieuses tableaux qui en résumé commodément la démonstration, fait ressortir les tricheries de Denys d'Halicarnasse qui en prend souvent à son aise avec la généalogie. Les exposés relatifs à César et à Tite-Live donnent lieu à des jugements pleins de nuance, chacun des deux historiens réservant pratiquement aux ennemis de Rome l'usage de la ruse. L'auteur de l'article 9 (sur Salluste), faute sans doute de trouver suffisamment d'exemples de ruses, a préféré parler de «partis pris politiques», une autre façon d'évoquer les mensonges de l'historien : ce n'était pas Catilina, mais Crassus, le véritable responsable de la conjuration (mais Salluste était un partisan de César) ; quant à la chronologie, elle est parfois «sacrifiée» (p. 161), de même que la géographie, réduite au minimum. La conclusion, très floue, est malheureusement décevante. L'exposé concernant Tacite se prêtait particulièrement (cf. «la dissimulation» de Tibère) bien à la démonstration, Tacite lui-même n'échappant pas (usage de l'ambiguïté) à la critique. Les exposés sur Ammien Marcellin et Dion Cassius sont parmi les meilleurs du livre : de fines analyses, des jugements pénétrants [cf. l'indulgence relative de l'historien bithynien à l'égard des méfaits commis par les Gaulois (Galates)]. On pourra s'étonner de la place (la dernière) occupée par les pages consacrées à Énée (Élien) le Tacticien, compte tenu de la date (probable : 1^{er} siècle avant J.-C.) de son ouvrage ; on ne peut qu'apprécier en tout cas le développement exceptionnel de l'article, qui multiplie les informations, souvent curieuses, concernant les mesures prises par les belligérants pour assurer le secret des communications en temps de guerre. Un travail qui fait honneur aux organisateurs de ce colloque : le sujet choisi convenait parfaitement aux historiens grecs et latins qui, on le sait, s'intéressent particulièrement à la guerre et à la diplomatie dans les relations qu'entretiennent les États de l'Antiquité.

Paul JAL.

Catherine WOLFF, *Les exclus dans l'Antiquité. Actes du colloque organisé à Lyon les 23-24 septembre 2004*. Rassemblés et édités par C. W., Lyon, Centre d'Études et de Recherches sur l'Occident Romain (diff. Paris, De Boccard), 2007 (Collection du Centre d'Études et de Recherches sur l'Occident Romain. Nouvelle Série, 29), 30 × 21 cm, 285 p., ISBN 978-2-904974-31-1.

G. Courtieu : Thersite (grossier) et Polydamas (un anti-Hector) dans l'*Il. J.* Auberger montre que, contre Sparte, les hilotes de Messène ont maintenu une identité. Pour M. Debidour, Thucydide n'a pas été exilé. Quelle est l'attitude de Cicéron à l'égard de l'exclusion d'ennemis politiques et de l'exil, avant (G. Achard) et après (M. Ledentu) Pharsale ? J.-P. Martin s'attache aux groupes exclus de Rome et d'Italie, qui vont croupir en province. Y. Le Bohec se plaît à opposer l'usurpateur, qui a raté, à l'empereur qui a usurpé (Dioclétien, Constantin, Julien...) Lucien, manipulateur, inverse les rôles : les hors-la-loi et les charlatans renvoient en fait à la vérité (G. Cornet). Martelages de noms et allusions sur des tablettes de cire permettent à N. Tran de repérer des cas d'expulsion des collègues professionnels et funéraires. L'aristocratie romaine pratique l'exclusion (D. et Y. Roman), comme toute classe consciente de sa *dignitas*. Dion Chrysostome échoue sur l'île d'Eubée : rencontre d'exclus, mais organisés et accueillants (A. Billault). Pour A. Gros Lambert, les circoncensions étaient des donatistes extrémistes poussés à la révolution par des motifs économiques et religieux. M. Tramunto cerne le statut de la *paelex*, depuis la loi de Numa. À Rome, aux 1^{er} et 3^{es} s. ACN, les suicidés sont plutôt mal vus (J.-L. Voisin). W. Riess insiste sur le contexte de transhumance dans le châtement infligé aux voleurs, en Italie centrale. M.F. Petraccia nous fait connaître la condition étrange des *stationarii* sur le Tigre. C. Brélaz montre bien que l'État romain n'a pas le monopole du maintien de l'ordre et laisse aux municipalités et même à des particuliers ce qui ne met pas en cause des intérêts supérieurs. L'inégalité devant la justice ne touche pas seulement

les classes inférieures, mais des citoyens romains, exerçant par exemple une activité infamante (M. Ducos). – Malgré la prudence de C. Wolff dans la présentation, le fait de partir de la notion actuelle et controversée d'exclusion ne pouvait donner qu'une image négative et anachronique du monde antique, inégalitaire : «les exclus [...] formaient l'immense majorité des sociétés anciennes (pauvres, esclaves, femmes...)» (p. 255), note Y. Le Bohec, dans un essai de synthèse, par ailleurs intéressant, de ces 18 contributions, bien documentées et qui, pour la plupart, évitent l'anachronisme. Bernard STENUIT.

Massimiliano DI FAZIO, *Fondi ed il suo territorio. Profilo di storia economica e sociale*, Oxford, Archeopress, 2006 (BAR International Series, 1481), 30 × 21 cm, iv-122 p., fig., cartes dont un dépl., 26 £, ISBN 1-84171-916-1.

Cette publication aide à combler une lacune de la recherche, car Fondi antique, bien que pourtant très intéressante, a été la «parente pauvre» des études sur les cités de la région côtière du Latium méridional (en contraste avec d'autres sites proches comme Terracina, Formia, Frégelles ou Minturnes) ; on attend encore la publication de la carte archéologique de Fondi et de son territoire (signalons cependant la publication en 2002 des actes du colloque de 2000 sur *Fondi fra antichità e medioevo*, souvent cité par M. Di Fazio, mais de diffusion confidentielle, car édité (T. Piscitelli Carpino éd.) par la municipalité de Fondi). L'auteur a choisi de rassembler toutes les informations disponibles sur ce territoire afin de dresser un tableau complet de ses aspects économiques et sociaux. L'introduction fait le point des connaissances sur la géographie, les sources, l'historiographie de Fondi, ensuite l'étude suit la chronologie par grands chapitres : l'époque pré-romaine, l'impact avec Rome, la phase de la fin de la République, l'Empire, la fin de l'Antiquité : le volume s'achève sur l'invasion des Lombards, des index, et un dépliant permet de visualiser les lieux d'intérêt archéologique mentionnés dans le texte. L'auteur, tout au long de son parcours, en utilisant toutes les sources littéraires, archéologiques et épigraphiques, affronte et discute des sujets encore en litige, entre autres problèmes ceux d'Amyclae (p. 14-15), la cité légendaire, de l'histoire compliquée du «héros» de Fondi, Vitruvius Vaccus (p. 19-22) qui sut mettre en difficulté l'autorité de Rome, de l'existence de la *praefectura* à Fondi et du statut juridique de la cité (p. 33-39), des activités économiques en particulier viticoles, avec le fameux vin Cécube (p. 48 sq.) et des rapports de la région avec les aristocrates urbains. M. Di Fazio évite de ne proposer qu'une monographie (certes utile) sur un site, car il a inséré l'histoire et les données propres à cette région dans le contexte des problématiques du cadre général de l'histoire de Rome ; on ne peut qu'apprécier les résultats très positifs de cette option. Mireille CÉBELLAC-GERVASONI.

Victor ALONSO TRONCOSO, *ΔΙΑΔΟΧΟΣ ΤΗΣ ΒΑΣΙΛΕΙΑΣ. La figura del sucesor en la realeza helenística*. V Al. Tr. (editor), Madrid, Servicio de Publicaciones de la Universidad Complutense, 2006 (Gerión. Anejos. Serie de Monografías, 9.2005), 24 × 17 cm, 286 p., fig., ISBN 84-95215-55-1.

Cet ouvrage, dédié à E. Will, constitue les actes d'un colloque international tenu à l'Université de La Coruña en 2003, qui était lui-même le résultat du travail du groupe de recherches animé par l'éditeur de ces actes, V. Alonso Tronco, sur ce sujet. On doit d'ailleurs à l'éditeur plusieurs participations dans le volume : outre l'introduction et les conclusions générales, un article sur «*la paideia del príncipe y la ideología helenística de la realeza*» et un appendice sur l'iconographie du successeur, donc quatre contributions sur un total de dix-neuf. Par commodité, nous les présentons par groupes. Après un exposé de J. B. Torres sur le terme «diadoque», un premier article, en quelque sorte prophétique, de P. Carlier sur la royauté spartiate. Nous entrons ensuite dans le vif du sujet avec un ensemble de six articles (+ celui déjà cité *supra* de l'éditeur de l'ouvrage) consa-

crés aux grandes monarchies hellénistiques : trois sur le royaume de Macédoine (de F. J. Fernández Nieto, P. Funke et S. Le Bohec-Bouhet), deux sur les Ptolémées (de K. Buralesis et H. J. Gehrke) et un seul sur les Séleucides (d'A. Lozano), auquel il convient cependant d'ajouter celui d'A. Mastrocinque sur le rôle des mages dans l'éducation du prince. Un second ensemble est formé par les articles touchant à d'autres dynasties contemporaines, soit de royaumes barbares hellénisés (Pergame avec l'article de C. Habicht, le Pont avec celui de L. Ballesteros Pastor), soit de monarchies cataloguées ordinairement comme « tyrannies » (Nabis, par N. Bargalias, Agathocle et Hiéron II par M. Haake). Enfin, un dernier groupe est formé de deux articles, l'un sur l'époque néo-assyrienne (de J. L. Montero Fenollós), l'autre sur la Perse achéménide (de M. García Sánchez). — Résumons les principaux résultats de cette recherche d'ensemble, la première sur le sujet depuis la somme d'E. Breccia, *Il diritto dinastico nelle monarchie delle Successori d'Alessandro Magno*, Rome, 1903, qui était fortement marquée par la conception mommsénienne du *Staatrecht*. Or le premier acquis de ce colloque est que cette conception est totalement inopérante en l'occurrence, sous quelque angle qu'on l'approche. Le terme de « diadoque » peut désigner en effet soit l'héritier du diadème, soit l'héritier présomptif, soit le successeur désigné, mais ne renvoie en aucun cas à un droit institutionnel quelconque, non plus qu'il ne constitue un titre officiel, comme dans les monarchies modernes les titres de Dauphin, Kronprinz, Prince de Galles ... La conception absolutiste de la monarchie hellénistique, héritière directe sur ce point, quoi qu'on en ait dit, de la monarchie macédonienne, ne pouvait s'accommoder d'une quelconque limitation de la liberté du souverain de choisir (ou de ne pas choisir d'ailleurs) son héritier, ou d'en changer à sa guise ; sans parler du rôle plus ou moins avéré que jouèrent maintes reines régnantes dans la désignation du successeur de leur époux, d'Olympias à Cléopâtre VII. De ce point de vue, la recherche moderne rejoint, par-dessus l'artificielle normativité de Breccia, les conclusions de ses prédécesseurs : Niese, Holm, Lumbroso, et de certains de ses successeurs, notamment A. Aymard et E. Will. N'est-il pas révélateur que l'acte fondateur de la naissance des monarchies hellénistiques ait été l'élimination de l'héritier « légitime » d'Alexandre le Grand ? Même si l'on distingue une sorte de droit « naturel » de succession agnatique (premier mâle aîné né du premier mariage légitime), cette « règle », si c'en était une, souffrirait tant d'exceptions qu'on ne saurait lui reconnaître aucune validité juridique contraignante. — Telle est la première conclusion qui ressort de ces travaux. La seconde, fort originale, est que les monarchies hellénistiques, tout en maintenant absolument le principe de l'indivisibilité du royaume, ont connu souvent une sorte de co-royauté, ou de corégence, par l'association au pouvoir royal de l'héritier, soit auparavant désigné, soit désigné de ce fait même, soit officiellement désigné par une *anadeixis* ou par des signes extérieurs que nous restituons parfois l'iconographie. Cette co-royauté a souvent emprunté les formes et les us des systèmes monarchiques antérieurs, pharaonique chez les Lagides, achéménide chez les Séleucides, assyro-babylonien chez les Perses. Le troisième point fort de cette recherche porte sur la condition du prince – thème qui avait été jusqu'à présent passablement négligé : *trophè*, importance accordée à sa *paideia*, aussi complète et aussi parfaite que possible, attribution, souvent, d'une demeure propre (héritière, chez les Séleucides, du *bît redûti* assyrien). — Ces quelques lignes achoppent à montrer la richesse de cet ouvrage. Certes, par sa nature même, il se condamne parfois à certaines répétitions, d'une communication à une autre, tandis que certaines auraient été plus riches si elles s'étaient mises en perspective avec d'autres. Ce travail, c'est le lecteur qui doit le faire, comme il doit reconstituer, d'un article à l'autre, une bibliographie générale de la question qui aurait été mieux à sa place, rassemblée, en fin de volume que parcellisée d'une contribution à l'autre. On aurait aimé aussi que, de même que ce livre accueille la « préhistoire » du sujet, il en évoque la suite romaine : il ne fait pas de doute à mes yeux, en effet, que bien des interrogations que pose la succession impériale, notamment chez les

Julio-Claudiens, trouveraient quelque éclairage du côté de la monarchie hellénistique ; ce point, reconnu pour l'idéologie impériale, n'a guère été exploité dans les études sur le système successoral impérial. Mais ne chicanons pas : après le bel ouvrage de B. Virgilio paru en 2003, cet excellent livre apporte la confirmation que la recherche sur la royauté hellénistique connaît un renouveau dynamique.
Paul M. MARTIN.

Jesper CARLSEN, *The Rise and Fall of a Roman Noble Family : The Domitii Ahenobarbi 196 BC - AD 68*, Odense, University Press of Southern Denmark, 2006 (University of Southern Denmark Studies in History and Social Sciences, 314), 25 × 18 cm, 259 p., 26 fig., cartes, 278,00 DKK, ISBN 87-7838-996-8.

Dans son introduction (chapitre 1, p. 11-25), Jesper Carlsen rappelle que nous connaissons de cette distinguée famille de l'aristocratie romaine qui s'éteint avec Néron, huit consuls en 250 ans. Une telle durée est propice à une histoire diachronique et synchronique. L'auteur distingue la «parenté paternelle», «clan» en anglais, c'est-à-dire ce qu'il considère comme la *gens* proprement dite, de la *familia*, «family» en anglais, dans laquelle se situent les femmes. Deux seulement sont connues : Domitia Lepida et Domitia. Les lacunes de notre information sur les liens matrimoniaux expliquent notre incomplète connaissance sur cette famille : héritages, transmission, transformations, augmentations du patrimoine sont hypothétiques. Mais une analyse fine de la documentation épigraphique, une attention portée aux termes de vocabulaire permettent à J. Carlsen de combattre l'affirmation de R. Syme selon laquelle les Domitii Ahenobarbi auraient été le type de la famille aristocratique peu prolifique : plusieurs enfants à chaque génération sont possibles et il n'est pas nécessaire d'aller chercher dans des adoptions la raison majeure de la perpétuation du nom. Cette *gens* se différencie d'autres en ce qu'elle ne revendique aucune ascendance divine ou troyenne. Mais elle se rattache à l'histoire romaine et s'y enracine par les Dioscures, entité tutélaire de Rome et de l'ordre équestre qui prend une place plus importante à Rome au I^{er} s. av. J.-C. Plus que la simple histoire d'une famille, l'ambition de l'auteur est d'écrire une histoire politique, sociale et culturelle qui s'appuie sur des sources variées – inscriptions, monnaies, archéologie – et ne reste pas prisonnière des connaissances que l'approche annalistique des auteurs anciens nous a transmises. En découle une organisation en deux grandes parties : la première, dans le chapitre 2, retrace les vies des onze individus mâles qui se sont succédé depuis le consul de 192 av. J.-C. jusqu'à Néron et inclut les deux seules femmes connues de la famille ; la seconde examine, dans les quatre chapitres suivants, thématiques, les évolutions politiques, les éventuels choix de stratégies matrimoniales, économiques, religieuses et leurs conséquences. Après l'introduction, le premier chapitre (n° 2), de facture très classique, est une prosopographie qui a le mérite de faire le point de la connaissance actuelle grâce à une bonne maîtrise des sources et de la bibliographie. L'auteur présente les hypothèses dans les interprétations et n'hésite pas au besoin à justifier ses jugements. Il est très prudent dans ses conclusions lorsque la documentation est en elle-même incertaine ou lacunaire. C'est le cas de l'épigraphie et de la numismatique et à propos des questions onomastiques, notamment pour déterminer l'appartenance d'affranchis à ces Domitii Ahenobarbi plutôt qu'à d'autres Domitii. Dans la même veine que ce chapitre, le suivant (n° 3), consacré aux pratiques politiques (p. 119-156) et le quatrième, à la religion (p. 157-170), contiennent des passages strictement chronologiques. Mais le changement de point de vue complète la prosopographie en la mettant davantage en relation avec le contexte politique et historique romain. On voit ainsi mieux en quoi l'histoire familiale et la mémoire généalogique, loin de s'entretenir seules, se nourrissent aussi de la compétition entre grandes familles consulaires à Rome. Deux moments clés ont importé : la période syllanienne et la guerre civile de la seconde moitié du I^{er} s. av. J.-C. C'est que, parvenus au début du I^{er} s. av. J.-C. au sommet, politiquement et économiquement, les Domitii Ahenobarbi ont le devoir de

tenir leur rang, des obligations politiques et le pouvoir de peser sur le devenir de Rome. Dans le chapitre économique (p. 95-118) et dans celui qui est consacré à la vie sociale (p. 171-186) on mesure le mieux la maîtrise de la documentation par l'auteur et on trouve les pages les plus denses, les plus nuancées et évocatrices autant que les plus achevées et intéressantes sur le plan de la méthode, car s'y déploient le croisement des sources et leurs limites. Des propriétés des Domitii Ahenobarbi, on sait peu de chose. Les premières mentions connues concernent le consul de 54 av. J.-C. qui avait des propriétés en Italie, en particulier dans l'*ager Cosanus*. Il y avait de nombreux esclaves et l'on sait par César qu'il fournissait des marchands. Deux esclaves portant le *nomen* Domitius sont attestés par une inscription et deux autres témoignages épigraphiques attestent l'existence, pour l'un, d'un *dispensator* d'une Domitia et pour l'autre, d'un *actor* d'une Domitia Lucilla. Mais ces documents peuvent concerner des Domitii Ahenobarbi ou d'autres Domitii. En dehors de l'*ager Cosanus*, on peut supposer des propriétés en Campanie. L'origine pourrait en être aussi le consul de 54 qui avait épousé une Porcia. On sait en effet qu'il fit un séjour à Néapolis avec son fils après la reddition de Corfinium. L'étendue et la richesse des propriétés des Domitii Ahenobarbi se déduisent au fil des mentions littéraires relatives aux proscriptions syllaniennes ou consécutives aux Ides de Mars. Quant aux provinces, le seul témoignage précis concerne le consul de 16, patron de la colonie de Buthrote en Épire. En Gaule, l'action et les liens durables avec la future Narbonnaise sont propices sinon à l'hypothèse de propriétés, du moins à celle de clients et d'amis. Ici comme en Italie ou en Égée, ils furent des patrons. De leur présence à Rome, on ignore presque tout : leurs *colombariums* familiaux n'ont pas été localisés. Seule la *domus* du consul de 32 ap. J.-C., mentionnée par les Actes des frères Arvales, a été identifiée avec les restes d'une maison républicaine située dans l'angle nord du temple de Rome et Vénus et remaniée postérieurement. Dans le domaine religieux, on retient la prédilection des Domitii Ahenobarbi pour le pontificat. Sur l'autel dit de Domitius Ahenobarbus, le lien entre cette famille et les divinités comme Neptune ne peut pas être clairement établi. Il est prudent de penser que cet autel pourrait concerner une reconstruction ou une restauration dont il accompagnerait la dédicace. Finalement, les Domitii Ahenobarbi semblent avoir été les défenseurs des valeurs traditionnelles, du *mos maiorum* et c'est leur habileté à surmonter défaites et purges, leur capacité d'adaptation qui leur permit de survivre aux guerres civiles et à la naissance du principat. S'attaquer à un nom comme celui des Domitii Ahenobarbi était un défi. J. Carlsen l'a relevé avec assez de bonheur : son livre se lit comme un roman, vivant, documenté, judicieusement illustré, avec un appareil de notes concises, des appendices qui donnent les sources épigraphiques latines et grecques. Format du livre, typographie, gramage et couleur du papier contribuent également au plaisir de la lecture qui ne se dément jamais.

Nicolas MATHIEU.

Françoise DES BOSCS-PLATEAUX, *Un parti hispanique à Rome ? Ascension des élites hispaniques et pouvoir politique d'Auguste à Hadrien (27 av. J.-C. - 138 ap. J.-C.)*, Madrid, Casa de Velazquez, 2005 (Bibliothèque de la Casa de Velazquez, 32), 24,5 × 17 cm, xviii-763 p., 45,00 €, ISBN 84-95555-80-8.

La publication de la thèse de doctorat de Françoise des Bosc-Plateaux sur l'existence d'un parti hispanique à Rome permet de jeter des lumières nouvelles sur les élites hispaniques et leur rapport avec le pouvoir politique central, sur un arc de temps bien défini entre 27 av. J.-C. et 138 ap. J.-C. L'auteur a su exploiter les données réunies dans une remarquable enquête prosopographique qui est intégralement publiée (p. 385-434) ; cinq annexes très pratiques pour synthétiser les données dispatchent les informations selon des critères d'entrée différents en plusieurs tableaux : 1. la liste des membres de l'ordre équestre et de l'ordre sénatorial originaires d'Hispanie, classés suivant les règnes ; 2. la liste chronologique des sénateurs d'origine provinciale ; 3. l'origine géographique des 274

membres des ordres sénatorial et équestre en précisant la tribu quand elle est connue, et l'ascendance indigène ou italienne ; 4. des stemma illustrent la complexité des alliances matrimoniales ; 5. les carrières consulaires des sénateurs hispaniques sont présentées sous forme de tableaux. Deux répertoires prosopographiques complètent le volume, un général concernant les membres des ordres sénatorial et équestre (p. 435-598), puis celui des chevaliers admis au sénat (p. 599-714) ; on y trouve des fiches individuelles très exhaustives, avec les références épigraphiques et toute la bibliographie dont les options sont discutées dans le cours de la fiche. L'index permet un repérage facile des individus mentionnés dans ce volume. C'est à partir de cette enquête minutieuse que l'auteur a construit sa synthèse historique divisée en trois grandes parties : *Origines* (p. 23-104), *Les Fondements de la puissance* (p. 105-198) et une troisième partie qui tente de répondre à l'interrogation de départ : *De Sénèque à Hadrien : les Hispaniques à la conquête du pouvoir ?* (p. 199-312). Comme toujours, la méthode prosopographique fait ses preuves, et elle permet de confirmer certaines assertions mais aussi d'en infirmer d'autres. Ainsi la mise en rapport entre la toute-puissance de Sénèque sous le règne de Néron correspond bien à la première entrée au sénat de familles de Cordoue ; on apprend que les sénateurs d'origine hispanique se répartissent de manière égale entre descendants d'immigrés italiens et indigènes mais avec de grandes différences selon les règnes, celui de Néron et celui de Domitien ayant été les plus favorables à la percée des indigènes. On constate que la majeure partie des chevaliers eurent une carrière locale avec deux périodes propices à l'émergence à Rome jusqu'aux grandes préfectures : les Julio-Claudians (pensons au destin de C. Turranius Gracilis pour lequel l'auteur est convaincu comme H.-G. Pflaum [v. dans son corpus n° 147, p. 622-623] qu'il était originaire de Gadès en Bétique et qui conserva la direction de la préfecture de l'annone depuis Auguste et jusqu'à Néron, alors qu'il avait plus de 90 ans !), puis l'époque des empereurs espagnols. De toutes façons, ce n'est qu'à partir de Trajan que les Hispaniques ont réussi à être assez nombreux dans les rouages du pouvoir pour jouir d'une dynamique de groupe ; c'est dans la période immédiatement postérieure aux Flaviens que l'accès des Espagnols au sénat a connu son apogée. L'analyse des moyens de promotion des familles espagnols à partir du I^{er} siècle montre que les trois grands «leviers» sont ceux qui avaient déjà été utilisés par les élites locales italiennes pour se hisser à des fonctions urbaines, c'est-à-dire un réseau dense d'alliances familiales, une indispensable prospérité économique, des patronages puissants (on pense au rôle de Sénèque pour promouvoir des *homines novi* originaires de la zone de Cordoue). Cet ouvrage imposant présente un apport de qualité à la connaissance des élites hispaniques et un instrument essentiel pour quiconque s'intéresse à l'histoire politique et sociale de l'Empire.

Mireille CÉBEILLAC-GERVASONI.

Stefan KNOCH, *Sklavenfürsorge im Römischen Reich. Formen und Motive*, Hildesheim - Zurich - New York, G. Olms, 2005 (Sklaverei. Knechtschaft. Zwangarbeit, 2), 24 × 16 cm, VIII-338 p., 39,80 €, ISBN 3-487-13023-8.

Second de la collection que j'ai présentée dans un compte rendu précédent (*Latomus* 68, 2009, fasc. 3), ce livre est très difficile à résumer tant il est riche en informations de détail. Il fait penser à une peinture de l'école pointilliste, mais, de même que celle-ci, malgré la multitude de petits points, donne en définitive une vue d'ensemble, le tableau, de même l'ouvrage de S. Knoch offre une synthèse dont voici les grandes lignes. Dans un premier chapitre intitulé «Introduction», l'auteur donne l'état des questions, puis expose sa méthode et le but de son travail. Il fixe aussi les limites de sa recherche. Il ne s'intéresse qu'aux esclaves privés, exclut l'affranchissement et les esclaves affranchis, ne dépasse que rarement les frontières de la partie occidentale de l'Empire et le 3^e s. Il utilise les sources juridiques à foison et les littéraires en abondance. Il emploie les inscriptions et les papyrus de manière sporadique, le plus souvent par le renvoi à des publications qui

en font usage. Il perd de la sorte quelques documents de la pratique qui apporteraient un éclairage particulier à son propos, mais le vice, si c'en est un, n'est pas rédhibitoire. Il s'interdit d'employer les sources chrétiennes qui, par la notion de «charité», par exemple, introduisent l'Antiquité païenne dans un nouveau monde. Le second chapitre est consacré à l'étude de la terminologie. *Fürsorge*, d'abord, qu'il ne faut en rien rapprocher de la protection sociale moderne, mais que l'on comprendra comme *Sorge für jemanden*, le soin que l'on apporte à quelqu'un, la sollicitude que l'on a pour lui. L'auteur établit le rapprochement avec les termes latin *cura* et grec ἐπιμέλεια. En latin, on rencontre aussi dans cette recherche les mots *diligentia* et *beneficium*. Pour ce qui est des esclaves, cette dernière notion a d'ailleurs fait l'objet d'un ouvrage entier : "*Beneficium*" *servile* – "*debitum*" *naturale*, d'Antonio Mantello (Milan, 1979), connu de S. Knoch. Dans le troisième chapitre, l'auteur tente de répondre à la question de savoir si, en droit romain, l'esclave est un être humain ou une chose. Il montre que, si l'esclave est bien rangé dans la catégorie des choses, le fait est atténué sous le Haut-Empire. Il ne faut pas voir dans cette évolution un comportement éthique des juristes, mais plutôt une vue pragmatique des choses : on manie le bâton et la carotte pour sauvegarder les intérêts de la société et de l'économie romaines. Ici, l'utilisation de la documentation papyrologique, en matière de fiscalité, par exemple, aurait montré de manière très concrète comment les choses se passaient. L'esclave est une chose : il est taxé comme telle quand il est vendu, légué, donné, affranchi (taxe sur le transfert de la propriété). L'esclave est un être humain : il est imposé comme tel et est soumis à la capitation, à la taxe sur l'exercice des métiers, à diverses contributions et corvées. Pourquoi, dans ces derniers cas, la législation romaine traite-t-elle les esclaves comme des êtres humains ? Non par souci éthique, mais parce que le fait est favorable au fisc. Le quatrième chapitre est consacré au traitement de l'esclave dans la théorie et la pratique. L'auteur y montre que, dès la République, la *patria potestas* qu'exerce le *pater* sur la *familia* est soumise à un contrôle légal (influence des censeurs et des tribuns de la plèbe), mais aussi social (le «qu'en dira-t-on» des proches et des amis). Comme l'esclave fait partie de la *familia*, il bénéficie aussi de l'évolution de la *patria potestas* : son maître sera plus attentif à ses besoins et moins sévère dans ses châtements. Nombre de sujets sont abordés dans ce chapitre, entre autres, la position de la philosophie à l'égard du traitement des esclaves, celle des juristes, le droit d'asile (dans les temples, au pied de la statue de l'empereur), la fuite de l'esclave, l'intervention directe de l'État sur le pouvoir du maître avec une limitation de celui-ci en droit civil. Au sujet des esclaves fugitifs et de leur recherche, l'auteur cite un article de Yann Rivière. On peut maintenant ajouter un chapitre du livre du même auteur : *Le cachot et les fers. Détention et coercition à Rome* (Paris, 2004). Dans le cinquième chapitre, S. Knoch traite de l'entretien ainsi que des conditions de vie et de travail de l'esclave. Il part de la doctrine juridique des *impensae* pour déduire que tout propriétaire d'esclaves avait le plus grand intérêt à bien traiter sa propriété servile pour en tirer le maximum et accroître sa valeur. L'auteur passe en revue les données relatives à l'alimentation de l'esclave, au vêtement, au logement, aux soins médicaux, à la tolérance d'une vie familiale, au repos et au temps libre, à la participation des esclaves aux diverses fêtes et associations. Dans ce chapitre aussi, le recours à la documentation papyrologique aurait permis de concrétiser certaines idées : les testaments contiennent quelques données très utiles pour illustrer les rapports affectifs et sexuels entre les maîtres, leurs esclaves et leurs enfants (p. 120 et 145 du livre recensé). Dans le sixième chapitre, S. Knoch examine des mesures qui ne concernent pas directement le bien-être de l'esclave, mais qui pourraient apparaître comme des privilèges accordés à ceux-ci. Il s'agit en fait surtout de l'éducation et de la formation à une activité professionnelle qui, en cas d'affranchissement, par exemple, favoriseraient l'esclave en lui permettant d'exercer une profession rentable. Sont abordés aussi le cas du pécule et celui de l'esclave employé comme homme de confiance par son maître. Pour ce qui est

des nourrices, en plus de la bibliographie citée qui utilise les papyrus, je renverrais au corpus des contrats d'allaitement conservés sur papyrus : Manca Masciadri Maria Adele et Orsolina Montevocchi, *I Contratti di balatico = Corpora Papyrorum Graecarum*, I (Milan, 1984). Le chapitre sept traite de l'esclave en justice : position de l'esclave dans le procès civil et pénal, la punition de l'esclave, particulièrement en cas de meurtre du maître, la torture, les esclaves en tant que délateurs et demandeurs. Enfin, dans un dernier chapitre, l'auteur se livre à une très longue récapitulation et mise en ordre des résultats acquis. Il s'agit sans doute de donner le tableau (pointilliste) après avoir peint les nombreux petits points ! Synthèse très utile donc. L'ouvrage se clôture sur l'index des sources, sur celui des noms et des matières et sur une copieuse bibliographie à laquelle on ajoutera : Antonio Gonzalès, *Pline le Jeune. Esclaves et affranchis à Rome* (Besançon - Paris, 2003). — Quand on lit ce livre, on a l'impression d'un «déjà vu». Le fait est que la plupart des problèmes traités ici ont déjà été abordés ailleurs. Le mérite de l'ouvrage consiste à rassembler les éléments disjoints, à en faire une très bonne synthèse, à mettre les données à jour et, surtout, à introduire à dose massive les sources juridiques dans le débat et l'information en conjuguant très bien les méthodes du juriste et de l'historien. Il ne s'agit pas non plus d'une vulgaire compilation, car l'auteur a une manière personnelle d'aborder les sujets. Bref, on a affaire à un très bon livre dont l'auteur a tout lieu d'être fier.

Jean A. STRAUS.

Ioan Piso, *An der Nordgrenze des Römischen Reiches: Ausgewählte Studien (1972-2003)*, Stuttgart, Fr. Steiner, 2005 (HABES, 41), 24 × 17 cm, 527 p., fig., cartes, 90,00 €, ISBN 3-515-08729-X.

Ioan Piso, l'un des doyens de l'épigraphie, de l'archéologie et de l'histoire ancienne roumaines et actuellement professeur d'histoire ancienne à l'université de Cluj (Roumanie), s'est décidé à rassembler ses meilleurs articles, écrits entre 1972 et 2003, afin de les rendre accessibles à un public plus large et à renouveler ainsi l'intérêt pour l'histoire de la Dacie autant à l'étranger qu'en Roumanie-même. — Le livre, qui compte 527 pages, est inauguré par une préface de Géza Alföldy (p. 7-8) et une courte introduction de l'auteur-même (p. 9-10). Après un index des abréviations (11-12) se succèdent 31 articles, tous écrits en français et en allemand (p. 13-506, exception faite d'une contribution en italien). Les textes, classés par ordre chronologique, ont été légèrement corrigés par rapport aux premières éditions, et ont été augmentés par des addenda en allemand, les corrigeant légèrement ou les plaçant dans le contexte de la recherche actuelle. Le livre est conclu par quatre registres, rassemblant respectivement les noms des personnes, les membres de la famille impériale, les divinités et des sujets divers (p. 507-527). — Bien que les articles soient quasi exclusivement basés sur des argumentations épigraphiques et concernent pour la plupart l'histoire de la Dacie et des provinces danubiennes, ils recouvrent un vaste horizon d'aspects les plus divers de la société romaine, traitant d'histoire militaire, de questions administratives, d'histoire sociale et religieuse etc. L'œuvre de Piso a donc non seulement de l'intérêt pour l'épigraphiste ou l'historien régional, mais aussi pour l'antiquiste en général, car l'auteur insiste constamment sur la relation entre évolution provinciale et histoire impériale, expliquant systématiquement l'une par l'autre en plaçant chaque source, aussi lacunaire qu'elle soit, dans le contexte du monde romain entier. Cette contextualisation systématique fournit ainsi non seulement des réponses à un questionnaire épigraphique ou archéologique a priori fort réduit, mais permet même bien souvent de corriger nos connaissances habituelles en présentant bien des aspects de la politique impériale sous un nouveau jour.

David ENGELS.

Biagio AMATA et Gabriele MARASCO, *Convegno internazionale «Storiografia e agiografia nella tarda antichità, alla ricerca delle radici cristiane dell'Europa» (Roma, 21-22 gennaio 2005)*. A cura di B.A. - G.M., Rome, Editrice LAS, 2005 (Salesianum, 67, 4), 24 × 17 cm, 627-1011 p., ISSN 0036-3502.

On ne peut ici détailler le contenu des dix-sept communications contenues dans ce fascicule qui se termine par la table des matières de toute l'année. B. Amata, *Storia, storiografia, agiografia, atti dei martiri* (p. 631-637), pose en quelque sorte un des aspects du problème : comme l'histoire est déjà elle-même influencée par la rhétorique, l'hagiographie devient vite édifiante plus qu'historique. Un autre préambule, tout aussi important, est précisé par G. Marasco, *Storiografia ed agiografia nella tarda antichità : un aspetto dell'incontro fra due culture* (p. 639-643). De la pure création édifiante aux faits avérés, ces genres littéraires sont florissants au moment où naît le moyen âge, lorsque se profile une mentalité «européenne», et se perpétuent au moins jusqu'à la Renaissance : cette littérature et tout ce qu'elle reflète constituent bien un des piliers de la culture européenne commune. Les autres contributions examinent en détail les personnages d'Eusèbe, Constantin, Athanase, l'impératrice Eudoxie, les Sévères, Jean d'Antioche, Isidore de Séville, Flavius Lucius Dexter et j'en passe. Un mot encore à propos de trois études. E. Caliri, *Agiografia e istituzioni : il caso siciliano* (p. 925-948), tente non sans bonheur de reconstruire quelques pans de l'histoire de la Sicile byzantine en étudiant les *Vitae* qui parfois sont des *Bioi*, les apports de la sigillographie. U. Roberto, *Giovanni di Antiochia e un'interpretazione etrusca della storia* (p. 949-975), met en exergue des éléments de la Ἱστορία χρονική inspirés de divers historiens romains et grecs ; on insiste sur ce qui est lié à l'ancienne Rome et aux Tarquins. H. Inglebert, *Renommée et sainteté. Historiographie et hagiographie dans les chroniques tardo-antiques latines et dans le De ortu et obitu patrum d'Isidore de Séville* (p. 977-988), plaide pour le maintien d'une distinction entre les genres historique et hagiographique.

Pol TORDEUR.

Klaus Martin GIRARDET, *Die konstantinische Wende. Voraussetzungen und geistige Grundlagen der Religionspolitik Konstantins des Großen*, Darmstadt, Wissenschaftliche Buchgesellschaft, 2006, 23 × 15 cm, 204 p., 16 fig., 44,90 €, ISBN 3-534-19116-1.

Klaus M. Girardet s'excuse presque dans le court *Préambule* (Vorwort) de publier ce nouveau livre sur le «tournant constantinien», en alléguant d'amicales pressions qui ont été exercées sur lui, de «différents côtés» pour qu'il réunisse en un seul volume deux études d'accès difficile datant de 1998. Le livre est utile, ne fût-ce que par la mise au point de la bibliographie sur le sujet (p. 159-189), qui réunit l'essentiel des publications du dernier demi-siècle (1950-2003). Après la magistrale étude de Th. Grunewald (*Constantinus Maximus Augustus*, Stuttgart, 1990) et la synthèse plus modeste de B. Bleckmann (*Konstantin der Grosse*, Reinbek, 1996), les redites étaient inévitables, mais le livre a le grand mérite de la clarté dans la synthèse et constitue une excellente introduction à la problématique constantinienne. Le volume est constitué de deux parties distinctes, qui correspondent à deux études publiées séparément. La première partie (26 pages) pose la question de la conversion au christianisme d'empereurs romains avant Constantin. L'auteur examine successivement le cas de Tibère et Hadrien, qui auraient éprouvé de la sympathie pour la nouvelle religion, puis passe en revue des empereurs que des historiens ont quelquefois voulu faire passer pour des chrétiens authentiques : Alexandre Sévère, Philippe l'Arabe, Constance I, Maxence, pour conclure à leur tolérance, sans plus : le premier empereur à avoir franchi le pas décisif et s'être fait baptiser était Constantin. — Il lui est d'autant plus facile de présenter «le tournant constantinien» comme le commencement d'une ère nouvelle dans l'empire romain, malgré l'opinion contraire de A. H. M. Jones (p. 41), stabilisation de l'empire dans la continuité de Dioclétien, coup d'arrêt aux

forces centrifuges de l'empire, « progrès » de portée mondiale, accès à un « degré supérieur d'humanité » : voilà quelques conséquences de ce tournant, qui devait conduire les Romains vers le salut, une « *renovatio imperii* » donc selon l'expression de J. Straub. Cette « *renovatio* », sans doute peu perceptible dans la vie concrète par les contemporains, se situe dans le registre de l'immatériel, de la « mentalité ». Cette conversion a été jugée dans la suite ambiguë et énigmatique. Les historiens poursuivent une interminable discussion sur l'appréciation de Constantin et de l'époque qu'il a inaugurée. Les p. 48-52 résument les positions extrêmes des chercheurs : il n'y a pas « tournant constantinien » et « Constantin s'est converti » personnellement pour des raisons qui nous échappent et cette conversion s'est répercutée dans la politique impériale. De 306 à 312, d'après Lactance, Constantin a totalement arrêté les mesures anti-chrétiennes de Dioclétien, que son père Constance avait appliquées en partie et mollement. Le 29 octobre 312, Constantin a effectué un « saut qualitatif » dans sa démarche religieuse. Avec prudence, l'auteur écarte la question de « l'authenticité » de la conversion de Constantin ou de la « réalité » de sa foi. Il s'en tient à des faits historiques avérés : refus des dieux traditionnels, refus des sacrifices païens et à la suite de H. Kraft et H. Dörries, il suit les croyances de Constantin, à partir de son « témoignage sur lui-même » (*Selbstzeugnis*) : il a choisi le Dieu chrétien comme pourvoyeur de victoire et de prospérité. Pour quelles raisons ? L'auteur se garde d'en avancer aucune. Analyse des « implications » de l'édit de Galère de 311, précision du *signum* marqué sur les boucliers de ses soldats lors de la bataille du Pont Milvius (*Christogramme*), le 29 octobre 312. Les problèmes sont survolés et tranchés. — Conventionnels également les rappels des implications politiques des choix religieux de Constantin, en particulier les conséquences qu'il fallait tirer de la lettre à Anulinus de 313 et des autres lettres de 312/313 : les *litterae Licinii*, par exemple, qui exigent « la tolérance » dans les provinces de l'Orient conquises sur Maximin Daïa. L'auteur relève des « éléments monothéistes et universalistes » des lettres de 314 à 324 : tous les hommes sont appelés à être chrétiens. Constantin tolère, en attendant, les païens mais mène une politique de christianisation et son entourage, qui gouverne avec lui l'empire, est de préférence chrétien, bien que la majorité de la population soit restée païenne. Les mesures prises à l'égard du judaïsme sont réunies (p. 120) ; Constantin a gardé les dispositions prises par ses prédécesseurs à l'égard des Juifs, en renforçant toutefois la punition de ceux qui molestaient les leurs pour leur conversion au christianisme. Les mesures prises contre le paganisme parce que plus feutrées sont plus compliquées. Les principaux textes constantiniens qui essaient de régler la nouvelle situation du paganisme sont analysés dans une douzaine de pages (p. 121-132). L'auteur conclut son examen par le constat qu'il n'y eut pas de christianisation forcée, ni par conséquent de persécution. Quant aux schismatiques (donatistes) et aux hérétiques (ariens), Constantin s'efforce de les ramener à l'unité, convaincu que seul un même culte, par tous pratiqué, assure à l'empire la faveur divine. Il écorne ainsi le principe de tolérance affirmé dans d'autres textes. Donatistes et ariens sont condamnables et condamnés parce que leur obstination constitue un danger pour l'empire. Le volume se termine par le constat de l'accession des évêques et du clergé en général au rang « d'institutions urbaines ». L'auteur a conscience des nombreuses lacunes de son étude (p. 147), inévitables étant donné l'importance du sujet. En plus de celles qu'il signale lui-même, on peut regretter que l'ambiguïté de la religion constantinienne n'ait pas été davantage soulignée : textes « christiques », contre un grand nombre de monuments solaires, entourés de documents aux expressions vagues, récupérables par les uns et les autres. Les illustrations, pour utiles qu'elles soient, sont de très mauvaise qualité et il vaut mieux se reporter aux originaux indiqués p. 203-204. Le livre est sans prétention, mais aidera tous ceux qui veulent entrer ou se repérer dans le dédale des études sur Constantin.

François HEIM.

Wolfgang KAISER, *Die Epitome Iuliani. Beiträge zum römischen Recht im frühen Mittelalter und zum byzantinischen Rechtsunterricht*, Francfort-sur-le-Main, V. Klostermann, 2004 (Studien zur europäischen Rechtsgeschichte, 175), 25 × 17 cm, xxvi-1006 p., 149 €, ISBN 3-465-03297-7.

Ce très gros livre (1006 pages en petits caractères), heureusement muni d'une bonne couverture cartonnée, est issu d'une dissertation de la Faculté de droit de la Ludwig-Maximilian Universität de Munich. L'auteur étudie moins le contenu de l'*Epitome Iuliani* que les problèmes de codicologie et d'utilisation de ce texte tout au long du Haut Moyen-Âge. Une première partie (p. 11-171) est consacrée à l'étude des manuscrits ; la deuxième (p. 173-386) se penche sur la constitution de cette œuvre : due à un professeur de droit (antécédent) de Constantinople, elle se compose de la traduction latine de 124 nouvelles de Justinien (dont deux sont répétées) ; l'auteur suit un ordre relativement chronologique, sauf à la fin (nouvelles 115-124), la dernière nouvelle retenue datant de 555. La plupart des manuscrits – regroupés par l'auteur en quatre groupes – furent écrits en Italie à partir du début du vi^e siècle et le texte est répandu en Gaule depuis le début du ix^e siècle. Une première rédaction entre 536 et 548 aurait comporté 115 nouvelles, portées ensuite à 119 puis finalement à 124, l'index aurait été réalisé entre 548 et 555 et les rubriques ne seraient pas de Iulianus mais d'un autre auteur. Outre le texte de l'*Epitome*, l'auteur examine aussi les scholies, gloses et *paratitla* qui sont venues s'y ajouter au cours des siècles. Il se penche ensuite, dans les 3^e, 4^e et 5^e parties sur l'utilisation de l'*Epitome* dans les collections juridiques et ecclésiastiques postérieures : le manuscrit Berlin Staatsbibliothek lat. fol. 269 qui contient l'*Epitome*, la fin des *Institutiones* de Justinien et le début du *Digeste* (p. 387-415) et qui semble d'origine gauloise ; les recueils formés jusqu'à la fin du ix^e siècle et comportant des *excerpta* de Iulianus (p. 417-653) comme les *Constitutiones de rebus ecclesiasticis* ou *Brevis libellus de rebus ecclesiae* (édité par G. Haenel en 1857), la somme *De ordine ecclesiastico* (éd. Pertz, *MGH Leges* 2, 2 dans la version de Benedictus Levita et rééditée ici pages 476-492), les collections constituées en Italie du Nord au ix^e siècle (*Capitula legis romanae* ou *Lex romana canonica compta*, *Regulae ecclesiasticae* ou *Excerpta Bobiensia*, *Collectio Anselmo dedicata*) et aux x^e-xii^e siècles (*Capitula ex lege Iustiniana*). Enfin, le dernier chapitre est consacré à la *Collectio Gaudenzia* (p. 655-846) révélée en 1886 par A. Gaudenzi (London Brit. Mus. Add. Mss 46676) et qui compte des *excerpta* des *Institutiones*, du *Code Justinien*, de Iulianus, de la *Lex Wisigothorum* et quelques autres fragments, et qui aurait été composée en Italie du Sud à la fin du x^e siècle. Ce livre d'une très grande érudition ne se laisse certes pas lire très facilement, mais il intéressera tous ceux qui étudient la transmission du droit romain postclassique à travers le Haut Moyen-Âge occidental. Une abondante bibliographie, un répertoire des manuscrits, des index (sources citées, manuscrits, personnes et sujets traités), plus de 120 pages au total, complètent ce beau travail.

Roland DELMAIRE.

Carlos LÉVY, *Les scepticismes*, Paris, Presses Universitaires de France, 2008 (Que sais-je ?, 2829), 18 × 11,5 cm, 126 p., ISBN 978-2-13-056268-9.

Pour l'historien de la philosophie, autrement dit pour qui fait profession de regarder penser les autres, le pluriel du titre est d'emblée rassurant. En effet, à se mouvoir dans les concepts – le platonisme, le stoïcisme, etc. –, on réduit à autant de schémas intemporels des visions du monde qui nécessairement s'inscrivent dans l'histoire de ce « monde » dont chacune est censée révéler la nature, la vraie, et donc la seule qui vaille. « Le rêve de toute philosophie, dit Gusdorf, est de mettre fin à la philosophie ». C'est cette tentation-là que le doute plus ou moins systématique entend exorciser. Mais leur insertion dans l'histoire exposant chacune de ces visions à être vue elle aussi, et diversement au cours des âges, le propos de douter de toutes ne saurait lui-même se soustraire à la diversification qu'impo-

se l'histoire, non seulement de la pensée, mais de la «pensée de la pensée». En effet, «le doute ne peut être isolé d'une représentation du fonctionnement de l'esprit, et ces représentations n'ont cessé de varier» (p. 8). L'intérêt de ce livre est d'exposer en toute rigueur bien qu'en peu de pages l'aventure sceptique en son entier. Tout commence en Grèce au IV^e-III^e s. au temps où les conquêtes d'Alexandre mettent fin à la civilisation poliade. Pyrrhon «instaure l'avènement exclusif de l'apparence», soutenant «qu'il n'existe rien d'autre que des phénomènes contradictoires» (p. 19). Autre sera l'esprit de la Nouvelle Académie, où Platon est plus présent qu'on ne le croit. Plus question de s'en tenir au «Circulez, il n'y a rien à connaître». Certes, prétendre à un absolu de connaissance serait ni plus ni moins qu'*hubris*. Restent à définir les limites du connaître. S'y emploieront chacun à sa manière Carnéade, Clitomaque, Métrodore, Philon de Larissa, qui se succèdent depuis le début du III^e s. av. J.-C. jusqu'à celui de notre ère. Tous dénonceront le dogmatisme de tout système, du stoïcisme notamment. Avec Énésidème (I^{er} s. av. J.-C.), puis avec Sextus Empiricus (II^e-III^e s.), le pyrrhonisme, contre toute attente, refait surface, n'épargnant aucune forme d'assentiment qui ne s'assortirait de réserves. Viendra enfin le temps des «passeurs», selon le mot de C. Lévy (p. 80) : Cicéron, Philon d'Alexandrie, etc., puis celui des «figures sceptiques du Moyen Âge à nos jours» (p. 92). Le lecteur attentif saura pourquoi «il est très difficile d'enfermer le scepticisme dans une définition» (p. 121). De même lui reviendra au cours de ces pages plus d'un détail touchant les différents systèmes dont les sceptiques ont stigmatisé le dogmatisme. Et lui aussi pourra constater que «peu de doctrines auront autant contribué à la transformation historique, scientifique et culturelle de l'Occident» (p. 122).

LUCIEN JERPAGNON.

Geert ROSKAM, *On the Path to Virtue. The Stoic Doctrine of Moral Progress and its Reception in (Middle-)Platonism*. Leuven, Universitaire Pers, 2005 (Ancient and Medieval Philosophy, Ser. I, 33), 25 × 17 cm, VIII-507 p., 60 €, ISBN 90-5786-476-2.

L'objectif de cette thèse de doctorat, patronnée par les professeurs Van der Stockt et Steel, est d'examiner successivement la conception stoïcienne du progrès moral et la façon dont elle a été appréciée par des philosophes d'autres écoles qui ont pris position par la suite à ce sujet, et que l'auteur range sous la bannière de ce qu'il baptise "(Middle-)Platonism", sans jamais préciser ce qu'il entend par là (on comprend bien qu'il veut marquer ainsi que son enquête s'arrête avant la période du Néo-platonisme, mais pourquoi sembler alors faire une distinction entre Platoniciens et représentants du "Moyen-platonisme" ?) L'*Introduction* brosse une rapide histoire de la notion de progrès moral, de Platon et Aristote aux Stoïciens, lesquels prennent le contrepied de leurs prédécesseurs en posant en principe que ce concept n'exclut pas, mais implique au contraire, comme étape ultime, un passage instantané du mal absolu au bien absolu. La *Première partie* traite donc de cette singulière théorie stoïcienne de la *προκοπή*, conçue par les "Anciens" Stoïciens (ch. 1, p. 15-32), et plus ou moins modifiée ensuite par leurs successeurs, de Panétius à Marc-Aurèle (ch. 2, p. 33-136). La *Deuxième partie*, intitulée "(Middle-)Platonism", comprend d'abord un chapitre consacré à Philon d'Alexandrie (p. 139-219), classé aux côtés de Plutarque comme Platonicien, bien que, à la différence de ce dernier, il n'ait jamais revendiqué ce titre. R. reconnaît d'ailleurs sans ambages que la présence de Philon aux côtés de Plutarque est due en réalité aux critiques qu'il oppose à la vision stoïcienne du progrès moral, et aussi que ces critiques sont essentiellement motivées par l'incompatibilité de cette vision stoïcienne avec l'exégèse philonienne de l'Écriture (p. 11). Plus généralement, tout au long de ce chapitre, R. insiste à juste titre sur l'indépendance de Philon à l'égard de tous les courants philosophiques de son temps, auxquels l'Alexandrin se contente d'emprunter librement les thèmes qu'il peut adapter à sa propre interprétation de l'Écriture (cf. notamment p. 149-151). Le chapitre 4 (p. 220-363) est tout entier dédié à Plutarque, auteur d'un essai intitulé *Comment on peut s'apercevoir que l'on progresse*

dans la vertu (*De profectibus in virtute*). Cet opuscule est en effet le texte le plus étendu dont nous disposons sur un thème peu étudié dans l'Antiquité classique. Il comprend, après une partie théorique résumant les principales critiques opposées à la conception stoïcienne de la *προκοπή*, un exposé détaillé de la manière dont le progrès moral peut être accompli par celui qui décide de le mettre en œuvre. L'ensemble constitue un commentaire minutieux du *De prof. in virt.* Sous le titre "*The Perspective of the School: Two Handbooks on Platonic Doctrine*", le dernier chapitre passe en revue les réfutations traditionnelles de la conception stoïcienne qu'on trouve dans deux manuels scolaires de philosophie platonicienne, le *Didaskalikos* d'Alcinoos et le *De Platone et ejus dogmate* d'Apulée. L'*Épilogue* (p. 393-402) donne un aperçu des prolongements du débat jusqu'au seuil du Moyen-Âge, tant chez les Stoïciens (à travers Alexandre d'Aphrodise et les commentaires néo-platoniciens) que chez leurs adversaires chrétiens (de Clément d'Alexandrie à Augustin). Enfin, un *Appendice* (p. 405-412) offre une vue d'ensemble de la structure du *De prof. in virt.* en suivant le découpage du texte opéré au chapitre 4. Cette présentation sommaire du livre de R. ne permet pas de se faire une idée adéquate de sa richesse, ni des mérites de son auteur qui, en s'attaquant à un sujet difficile, voire ingrat, n'a pas ménagé sa peine. Pour maîtriser un tel sujet, il faut une somme de travail considérable : une connaissance approfondie d'œuvres aussi vastes que celles de Philon et de Plutarque, ainsi que de l'énorme bibliographie qui s'y rapporte, ne peut aisément être acquise dans le laps de temps relativement court dont on dispose aujourd'hui pour mener à bien une thèse de doctorat de cette ampleur. Encore l'érudition n'y suffit-elle pas : il faut aussi un effort constant de réflexion et d'objectivité pour apprécier correctement, en évitant à la fois l'incompréhension et la complaisance, une théorie aussi déconcertante que celle qu'ont défendue les Stoïciens sur le progrès moral, et, corrélativement, pour prendre la juste mesure des arguments qu'on leur a opposés. R. y est le plus souvent parvenu, sans se laisser fasciner par les dialecticiens du Portique (comme plus d'un historien contemporain de la philosophie hellénistique), ni aveugler par la sympathie pour la personnalité d'un Plutarque (comme il peut arriver à ceux qui fréquentent longuement un tel auteur – ou d'autres). Le cadre du présent compte rendu ne permettant pas d'aller au-delà de ces généralités, je dois me contenter de renvoyer à la recension qui devrait paraître dans une prochaine livraison de *Ploutarchos*. Il en sera de même pour les réserves ou critiques que l'on peut faire sur telle ou telle partie du livre, et que je me bornerai à signaler ici brièvement. Il me paraît évident que ce livre remarquable à beaucoup d'égards aurait pu et dû être raccourci, notamment le chapitre où il est question du *De prof. in virt.*, et qui occupe plus du tiers de l'ensemble. De même, ce qui est dit de Philon au chapitre 3, quel qu'en soit l'intérêt intrinsèque, est loin de porter toujours sur la position de cet auteur face à la théorie stoïcienne de la *προκοπή*. Par ailleurs, l'idée qu'Épictète et Marc-Aurèle, Stoïciens orthodoxes s'il en fut, auraient été l'un et l'autre profondément influencés par Ariston de Chios ne s'appuie, malgré qu'en ait R., sur aucun argument probant, et est contredite plus ou moins directement par plusieurs témoignages dont nous disposons sur l'un ou l'autre de ces philosophes. On regrette enfin que R. n'ait pas eu l'idée de confronter la manière différente qu'ont Plutarque et Alcinoos de présenter leurs critiques de la *προκοπή* stoïcienne, et n'ait donc pas été en mesure de tirer les enseignements d'une telle confrontation. Il n'en reste pas moins que de tels désaccords ne sauraient oblitérer la valeur d'un tel livre, qui témoigne des excellentes qualités de son auteur, ainsi que de l'étendue de ses connaissances dans le vaste champ des littératures de la Grèce et de Rome, comme de l'histoire de la philosophie antique.

Daniel BABUT.

Robert W. SHARPLES, *Alexander Aphrodisiensis, De anima libri mantissa. A New Edition of the Greek Text with Introduction and Commentary* by R. W. Sh., Berlin - New York, W. de Gruyter, 2008 (Peripatoi, 21), 24 × 16 cm, viii-269 p., 88,00 €, ISBN 978-3-11-019644-3.

Aux hellénistes et aux spécialistes de la philosophie grecque antique il appartiendra de faire la critique de cet ouvrage qui, du point de vue des latinistes, pourra éclairer des pages 1°) de Lucrèce sur la réflexion des images dans un miroir et sur le langage établi par convention ; 2°) du *De fato*, du *De Finibus* et des *Tusculanes* de Cicéron sur les concepts stoïciens de vertu, de bonheur et de déterminisme et sur la position de Carnéade, l'un des maîtres à penser de Cicéron, à leur sujet, ainsi que sur le recours au suicide et sur l'éventuelle préexistence de l'âme par rapport au corps ; 3°) de Sénèque sur la conception de Stilpon que la liberté issue du *páthos* est le bien suprême et sur la question de savoir si l'adversité empêche ou non l'accomplissement du bonheur, d'une activité ou d'un métier ; 4°) de Tertullien sur la corporéité de l'âme.

Marcel MEULDER.

Nancy THOMSON DE GRUMMOND, *Etruscan Myth, Sacred History and Legend*, Philadelphie (PA), University of Pennsylvania Museum of Archaeology and Anthropology, 2006, 26 × 19 cm, xvi-270 p., 215 fig., 1 CD-ROM, 59, 95 \$, ISBN 1-931707-86-3.

Pour approcher la mythologie étrusque nous ne possédons que les représentations iconographiques, les sites archéologiques et quelques textes grecs et latins. Certains auteurs modernes ont même pu nier l'existence d'une mythologie étrusque qu'ils ont limitée à une imitation de la mythologie grecque, une position largement exagérée comme le montre l'A., car même si l'influence grecque est indéniable, il existe des représentations iconographiques plus authentiquement étrusques. On l'aura compris, cet ouvrage veut aborder et étudier la mythologie étrusque en tant que telle et non à travers la mythologie grecque ou romaine. Cette option n'exclut évidemment pas de remarquer les influences et d'établir des comparaisons avec d'autres religions et cultures du bassin méditerranéen (Rome notamment), mais il s'agit, en d'autres termes de mettre, en évidence des mythes qui permettaient d'interpréter et d'expliquer la création, l'au-delà, le rôle des dieux et déesses, etc. Une autre particularité de cet ouvrage transparait dans le titre : «Sacred History» et «Legend» signifient que N. Thomson de Grumond considère que les récits mythologiques devaient contenir pour les Étrusques, comme l'atteste l'importance de la prophétie, un fond de vérité historique. Afin de mieux approcher la réalité des mythes étrusques, l'A. a essayé, non sans succès, d'appliquer la méthode dite combinatoire interne utilisée pour comprendre les textes étrusques, qui consiste à prendre en considération un document (chronologie, signification, caractère) et à établir des comparaisons avec d'autres documents semblables. Elle a pu ainsi mettre en évidence l'existence de miroirs présentant des scènes amoureuses qui doivent sans doute être mises en relation avec une cérémonie de mariage. Rendre aux Étrusques ce qui leur appartient est évidemment un programme fort louable mais, en l'absence de toute littérature, l'objectif reste ambitieux et bien malaisé. Ajoutons encore, ce qui ne facilite pas la recherche, que la majorité des documents dont nous disposons datent de l'époque hellénistique (on peut supposer que les mythes n'étaient pas immuables) et sont souvent stéréotypés. Enfin, les Étrusques eux-mêmes ont brouillé les cartes en assimilant leurs divinités à des images venues notamment de Grèce, mais en leur conservant des fonctions qui leur étaient propres (Ainsi Turan ne peut être totalement assimilée à Aphrodite/Vénus). On le voit les difficultés sont nombreuses. Cet essai de synthèse de N. Thomson de Grumond, fruit de travaux et de recherches menés en collaboration avec ses étudiants, est cependant remarquable. Il atteste l'intérêt actuel pour le thème de la mythologie étrusque (cf. L. Bonfante - J. Swaddling, *Etruscan Myths*, The British Museum Press, 2006) dont l'étude est facilitée par la publication d'outils de travail comme les fascicules du corpus des miroirs.

Pol DEFOSSE.

Véronique BROUQUIER-REDDÉ, Estelle BERTRAND, Marie-Bernadette CHARDENOUX, Katherine GRUEL et Marie-Claude L'HUILLIER, *Mars en Occident. Actes du colloque international "Autour d'Allonnes (Sarthe), les sanctuaires de Mars en Occident"*, Le Mans,

Université du Maine, 4-5-6 juin 2003. Édité par V. Br.-R., Est. B., M.-B. Ch., K. Gr. et M.-Cl. L'H., Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2006 (Archéologie et culture), 28 × 22 cm, 337 p., nombr. fig., cartes, 34,00 €, ISBN 2-7535-0207-2.

Cet ouvrage est divisé en trois parties : la première évoque la figure de Mars en Occident, la deuxième est consacrée aux lieux de culte et la dernière à la problématique, à la méthodologie et aux approches du sujet ; s'y ajoutent une préface de D. Briquel ainsi qu'un avant-propos des éditeurs, une conclusion par G. Aubin et P. Leroux, complétée par une bibliographie générale, tandis que chaque article fait l'objet d'une bibliographie spécifique. — La première partie de 118 pages regroupe neuf articles faisant le point sur quelques aspects du dieu Mars : F. Bérard reprend par une synthèse complète et précise le dossier de Mars *Mullo* dans l'ouest de la Lyonnaise avec une analyse détaillée de tous les documents, leur photographie et leur transcription et il les replace dans leur contexte archéologique. J. Scheid a donné un texte sur Mars chez les Trévires où il reprend en les affinant ses remarques antérieures sur la place de ce dieu comme divinité civique dans cette cité en présentant le dossier épigraphique et en donnant le plan des principaux sanctuaires. M.-Th. Rapsaet-Charlier a ajouté à ce travail ses remarques sur les dévots du culte de Mars dans la même cité où elle a proposé des graphiques sur la répartition du statut juridique et des noms de ceux-ci auxquels s'ajoutent des cartes des attestations du culte du dieu dans le nord et le nord-est de la Gaule ; malgré la qualité des figures on doit constater que cette recherche porte sur peu de témoignages rendant ces statistiques bien aléatoires et que la cartographie oublie complètement la sculpture qui a une importance considérable dans le nord de la Gaule : les données sont intéressantes, mais les conclusions sont à prendre avec prudence. Th. Luginbuhl a abordé le cas de Mars *Caturix* chez les Helvètes avec une localisation des sanctuaires et une étude des témoignages de tout type débouchant sur une étude de la relation entre les cultes privés et les cultes civiques. M. Christol a fait une étude des témoignages littéraires et épigraphiques pour analyser la place de Mars en Narbonnaise dont l'importance est considérable, ne serait-ce que dans le nom de la capitale provinciale sur lequel revient l'auteur avec bonheur ainsi que la place du dieu dans la cité de Vienne ; il étudie les épicleses et présente les dévots connus par l'épigraphie ; ici aussi on aurait aimé voir une place réservée aux sculptures figurées du dieu. P. Leroux présentant Mars dans la péninsule ibérique souligne qu'isoler un dieu dans une religion polythéiste est une gageure, mais constatons qu'il est bien nécessaire de commencer par des études particulières avant d'arriver à une vue générale de celle-ci ; il souligne la pauvreté du dossier hispanique : il précise, qu'aucune étude générale ne permet de s'en faire une idée précise, mais il relève que le culte semble généralisé et surtout pratiqué au Haut-Empire ; parmi la quinzaine de surnoms du dieu, certains renvoient à des théonymes indigènes, sans qu'un substrat soit indispensable à la présence du dieu, mais ils se retrouvent parfois loin de la péninsule, ce qui montre que le dévot exportait son culte au hasard de ses déplacements ; le culte est urbain et garde une fonction civique, marquée en particulier par la prêtrise de Sagonte, qui n'exclut pas un rôle plus particulier comme protecteur des épidémies. Cette présentation est complétée par une étude de l'intéressant Mars *tricornis* retrouvé dans les Pyrénées qui renvoie avec ses trois cornes sur le casque et le taureau tricornu sur la cuirasse aux questions chères aux historiens de la religion de la Gaule. F. Gury nous livre un survol de Mars en Gaule. L'auteur rattache à Mars des divinités parfois discutées comme le dieu de Wingen ou *Intarabatus* qui a aussi été relié à Hercule ; son étude porte surtout sur la statuaire et sa typologie en bronze et en pierre et on découvre avec une certaine surprise que le style permet parfois d'identifier un dieu comme le Mars d'Allonnes dont il ne reste que la tête : le rapprochement avec les données épigraphiques semble beaucoup plus probant d'autant que la copie de modèles divers est permanente chez les sculpteurs antiques comme le montrent les figures de Jupiter par exemple. Une étude de Mars *Bolunnus* de Bouhy éclaire enfin ce culte en Gaule. — La

seconde partie de 103 pages, avec quelques planches en couleurs, présente de nombreux sanctuaires gaulois dont la monumentalisation souligne souvent le rôle civique dans un cadre religieux romanisé. Tout d'abord un travail à partir de l'exemple d'Allones permet de faire une typologie de ceux-ci ; l'étude est complétée par celle du sanctuaire des Perrières où sont honorées Minerve et les *Fatae* et qui semble avoir eu un rôle médical. D'autres sanctuaires, dont le lien avec Mars n'est pas toujours assuré, font l'objet de notices plus courtes comme celui de Tours, d'Aulnay dont la divinité honorée reste inconnue, de Blicquy avec son enceinte cultuelle et son théâtre, mais dont les statuettes de bronze n'attestent pas avec certitude l'identification du dieu honoré (on trouve des Mars mais aussi des boucs), de Meaux-La Bauve et son très beau bâtiment inscrit dans une enceinte quadrangulaire placée à proximité de la ville, dont la fréquentation s'étend des temps de l'indépendance au IV^e siècle avec des vestiges d'objets de dévotion (faune, bronzes, monnaies, armes), de Jublains que J. Naveau a fait connaître mais dont rien ne prouve l'appartenance au domaine de Mars, de Chartres, du Vieil-Evreux qui est une véritable ville-sanctuaire dont la divinité peut être Jupiter, Apollon ou Mars dont on a des témoignages en bronze, d'Aubigné-Racan actif entre la fin du I^{er} siècle et le IV^e : une conclusion synthétise les discussions. — La dernière partie de 82 pages est plus éclectique. On y trouve l'étude du sanctuaire dit de Diane dédié au culte impérial de Mérida construit sur des cryptoportiques qui sont peut-être un artifice d'architecture pour rattraper une dénivellation ; le décor de qualité, l'ampleur de la réalisation et des vestiges sculptés attestent la présence du culte des empereurs à cet endroit. P. Aupert étudie le temple de Barzan dont l'attribution à Mars est hypothétique ainsi qu'il le souligne lui-même : il en fait une analyse architecturale qui débouche sur une restitution de l'élévation fort judicieuse et intéressante à partir des résultats des fouilles et des comparaisons avec d'autres temples dont J.-Cl. Golvin souligne les difficultés en mettant en garde contre l'utilisation de généralités trop simplistes. D. Tardy, dans un travail très technique, présente les variantes du corinthien en Gaule qui montre la diversité des interprétations des constructeurs locaux jusqu'à faire partiellement disparaître ses caractères originaux. Enfin l'ouvrage se termine par l'ornementation du temple d'Allonnes qui a été le cœur de ce colloque. — La conclusion de G. Aubin souligne quelques questions : l'emplacement des sanctuaires connus, la continuité avec des cultes antérieurs, les caractéristiques de ce culte, vaste projet, qui montre que les travaux d'E. Thévenot doivent être remis en chantier, dont l'étude géographique est en cours de réalisation dans une thèse inscrite à l'Université de Brest. P. Leroux se félicite pour sa part du dialogue qui s'est instauré entre les approches des historiens et des archéologues, soulignant une évidence, qui ne semblerait pas partagée par tous, que sans l'archéologie l'histoire de la Gaule serait bien pauvre en documents. Mais en relisant certaines contributions on ne peut que constater que la conclusion de P. Leroux sur la nécessité d'élargir les horizons de recherche de chacun est encore à développer. Enfin on ne peut que se féliciter de voir un colloque sur la religion antique, sujet bien souvent laissé pour compte dans les thèmes de recherche actuels, mais constatons que le cœur du problème religieux, les rites, les symboles, les fonctions restent encore en marge de réflexions qui relèvent parfois plus de l'histoire politique des cités que de celle des croyances. Voilà donc un travail, autour d'une belle fouille archéologique, qui fournit de nombreuses données et réflexions qui font avancer la recherche. Gérard MOITRIEUX.

Vetera Christianorum. Anno 43. 2006. Fasc. 2, Bari, Edipuglia, 2007, 24 × 17 cm, 155-346 p., ISBN 978-88-7228-472-8.

Pour commencer, M. Simonetti, éditeur du *De principiis* d'Origène (version latine de Rufin) dans la collection *Sources chrétiennes* (Nos 252 et 268), publie une leçon qu'il avait faite à la Faculté des Lettres et de Philosophie de l'Université de Bari le 25 janvier 2007, *Agl'inizi della filosofia cristiana : il "de principiis" di Origene* (p. 157-173) ; c'est

une analyse de la composition de ce traité, dont l'intention était de fournir une interprétation des principales vérités du christianisme fondée sur l'Écriture, mais articulée de façon à pouvoir s'inscrire dans la tradition philosophique grecque ; l'analyse s'attache notamment, avec beaucoup de vraisemblance, à expliquer les raisons des reprises que fait Origène de certains thèmes majeurs auxquels il donne une coloration nouvelle. Puis G. Otranto, *Note sulla tipologia degli insediamenti micaelici nell'Europa medievale* (p. 175-200), publie une communication qu'il avait faite au Congrès international d'études *Culto e Santuari di San Michele nell'Europa medievale* (Bari, Monte Sant'Angelo, 5-8 avril 2006), où il montre que, d'une façon générale, les lieux de culte de l'archange S. Michel se sont développés avec pour modèle le mont Gargan, tant sur le plan matériel et de la configuration des sanctuaires que sur celui des caractéristiques et des attributs de S. Michel. E. Castelli, *Le due statue di sant'Ippolito* (p. 201-213), veut être une mise au point sur la question des deux statues de S. Hippolyte, l'original, aujourd'hui à la Bibliothèque Vaticane et la copie que fit exécuter au XVIII^e siècle le cardinal Ottoboni et qui est dans la basilique de S. Laurent in Damaso ; cette mise au point est en fait une virulente critique de l'article Hippolyte dans le *Dictionnaire d'Archéologie chrétienne et de Liturgie* et se borne ensuite à confirmer les études récentes, notamment celles de Mme M. Guarducci, en dernier lieu dans l'ouvrage collectif *Nuove ricerche su Ippolito* (Studia Ephemeridis Augustinianum No 30, Rome, 1989, p. 61-74). Mme L. R. Cresci, *Discorsi diretti nell'omelia tardoantica e bizantina : analisi tipologica* (p. 215-229), découvre dans l'homilétique grecque une gamme de cinq types différents de discours directs à partir d'un choix de textes sur les mêmes thèmes, l'histoire des patriarches Noé et Joseph dans la Genèse pour l'Ancien Testament, la mort de Jean Baptiste pour le Nouveau ; cette gamme est déjà presque complète chez Jean Chrysostome avant qu'elle ne se retrouve chez Basile de Séleucie et Théodore Stoudite. Mme P. Marone, *La sofferenza nell'esegesi biblica di Ticonio* (p. 231-243), offre, à partir de la pensée du donatiste Tyconius, un échantillon intéressant de la recherche qu'elle poursuit sous le titre *Morte sofferenza colpa nel cristianesimo africano (sec. II-IV)*, autrement dit, comment s'articule chez cet auteur le thème de la souffrance comme une des formes principales d'expiation capable de purifier les chrétiens et de les rendre agréables à Dieu. Mme M. Veronese, *Πρωτος τῶν τότε Κυπριανός. Cipriano di Cartagine in Oriente* (p. 245-265), dresse un répertoire des témoignages qui montrent la diffusion, dans le monde grec, de la pensée de Cyprien de Carthage, un des rares latins qui ait bénéficié même de traductions. On arrive aux *Apuliae res*, autrement dit à l'archéologie, avec le dernier article, R. Caprara et al., *Un centro di culto micaelico nella grotta Sant'Angelo a Santeramo (Bari)* (p. 267-281), qui fait part d'une découverte fort intéressante, mais qui échappe aux cadres chronologiques de Latomus, puisqu'elle se situe en plein Moyen Âge (XII^e s.). Restent à signaler, par Mme A. Laghezza, un compte rendu, *Cronaca dell'VIII Settimana di studi tardoantichi e romanobarbarici (Monte Sant'Angelo 10-14 ottobre 2005)* (p. 283-287), qui avait pour thème *I classici nella letteratura patristica e nell'agiografia*, et un autre compte rendu, par G. Nigro, de la *Dodicesima Settimana di studi* organisée par le Dipartimento di Studi classici e cristiani dell'Università di Bari, sur le thème *Gregorio Magno figura di confine (Trani, 7-10 giugno 2006)* (p. 289-291). Le fascicule se termine par trois recensions particulièrement détaillées, du livre de F. P. Rizzo, *Sicilia cristiana dal I al V secolo* (2 vol., Rome, 2005-2006) (p. 293-299), du livre de A. Destro et M. Pesce, *Forme culturali del cristianesimo nascente* (Brescia, Morcelliana, 2005) (p. 299-304), et de l'ouvrage collectif *Diritto romano e identità cristiana. Definizioni storico-religiose e confronti interdisciplinari*, a cura di A. Saggioro (Roma, Carocci, 2005) (p. 304-314) et, bien entendu, des notes plus brèves sur une vingtaine d'ouvrages récents (p. 315-339).

Pierre LANGLOIS.

Vicenzo RECCHIA, *Gregorio Magno papa ed esegeta biblico*, Bari, Università di Bari, Dipartimento di Studi Classici e Cristiani, 1996 (Quaderni di "Invigilata Lucernis", 4), 23,5 × 16,5 cm, xxxviii-840 p.

Ce volume est dédié à Vincenzo Recchia à l'occasion de la fin de ses activités académiques. Outre une chronique des intérêts scientifiques du chercheur, il réunit 27 articles et contributions à des dictionnaires et ouvrages collectifs, dont 22 sont consacrés à Grégoire le Grand (540-604), pape et Père de l'Église. Ces 22 contributions, publiées entre 1967 et 1996, sont destinées à constituer une sorte de monographie sur cette figure éminente dans l'histoire du Haut-Moyen Âge, dans l'histoire religieuse et dans l'histoire littéraire. À vrai dire, deux d'entre elles ne concernent Grégoire le Grand que secondairement : *Reminiscenze bibliche et 'topoi' agiografici negli Atti anonimi di S. Sabino vescovo di Canosa*, p. 3-43, où l'auteur de ces *Actes* mentionne les *Dialogues* de Grégoire comme source de son œuvre, et l'article *Benedetto*, destiné au *Dizionario degli Scrittori Greci e Latini* (Milano, 1988), qui traite des *Dialogues* comme source pour la biographie de Benoît de Nursie. Dans l'une des contributions, Grégoire n'est qu'un auteur parmi d'autres : *I diritti umani nella patristica postmicena*, p. 141-165. Parmi celles qui traitent directement du pape Grégoire et de son œuvre, plusieurs relèvent de l'exégèse : *Il simbolo della croce in Gregorio Magno (Hom. in Ev. 2, 32)*, p. 69-81 ; *La memoria di Agostino nella esegesi biblica di Gregorio Magno*, p. 317-353 ; *Il metodo esegetico di Gregorio Magno nei Moralia in Iob (ll. 1 ; 2 ; 4, 1-47)*, p. 355-404 ; *Similitudo e metafora nel commento di Agostino e Gregorio Magno alla pesca miracolosa : Io. 21, 1-14*, p. 421-445 ; *Il commento allegorico di Genesi 1-3 nelle opere esegetiche di Gregorio Magno*, p. 447-476. Dans d'autres contributions sont traités des points de doctrine ou de théologie : *Il 'praedicator' nel pensiero e nell'azione di Gregorio Magno (Immagini e moduli espressivi)*, p. 83-140 ; *Gregorio Magno : lo Spirito Santo nella vita della Chiesa e delle singole anime (dalla Hom. XXX in Ev. e dai Dialogi)*, p. 227-275 ; *Gregorio Magno e la conclusione dell'era patristica in Occidente : l'antropologia soprannaturale e la contemplazione*, p. 569-601. Ces préoccupations sont quelquefois liées à des questions littéraires : *La visione di S. Benedetto e la 'compositio' del secondo libro dei Dialoghi di Gregorio Magno*, p. 45-68 ; *I moduli espressivi dell'esperienza contemplativa nelle Omelie su Ezechiele di Gregorio Magno : schemi, tropi e ritmi*, p. 531-568. Des thématiques d'histoire ecclésiastique apparaissent également : *San Benedetto e la politica religiosa dell'Occidente nella prima metà del VI secolo dai Dialogi di Gregorio Magno*, p. 167-215 ; *Monache e monasteri femminili nelle opere di Gregorio Magno (da un caso di defezione in Puglia nel 597: Epp. 8, 8 ; 8, 9 Hartmann)*, p. 277-315 ; *I protagonisti dell'offensiva romana antimonofisita tra la fine del quinto e i primi decenni del sesto secolo dai Dialoghi di Gregorio Magno*, p. 405-420. Enfin, plusieurs articles destinés à des dictionnaires encyclopédiques complètent l'ensemble : *Gregorio Magno Padre della Chiesa*, p. 217-226, pour le *Dizionario patristico e di antichità cristiane* (Casale, Monferrato, 1983) ; *Gregorio Magno scrittore*, p. 507-520 pour le *Dizionario degli Scrittori Greci e Latini* (Milano, 1988) ; *Le Omelie di Gregorio Magno*, p. 603-618 pour le *Dizionario di omiletica* (Torino, 1996) ; *Gregorio Magno papa e scrittore*, p. 619-671 pour *l'Introduzione ai Padri della Chiesa* (Torino, 1996). S'y ajoute un article bibliographique : *Una biografia di Gregorio Magno e gli orientamenti degli studi gregoriani negli ultimi decenni*, p. 521-530. Le volume se clôt sur cinq études rassemblées dans un appendice : *L'arcano nell'iniziazione cristiana*, p. 675-705 ; *L'iniziazione biblica negli autori cristiani antichi*, p. 707-746 ; *La scuola dell'iniziazione biblica nei Padri*, p. 747-779 ; *Verginità e martirio nei 'colores' di S. Girolamo (Ep. 24 Hilberg)*, p. 781-809 ; *A proposito dei rapporti tra iconografia cristiana e spiritualità*, p. 811-821. Un index facilite l'usage de ce beau volume d'études patristiques.

Christian BROUWER.

Luisa BRECCIAROLI TABORELLI, *Forme e tempi dell'urbanizzazione nella Cisalpina (II secolo a.C.-I secolo d.C.)*. *Atti delle Giornate di Studio*. Torino, 4-6 maggio 2006. A cura di L. Br. T., Florence, All'Insegna del Giglio, 2007, 29 × 21 cm, 351 p., fig., cartes, 36,00 €, ISBN 978-88-7814-482-8.

Le livre rassemble une cinquantaine d'articles consacrés à l'urbanisation d'époque romaine en Gaule Cisalpine (Italie du Nord). L'objectif était de proposer une réflexion sur les différents modes d'urbanisation des municipes et des colonies nord-italiens à l'époque républicaine et au début de l'époque impériale et d'envisager la romanisation dans sa relation avec les établissements indigènes. Un des mérites de la contribution est de proposer une synthèse archéologique, parfois accompagnée d'une mise à jour, de tous les sites connus dans cette région et d'accorder une large part aux nombreuses agglomérations secondaires qui peuplaient la Cisalpine, sans toutefois négliger les grands centres urbains comme Aquilée, Milan ou Crémone.

Michaël VANNESE.

Filippo DEMMA, *Monumenti pubblici di Puteoli : per un'archeologia dell'architettura*, Rome, L'«Erma» di Bretschneider, 2007 (Monografie della rivista «Archeologia classica», 3, n.s. 2), 29 × 22 cm, 362 p., nombr. fig., pl., 300,00 €, ISBN 978-88-8265-395-1.

Cette contribution est consacrée au recensement et à l'examen des éléments architectoniques provenant de la ville de Pouzzoles (Campanie, Italie du Sud) pour une période comprise entre le I^{er} et le III^e siècle de notre ère. L'analyse s'enrichit, dans une première partie, de l'étude des grands monuments publics connus de la ville. L'amphithéâtre (p. 27-76), le *macellum* (p. 77-113), les édifices sacrés (p. 115-167), les bâtiments du forum (p. 169-179) sont ainsi tour à tour abordés en présentant la bibliographie, l'historique des fouilles, les documents épigraphiques et une description de ces édifices. La seconde partie envisage la décoration architectonique selon trois volets : la typologie (p. 181-193), les ateliers et matériaux (p. 195-235) et un catalogue répertoriant plus de 500 pièces classées par type décoratif (p. 239-335). F. Demma propose une démarche originale, fruit d'un long et patient travail de catalogage, qui s'attache à replacer les éléments d'architecture actuellement conservés d'une cité campanienne dans leur contexte monumental pour une période couvrant les trois premiers siècles de l'Empire.

Michaël VANNESE.

Franck MOUROT, Thierry DECHEZLEPRÊTRE dir., *Nasium, ville des Leuques*, Bar-le-Duc, Conseil général de la Meuse, Conservation départementale des Musées de la Meuse, 2004, 21 × 27 cm, 315 p., nombr. ill., cartes, 35 €, ISBN 2-9518432-1-6.

L'ouvrage est une monographie consacrée non seulement à l'agglomération gallo-romaine de *Nasium*, mais aussi à l'*oppidum* laténien de Boviolles, deux sites de la cité de Leuques topographiquement juxtaposés et dans un rapport chronologique étroit. Les structures et les mobiliers qui y avaient été découverts depuis le XVI^e siècle avaient déjà fait l'objet d'un important inventaire dans l'ouvrage consacré en 2001 par F. Mourot au département de la Meuse dans la collection de la *Carte archéologique de la Gaule* publiée sous les auspices de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres et dont une recension a été donnée récemment dans cette revue. Cependant un inventaire n'est pas une synthèse et le renouveau des investigations scientifiques sur ces deux sites a engagé le Conseil général de la Meuse et la Conservation départementale des Musées de ce département à faire réaliser un ouvrage faisant le point des connaissances actuelles sur ces deux sites d'époques différentes mais en étroite corrélation. Il s'ouvre par une double préface, l'une du président du Conseil général de la Meuse (Ch. Naury), l'autre du préfet du département (R. Samuel), et par un avant-propos soulevant la question du rôle joué par *Nasium*

dans la cité des Leuques (Y. Burnand) : les données de l'archéologie et l'examen de quelques textes antiques conduisent en effet à penser que cette ville a joué le rôle de centre politique de cette cité entre le déclin de l'*oppidum* de Boviolles et l'émergence plus tardive de Toul dans la documentation archéologique. — À la suite d'une présentation géographique du site, à la confluence des vallées de l'Ornain et de son affluent la Barboure qui entaillent profondément le revers de la côte des Bars (J. Mathieu), une première partie du volume présente son historiographie (F. Mourot). C'est du *xvi^e* au *xviii^e* siècle qu'ont eu lieu les premières reconnaissances : après l'identification au *xvi^e* siècle, par le géographe Abraham Ortelli, des vestiges de la vallée comme étant ceux de la ville de *Nasium*, mentionnée au *ii^e* siècle par le *guide géographique* de Ptolémée, ceux-ci furent décrits au *xvii^e* siècle par les Bénédictins et ils firent l'objet de premières fouilles dans la seconde moitié du *xviii^e* siècle. Dès lors le site de *Nasium* connut une alternance de périodes de recherches et d'abandon : de nouvelles fouilles furent entreprises de 1818 à 1834 par Claude-François Denis, aboutissant notamment à la découverte d'îlots d'habitation et de mosaïques qui les décoraient, mais les résultats, consignés dans un manuscrit conservé à Bar-le-Duc, ne furent pas publiés ; le site, sur lequel l'attention avait été ainsi attirée, fut voué aux pillages jusqu'à la découverte d'un temple sur le plateau de Mazerio ; celle-ci entraîna la reprise des fouilles à la fin du *xix^e* siècle jusqu'en 1900 par Léon Maxe-Werly, à la fois sur le site du temple et sur l'*oppidum* de Boviolles ; enfin, après une nouvelle période d'abandon, Claudine Gilquin s'attacha dans le dernier quart du *xx^e* siècle à une fouille exhaustive du temple et depuis le début du siècle présent des recherches sont menées par Franck Mourot sur la ville de *Nasium* et par Thierry Dechezleprêtre sur l'*oppidum* voisin. — Découvertes anciennes et nouvelles recherches sur celui-ci permettent de dresser un état actuel des connaissances (Th. Dechezleprêtre) : sur l'implantation de l'*oppidum*, le rempart de type *murus gallicus* de l'époque laténienne récente et les vestiges d'habitat ; sur la place de l'*oppidum* dans le territoire leuque parmi les sites fortifiés de hauteur de la fin de l'âge du Fer et sur les raisons qui conduisent à envisager une certaine survie de celui-ci au-delà de la conquête césarienne. L'étude du mobilier permet de préciser certains aspects de la vie quotidienne : les données archéologiques prouvent dans l'alimentation la faiblesse de la chasse, orientée essentiellement vers le lièvre, et l'écrasante prédominance du cheptel animal, en particulier du porc et surtout des bovins, ces derniers représentant les trois quarts du poids des ossements recueillis (P. Méniel) ; le matériel céramique, dont le caractère extrêmement fragmentaire s'explique par sa découverte dans des fosses utilisées comme dépotoirs, comprend à la fois des formes traditionnelles du vaisselier gaulois et des formes issues du répertoire italique vers le milieu du *i^{er}* siècle av. J.-C., mais la vaisselle de luxe importée (campanienne C surtout) demeure rare tandis que les restes abondants d'amphores italiques, servant de contenants pour les produits méditerranéens, le vin en particulier, témoignent d'un niveau de vie relativement élevé pour une partie au moins de la population (B. Bonaventure) ; la découverte de scories dans les sondages réalisés en 2001 constitue un indice d'une activité métallurgique, au demeurant modeste (M. Leroy, P. Merluzzo) ; de nombreuses monnaies en bronze du potin témoignent d'une activité d'échanges locaux et les monnaies émises sur le modèle du denier romain à partir des années 80 av. J.-C. environ, appartenant au monnayage d'argent frappé principalement dans la «zone du denier» qui couvrait le centre-est de la Gaule, sont une preuve des relations économiques entretenues avec celui-ci et au-delà (Th. Dechezleprêtre) ; enfin on notera avec intérêt que ce site d'*oppidum* fournit un bon exemple de terrain d'expérimentation pour l'étude diachronique des paysages anthropisés (S. Jacquemot). — S'il paraît un peu exagéré de parler de «carrefour routier» pour la ville gallo-romaine qui est née au pied de l'*oppidum* à l'époque tardo-républicaine, il est certain que sa position sur la voie de Reims à Toul et ses liaisons avec les campagnes environnantes ont contribué à son développement (F. Mourot,

C. Gilquin). Les débuts de la ville gallo-romaine sont antérieurs à l'abandon de l'*oppidum*, car tous deux offrent un faciès assez proche au début de la seconde moitié du 1^{er} siècle av. J.-C. Les survols aériens du site (Ph. Frigerio) et les prospections pédestres quadrillées (N. Nikiforoff) ont prouvé l'existence d'une trame viaire, qui n'est pas encore connue dans son ensemble, et ils ont permis de distinguer dans l'agglomération deux grands secteurs : un secteur septentrional dans la vallée, organisé de part et d'autre de l'Ornain selon un quadrillage orienté par rapport à la voie Reims-Toul, dont l'existence a été reconnue par plusieurs sondages, avec au nord-est une nouvelle orientation déterminée par le changement de direction de cette voie dans la vallée de la Barboure ; un secteur méridional sur le plateau de Mazerio, où l'on distingue à l'est un ensemble culturel sans voirie définie, au centre un quartier respectant l'orientation générale reconnue dans la partie septentrionale, à l'ouest un autre quartier où deux nouveaux axes sont donnés par un carrefour. — La ville ne manque pas d'édifices publics mais la connaissance que l'on a d'eux est encore très imparfaite (F. Mourot, C. Gilquin), à l'exception du temple principal de l'ensemble culturel du plateau de Mazerio : à un *fanum* en bois et torchis, comportant une *cella* et une galerie périphérique entourés d'une colonnade en pierre, daté de la fin du 1^{er} siècle av. J.C., a succédé à l'époque tibéro-claudienne un temple de type mixte, élevé sur podium et entouré d'une double galerie, témoignant de la romanisation rapide de la ville. D'autres monuments sont connus ou repérés, mais, faute de fouilles, ils ne peuvent encore être datés : huit temples du type *fanum* avoisinant le temple principal du plateau de Mazerio ; sur ce même plateau un complexe architectural reconnu par des survols aériens et qui peut être interprété comme une vaste place publique (mais le terme de *forum* est à éviter), bordée de portiques ; au sud-est du plateau, dans la dépression naturelle de La Fossotte, les descriptions anciennes et de nouvelles observations suggèrent l'existence d'un monument de spectacle, identifié comme un théâtre par les chercheurs du 19^e siècle, mais des relevés récents conduisent à penser qu'il s'agirait plutôt d'un petit amphithéâtre, interprétation proposée dès 1981 par E. Bouley dans une thèse de troisième cycle ; en revanche la structure semi-circulaire révélée par la prospection aérienne à la confluence de l'Ornain et de la Barboure est peut-être un théâtre, mais ce n'est qu'une hypothèse qui reste à prouver ; enfin l'existence de thermes a été reconnue par des fouilles partielles dès le 19^e siècle au Gros Therme et par des ramassages de surface récents aux Tussottes. Deux études analysent les éléments architecturaux mis au jour à *Nasium* : d'après l'analyse pétrographique tous les calcaires observés se trouvent dans le voisinage immédiat, ce qui a permis d'éviter de coûteux charrois (J. Mathieu) ; l'étude du décor architectonique prouve qu'au 1^{er} siècle les *lapidarii* ont eu recours à des «cartons» mis au point en Narbonnaise, alors que pour les rares blocs connus des 2^e et 3^e siècles ils ont mis en œuvre des schémas ornementaux proches de ceux qui avaient cours en Belgique et dans les régions rhénanes (Y. Maligorne). — Les différents aspects de la vie quotidienne font l'objet de longs développements (F. Mourot). L'habitat juxtapose deux types de constructions : d'une part des demeures dont les mosaïques, en particulier la célèbre mosaïque de l'enlèvement d'Europe, les peintures murales et les dallages et placages de roches décoratives révèlent le luxe, mais dont les plans et la chronologie demeurent encore inconnus ; d'autre part des habitations modestes dont, au centre de la ville, les plans ont été mis en évidence par la photographie aérienne. Les éléments de mobilier provenant de structures domestiques, culturelles ou funéraires, sont malheureusement connus en dehors de tout contexte stratigraphique ; en revanche le vaisselier, le luminaire, les objets de toilette et de parure, surtout les fibules, peuvent être datés de façon relativement précise grâce à la chronologie générale connue pour chacun d'eux en Gaule Septentrionale. — Les activités économiques sont connues de façons inégales (F. Mourot). Si l'on manque de documentation pour la construction et la menuiserie, on dispose de données intéressantes pour d'autres artisanats : le mobilier mis au jour à *Nasium* et conservé dans les

musées de Bar-le-Duc, Verdun et Metz atteste les différentes phases du travail du textile, tandis que l'activité métallurgique a été prouvée dès le ^{xix}^e siècle par la découverte de deux minières à la périphérie de l'agglomération et de deux forges dans la ville même. La circulation monétaire fournit une bonne image de l'activité des échanges : la hausse du volume des monnaies découvertes sur le site urbain se poursuit jusqu'au premier tiers du ⁱⁱ^e siècle et se ralentit à partir d'Antonin, mais la période sévérienne correspond à une nouvelle phase de développement avant que ne débute à partir du milieu du ⁱⁱⁱ^e siècle une baisse progressive qui s'accroît au ^{iv}^e siècle ; la nature et l'importance des deux dépôts monétaires retrouvés sur le site, ayant pour *terminus ante quem* l'un 218 ap. J.C. et l'autre 268, font supposer qu'il s'agissait de trésors de temples. Enfin ce que l'on appellerait aujourd'hui le «secteur tertiaire» est représenté par la médecine ophtalmologique, dont porte témoignage la découverte de cachets d'oculistes et d'un matériel de chirurgie, d'ailleurs souvent difficile à distinguer du matériel utilisé en cosmétique. — Parmi les divinités connues à *Nasium* grâce à l'épigraphie et à l'iconographie (F. Mourot), onze appartiennent au panthéon classique gréco-romain et, si aucune n'est vraiment privilégiée, le culte d'Esculape est le plus attesté. Les divinités indigènes non assimilées sont représentées surtout par *Epona*, associée au Génie des Leuques sur un autel qui constitue l'une des découvertes majeures du site, et par une déesse-mère anonyme qui fait l'objet d'une étude spécifique (J.-N. Castorio) ; celle-ci confirme une datation dans la première moitié du ⁱ^e siècle, à laquelle renvoient tous les parallèles connus, notamment rhénans. Les bronzes figurés (J.-N. Castorio) appartiennent pour l'essentiel au répertoire religieux ; ils trouvent presque toujours leur équivalent dans l'art gréco-romain et témoignent de la diffusion du «goût romain» qui a pénétré l'environnement culturel local et s'est manifesté jusque dans les objets de la vie quotidienne les plus modestes. La statuette d'Hercule marchant ne fait pas exception (G. Moitriex), car, si ce modèle n'est pas le plus fréquent en Gaule, il se retrouve identique dans tout l'Occident, conforme aux concepts gréco-romains. La sculpture de *Nasium* (J.-N. Castorio) a malheureusement disparu en grande partie du fait du peu d'intérêt porté autrefois par les habitants de Naix aux vestiges du passé, du vandalisme et de disparitions inexplicables ; ce qui en reste montre aussi une nette inspiration classique. — Le monde des morts (J.-N. Castorio) est connu d'abord par plusieurs «espaces funéraires», pour reprendre une formule beaucoup plus exacte que le terme de «nécropole» quand il s'agit d'un nombre de sépultures insuffisant pour mériter cette appellation de «ville des morts» ; au nombre de cinq ils se trouvent, selon la règle, à la périphérie de la ville antique, en bordure des voies. On ne connaît qu'une sépulture à inhumation datable avec certitude de l'époque romaine : un sarcophage en plomb... fondu deux ans après sa découverte en 1852. Dans les tombes à incinération, les cendres du défunt étaient déposées dans des urnes en verre placées dans des coffres de pierre et la majorité de ces sépultures semble avoir été indiquée au sol, mais le seul marquage connu, parce qu'il a pu résister au temps, est le monument de pierre portant une épitaphe et dans certains cas un décor sculpté : d'une part le «cippe en forme de maison», expression préférable au terme habituel de «stèle-maison», ayant la forme d'un édifice pourvu à sa base d'une cavité destinée au rite des libations en l'honneur des défunts ; d'autre part les stèles proprement dites, généralement dans les éléments architectoniques caractérisant la stèle classique mais souvent pourvues d'une niche représentant les défunts à mi-corps. La découverte la plus intéressante dans ce domaine funéraire est celle des restes d'un monument connu depuis 1845 et pour lequel diverses interprétations ont été proposées, mais dont la nature des structures permet aujourd'hui d'affirmer qu'il s'agissait d'une tombe monumentale circulaire ; sa riche décoration en cours d'étude et la découverte dans son massif d'un exemplaire monétaire de Tibère orientent vers une datation précoce. — La période de l'Antiquité tardive (F. Mourot) est marquée par le déclin de *Nasium*, prouvé par la raréfaction des données matérielles au sein de l'espace urbain dont la rétraction ne

peut encore être mesurée en raison de l'absence de fouilles systématiques. Au haut Moyen-Âge (J. Guillaume), il ne s'agit cependant pas d'une disparition de l'agglomération, que des documents anciens continuent de citer sous son nom antique jusqu'en 936 avant qu'il n'évolue ensuite : le rôle politique et économique de *Nasium* est bien attesté à l'époque mérovingienne, durant laquelle fonctionna aux ^v^e et ^{vi}^e siècles un atelier monétaire ; mais on est très mal documenté sur l'habitat de cette époque, alors que l'on connaît trois «nécropoles» qui ont fourni des sarcophages monolithes ou bipartites avec de nombreuses traces de remplois. — Si les agglomérations secondaires de Lorraine ont fait l'objet d'une étude régionale, aucune ne bénéficiait d'une monographie jusqu'à la publication de cet ouvrage. Cette lacune est désormais comblée, et brillamment, pour *Nasium* qui, très probablement chef-lieu de la cité des Leuques au début de la période romaine avant d'être supplanté dans ce rôle par Toul, n'a jamais cessé d'être une ville véritable durant l'Antiquité. Aussi convient-il de féliciter les éditeurs et collaborateurs de ce très beau volume d'en avoir apporté la preuve par ce travail où la rigueur scientifique s'allie à l'agrément de la présentation.

Olivier RICHIER.

Yvan MALIGORNE, *L'architecture romaine dans l'ouest de la Gaule*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2006 (Archéologie et Culture), 28 × 22 cm, 229 p., 122 fig., 29,00 €, ISBN 2-7535-0277-3.

L'auteur de ce travail participe, à sa façon, à la réhabilitation de l'Armorique romaine très longtemps considérée comme située dans une position marginale de l'Empire et, partant, laissée très largement sur le côté. Beaucoup de recherches récentes proposent, en effet, une image plus équilibrée de l'Ouest de la Gaule. Dans cette perspective, on déploierait encore l'inexistence d'examins approfondis de la statuaire, de l'architecture et de l'urbanisme, notamment. L'ouvrage vient ici combler partiellement ces lacunes. — Il est inspiré par une thèse soutenue en 2004 à l'université de Paris 13, consacrée à l'architecture et au décor architectonique dans les cités de l'ouest de la Gaule. Elle s'appuyait sur un catalogue des blocs d'architecture issus des sept cités envisagées utilisés par l'auteur pour proposer un bilan de l'architecture régionale. Les normes de la collection qui a accueilli l'ouvrage ne permettaient pas de produire le catalogue des éléments lapidaires, mais l'essentiel des conclusions provenant de la thèse doctorale figure dans la publication. — L'auteur a procédé à l'analyse détaillée de quatre ensembles architecturaux les plus représentés dans la région, soit les forums, les sanctuaires, les *domus/uillae* et les tombes monumentales. Il reprend les éléments du décor architectonique dans une étude séparée. Il consacre finalement deux chapitres à des vues de synthèse, une première à consonance plus historique, dédiée à la question du financement de l'équipement monumental, une seconde à l'étude de l'évolution chronologique du double phénomène de l'urbanisation et de la monumentalisation en Gaule de l'Ouest. — L'approche des forums a été rendue possible grâce aux découvertes archéologiques assez récentes qui ont fourni une toute nouvelle documentation après Vannes, Corseul et peut-être Jublains. On sait que le forum de Vannes recourt à un schéma peu fréquent, avec la basilique qui sépare deux places distinctes. Pour Jublains, une relecture récente des plans propose d'assimiler le site de la «Tonnelle» à l'une des composantes du forum, reconnu à cet endroit par le fait de sa localisation au sein de la trame urbaine. Y. Maligorne, qui a pris compte les données planimétriques et architecturales, affiche une grande prudence vis-à-vis de cette interprétation. — Une étude très complète, appuyée sur toutes les données, concerne les sanctuaires, même si l'auteur porte une attention plus soutenue aux sites et aux cultes publics dans la mesure où c'est d'eux que l'on peut attendre les informations les plus utiles sur les conséquences de la municipalisation des communautés provinciales. Les monuments de Rennes, Corseul, Jublains et Sainte-Gemmes-sur-Loire sont passés en revue. — Devant la minceur du dossier constitué par l'habitat, l'auteur préfère s'en tenir à un classement

basique et un peu simplificateur. Les tombes monumentales, peu nombreuses elles aussi, permettent au moins d'aborder les questions des vestiges architectoniques et du décor qui est amplement développé par la suite. — Les deux chapitres de synthèse apportent leur lot de considérations nouvelles à propos du financement des initiatives classées selon la nature de l'intervention et à propos des étapes chronologiques qui rythment une évolution continue entre le règne d'Auguste et la fin du IV^e siècle. Les époques de transition difficiles, comme celle de l'amorce d'une récession urbaine dans la seconde moitié du II^e siècle, ou celle durant laquelle prend place un renouvellement partiel de la parure monumentale entre 235 et le début du IV^e siècle, sont analysées de manière pertinente.

Raymond BRULET.

Antonio GONZALES, Agathe LEGROS, Annick RICHARD et Georges TIROLOGOS, *De Vesontio à Besançon : la ville s'expose*, Besançon, Presses Universitaires de Franche-Comté, s.d., DVD video de 14 min., 10,00 €, ISBN 2-84867-144-0.

Ce DVD a été réalisé pour l'exposition consacrée à la ville de Besançon. Son menu se divise en deux propositions : la naissance de la ville et la ville gallo-romaine, la première reprenant toutefois la seconde. Dans la première partie est présenté le site de Besançon dans la boucle du Doubs et son occupation progressive ; l'essentiel porte sur la ville galloise avec une présentation d'un cimetière et surtout du *murus gallicus*. La seconde sur la ville romaine est plus conséquente. On y présente la trame urbaine avec les principaux monuments : le *forum*, la Porte Noire, quelques maisons, le pont ; les auteurs insistent beaucoup sur l'aménagement des berges du Doubs et le quartier artisanal situé hors de la ville sur la berge opposée de la rivière. — L'ensemble permet de voir l'organisation urbaine avec une restitution des rues toutes pavées et l'élévation des maisons avec ce que cela comporte d'incertitudes, mais c'est la loi du genre. La maison aux mosaïques de la Méduse et de Neptune est détaillée, mais on peut regretter que les deux mosaïques ne soient pas plus visibles et surtout que n'apparaissent pas les éléments originaux ; de même pour la Porte Noire il aurait été intéressant de faire figurer quelques morceaux de son décor alors que quelques objets sont présentés pour les époques plus reculées. Si l'animation est traditionnelle pour ce genre de produit avec des vues de rues par une déambulation zigzagante, on peut remarquer qu'une animation de celles-ci aurait été la bienvenue pour rendre le produit plus ludique. Surtout on peut déplorer que les objets issus des découvertes archéologiques apparaissent trop peu, ce qui aurait permis d'utiles comparaisons. Visiblement ce DVD a été conçu pour introduire l'exposition et les remarques qui sont faites ici trouvaient certainement leur réponse dans les collections présentées. Ce DVD reste cependant très pédagogique et permet une approche intéressante de la trame urbaine de Besançon pour un public en cours de formation sur l'antiquité gallo-romaine.

Gérard MOITRIEUX.

Yvon THÉBERT, *Thermes romains d'Afrique du Nord et leur contexte méditerranéen. Études d'histoire et d'archéologie*, Rome, École Française de Rome, 2003 (Bibliothèque des Écoles Françaises d'Athènes et de Rome, 315), 29 × 22,5 cm, II-733 p., 173 pl., 96,00 €, ISBN 2-7283-0398-3.

Ce n'est pas sans émotion que nous présentons cet ultime travail d'Yvon Thébert (1943-2002), issu d'une thèse d'État soutenue en 1997. Henri Broise et Jean-Pierre Guilhembet se sont chargés d'en relire les épreuves que l'auteur n'avait pu voir. — Au cœur du volume, important par le contenu autant que par l'ampleur de la matière, se trouve le catalogue de 131 édifices thermaux, 44 en Tunisie, 63 en Algérie et 24 au Maroc (p. 123-284, plans pl. XXXII-CXLIII). Tous les monuments connus n'ont pas été mentionnés (fouilles ou publication en cours), mais la toute grande majorité de ceux qui figu-

rent dans cet inventaire ont été l'objet de contrôles sur place. Chaque notice comporte une succession de rubriques : bibliographie, datation, typologie, salles froides, salles chauffées ; les caractéristiques de certains monuments ont parfois imposé d'ajouter une entrée ou de modifier les derniers titres de cette séquence. L'information extraite des rapports de fouilles est indiquée et, si nécessaire, discutée voire rectifiée. Les plans sont repris aux meilleures sources disponibles. Un schéma en dérive, qui tient compte des observations faites *in situ* par l'auteur : les circulations au niveau du sol, la situation des installations techniques, l'identification des différentes salles sont indiquées à l'aide de symboles dont la signification est donnée pl. XXXI ; l'adoption d'une même échelle, le 1:500 pour les monuments publics et le 1:250 pour les bains privés, permet de visualiser leurs dimensions et proportions respectives et facilite les comparaisons. Un second catalogue présente 196 inscriptions qui les concernent (p. 485-521) : ici encore, les éditions antérieures ont servi de base au travail, mais Y. Thébert ne s'est pas interdit d'adopter une interprétation ou une datation dictée par sa connaissance profonde du monument. Ces deux états, qui dépassent le niveau de la simple énumération, tout à la fois fécondent les chapitres qui les entourent et se nourrissent de leurs enseignements. — L'ouvrage s'ouvre par une double introduction, qui d'une part définit les problèmes de méthode et constitue une « grille de lecture » théorique, fruit d'une connaissance initiale du sujet que la progression de la recherche affinera, d'autre part brosse un cadre historique fondé essentiellement sur une approche économique. Sous le titre *Genèse et ordonnance de l'architecture méditerranéenne*, l'auteur traite d'abord des bains publics, privés et liés aux gymnases, de l'époque classique à l'époque hellénistique. Les exemples puniques de Kerkouane et de Carthage sont décrits. L'invention du système sur pilettes, à la fin du I^{er} ou au début du I^{er} siècle avant n.è., et celle des parois chauffantes, dans le troisième quart du même I^{er} siècle, la « révolution de l'hypocauste », pour reprendre l'expression heureuse de l'auteur, ont influencé l'architecture et la disposition des bâtiments. L'évolution des plans, le nom et la fonction des salles sont suivis, sur la base des sources écrites et archéologiques, jusqu'au III^e siècle. Ces pages concernent essentiellement l'Italie (Rome, villes campaniennes, Tivoli), mais aussi les bains d'Hippias, décrits par Lucien, et, en Afrique, Sabratha. Le premier catalogue, dont l'économie a été précédemment rappelée, fonde un chapitre capital qui en constitue la synthèse : il définit les architectures de plan symétrique (ou impérial), semi-symétrique et asymétrique, qui caractérise le plus grand nombre des édifices thermaux. Si l'étude est bien évidemment centrée sur les exemples africains, les références au reste de l'Empire ne manquent pas. L'analyse des plans amène à s'interroger sur la fonction précise de chacun des locaux et sur les noms qui les désignent et qui nous sont connus par les sources littéraires et épigraphiques (renvois au catalogue des inscriptions). Certains de ces textes ont fait l'objet d'interprétations variées, soumises ici à critique, et il en ressort une vision souvent renouvelée des réalités que recouvrent les termes et expressions employés. Aucune publication relative à des établissements balnéaires ne pourra dorénavant faire l'impasse sur ces pages. Archéologie et épigraphie concourent à replacer les monuments dans le tissu urbain qu'ils scandent, évolution suivie jusqu'aux mutations des temps byzantins puis arabes, lorsque disparaissent les constructions imposantes au profit de petites installations dans lesquelles l'immersion fait place à l'affusion. Les affirmations d'ordre méthodologique qui sous-tendent la démarche, celles en particulier qui concernent le recours aux inscriptions, « la crise » du III^e siècle ou le V^e siècle vandale, ne peuvent être ignorées, même si elles appellent parfois la discussion. L'apport de la documentation africaine à la connaissance du rôle joué par les bains dans la société et l'économie n'est pas des plus considérables, mais il n'est pas inexistant : financement ; insertion au sein de la voirie et des constructions voisines, lieux de réunion et de propagande, par le biais d'inscriptions et de statues ; activités sportives évidemment, avec des réflexions sur la nudité, sur l'iconographie athlétique, sur le sens à accorder aux *gymnasia*, sur les aména-

gements et itinéraires plus particulièrement destinés aux sportifs, sur la différence entre les thermes d'hiver et les thermes d'été, caractérisés par la présence d'une palestres ; économie : organisation des chantiers, origine locale ou importée des matériaux de construction, provenance des architectes et des équipes, fonctionnement, utilisation à des fins idéologiques. — Un jeu de tables de concordance et plusieurs *indices* contribuent à faciliter la consultation de cet ouvrage qui fera date et qu'aucune publication de ce type monumental ne pourra ignorer.

Jacques DEBERGH.

Danièle TERRER, Roger LAUXEROIS, Renaud ROBERT, Vassiliki GAGGADIS-ROBIN, Antoine HERMARY, Philippe JOCKEY et Henri LAVAGNE, *Vienne (Isère)*, Paris, Diffusion de Bocard, 2003 (Nouvel Espérandieu. Recueil général des sculptures sur pierre de la Gaule, 1), 28 × 22,5 cm, LVIII-255 p., 10 fig., 269 pl., 2 cartes, 1 front., ISBN 2-87754-136-3.

Le dernier recensement des sculptures découvertes en Gaule et répertoriées par R. Lantier (Tome XV du *Recueil général des bas-reliefs, statues et bustes de la Gaule romaine*, paru en 1965) datait de 1959. C'est dire combien le travail de refonte de l'ensemble du recueil par l'équipe que dirige Henri Lavagne est nécessaire. Et l'on ne peut que se féliciter que le premier volume dont nous ayons à rendre compte concerne la statuaire de la grande métropole des Allobroges. Le choix des auteurs s'explique essentiellement à la fois par la richesse de cette statuaire et par sa spécificité qui, au sein des autres cités gallo-romaines, a valeur d'exemplarité, comme s'attachent à nous le montrer les études qui précèdent le catalogue proprement dit. En effet, après que R. Lauxerois nous a décrit comment se sont constituées au cours des âges les collections viennoises, dont on peut déplorer toutefois que quelques-unes des plus belles pièces soient allées embellir d'autres musées, Renaud Robert se livre à une analyse de la sculpture viennoise. Quatre grandes catégories d'œuvres peuvent être individualisées: d'abord, et c'est l'une des originalités locales, la présence importante de copies de modèles classiques, concernant quarante statues, qui ont été soit importées, soit réalisées sur place par des artistes locaux formés dans des ateliers romains, soit encore travaillées dans des ateliers romains itinérants. Ce dernier point avait d'ailleurs déjà été suggéré par Ernest Will (*La sculpture romaine au musée lapidaire de Vienne*, 1952) qui envisageait le passage à Vienne d'artistes venus de Grèce ou d'Asie Mineure – ce qu'a confirmé l'analyse pétrographique des marbres – séjournant dans une ville où habitait une clientèle riche et éclairée, dont le plus célèbre représentant serait Valerius Asiaticus, premier consul gaulois en 35. Une ville où ont pu se constituer des collections privées d'œuvres d'art, certains possesseurs offrant ensuite ces œuvres pour en décorer des monuments publics comme les thermes du Palais du Miroir, où l'ensemble de sculptures retrouvées semble avoir cette origine, c'est-à-dire des dons de particuliers. Que l'art officiel soit autant représenté à Vienne étonne au regard des nombreux indices attestant du caractère assez fortement indigène de la cité. On trouve ensuite de grands reliefs officiels, eux aussi en marbre, liés à l'exaltation du pouvoir impérial, en particulier à l'époque julio-claudienne, comme ces deux têtes d'Auguste et de Tibère (dont nous n'avons plus que le moulage, pour la seconde) qui devaient appartenir au même monument, sans doute proche du forum. D'autres reliefs, en calcaire cette fois, appartiennent à une troisième catégorie, aussi de monuments publics, moins identifiables que les précédents. Enfin, une dernière série concerne des œuvres de facture indigène, peu nombreuses et appartenant essentiellement soit au domaine de la dévotion populaire, comme la stèle de Sucellus trouvée dans une maison de Saint-Romain-en-Gal et offerte par un esclave qui se définit comme *sarcitor*, «le ravaudeur» – identification que l'on doit à Jacques Gascou (*Inscriptions latines de Narbonnaise*, V. 1. *Vienne*, XLIV^e supplément à *Gallia*, CNRS Editions, Paris, 2004, p. 96, n^o 23) – soit au domaine funéraire, comme ces grands chapiteaux d'antes à décor animalier ou mythologique. Suit un catalogue de

501 numéros que l'on doit aux sept auteurs de l'ouvrage. Chaque notice a fait l'objet d'une complète révision par rapport aux recensions précédentes et, en particulier, grâce à une lecture approfondie des archives, de nombreuses provenances ont pu être identifiées, des regroupements de fragments réalisés, conférant à ce travail un caractère scientifique indéniable. Nous disposons là d'un instrument de travail indiscutable pour qui voudra étudier la sculpture gallo-romaine, d'autant que l'iconographie qui ne comporte pas moins de 269 planches est d'une excellente qualité. Bibliographie, index, cartes et tables de concordance complètent l'ouvrage. La collection du Nouvel Espérandieu ne pouvait pas mieux commencer.

André PELLETIER.

Stephanie BÖHM, *Klassizistische Weihreliefs. Zur römischen Rezeption griechischer Votivbilder*, Wiesbaden, L. Reichert, 2004 (Palilia, 13), 29 × 22 cm, 128 p., 80 fig., 22 €, ISBN 3-89500-383-2.

Avec un retard dont je suis seul coupable, il faut saluer la parution de ce livre élégant et remarquablement bien informé sur un sujet un peu délaissé, celui des reliefs dits «classicisants». Sujet délaissé probablement à cause de sa difficulté même, due à la datation toujours controversée de ces pièces : les spécialistes de la sculpture grecque classique et même hellénistique ont eu tendance à y voir des œuvres romaines héritées des grandes périodes de l'art grec et les spécialistes de l'art romain ont toujours voulu en faire des œuvres néo-attiques tardives, peut-être même élaborées dans des ateliers athéniens, parfois classées dans les chefs-d'œuvre un peu académiques de l'époque d'Hadrien et en tout cas étrangères à la vieille tradition italique. Cette situation ambiguë explique que ces reliefs d'une extrême qualité soient toujours appelés comme pièces de comparaisons par les deux partis, sans qu'on ait affronté réellement leur statut, leur rôle et leur datation. Stephanie Böhm s'y est appliquée avec un grand sens de la nuance, pour les situer dans une évolution chronologique qui va du I^{er} siècle avant J.-C. au 2^e siècle après J.-C. Elle les étudie sous la forme de treize dossiers en s'efforçant à chaque fois de rechercher le modèle originel à l'âge classique ou hellénistique et leur «réception», pour employer ce terme à la mode, dans les milieux romains. On doit penser qu'ils étaient enchâssés dans les murs des grandes demeures de l'aristocratie romaine, un peu comme ces *pinakes* que l'on voit dans la peinture pompéienne, parfois même aussi dans les jardins, comme le proposait naguère P. Grimal. Avaient-ils une simple valeur décorative et n'étaient-ils que des objets de collectionneurs ? L'auteur ne le croit pas et soutient leur valeur également religieuse et il est vrai que leur iconographie est rarement «pittoresque» (à la différence des reliefs alexandrins qui leur ressemblent parfois par certains aspects, notamment par leur finesse de style) ; on peut penser que leur intégration dans les palais des Grands à Rome reposait peut-être sur un sentiment religieux diffus où la culture et le divin sont intimement mêlés. On soulignera que les dieux et les sacrifices occupent la meilleure part de cette iconographie : Hygie et Asklépios (le relief du Capitole et les deux exemplaires du Louvre), Déméter et Korè (au musée de Malibu et à la Stoa d'Attale), l'Athéna Lanckoronsky de Richmond, le relief aux deux déesses du musée Chiaramonti (Vatican) et le couple de la Villa Albani que la critique récente a voulu identifier comme Atalante et Méléagre, sont les principaux sujets étudiés. Chaque dossier part d'une description minutieuse où la part des restaurations du XVIII^e siècle (notamment les interventions de Cavaceppi ou de ses émules à Rome) est toujours scrupuleusement analysée, puis le dossier est étayé de multiples comparaisons (les vases grecs ont fourni de nombreux modèles) et on voit apparaître progressivement une iconographie hybride faite d'emprunts et de contaminations savantes pour aboutir à ces représentations d'une gravité sereine et souvent énigmatiques.

Henri LAVAGNE.

Giovanni GORINI e Attilio MASTROCINQUE, *Stipi votive delle Venezie. Regio X, 2. Altichiero, Monte Altare, Musile, Garda, Riva* a cura di G. G. et Att. M., Rome, G. Bretschneider, 2005 (Archaeologica, 144. Corpus delle stipi votive in Italia, 19), 24, 5 × 17,5 cm, 295 p., fig., 55 pl., cartes, 238,00 €, ISBN 88-7689-210-9.

Dix-neuvième volume du *Corpus delle stipi votivi in Italia*, cet ouvrage collectif sous la direction de G. Gorini et A. Mastrocinque publie le matériel de cinq dépôts d'offrandes de la Vénétie antique : Altichiero (prov. Padoue), Monte Altare (prov. Trévise), Musile di Piave (prov. Venise), Monte San Martino (Riva del Garda, prov. Trente) et Bosco della Rocca di Garda (prov. Vérone). En usage à différentes époques, ces quelques sites nous offrent un aperçu du paysage cultuel de cette région et de son évolution depuis l'âge du Fer jusqu'aux IV^e / V^e siècles de notre ère, en éclairant notamment la phase de romanisation. Ils témoignent également des divers contextes dans lesquels les offrandes pouvaient être déposées : fleuve, puits, sommet d'une colline, etc. On ne peut que saluer la publication de ce nouveau corpus, lequel vient compléter à bon escient nos connaissances de ce phénomène complexe des dépôts d'offrandes dans cette région d'Italie septentrionale.

Bastien TOUNE.

M. J. VERSLUYS, *Aegyptiaca Romana. Nilotic Scenes and the Roman Views of Egypt*, Leyde - New York - Copenhague - Cologne, E. J. Brill, 2002 (Religions in the Graeco-Roman World, 144), 24,5 × 16,5 cm, xiv-509 p., 171 fig., 125,00 €, ISBN 90-04-12440-3.

Cet ouvrage résulte de la dissertation que l'auteur a défendue à l'Université de Leyde. La base en est un catalogue des représentations nilotiques dans l'Empire romain (p. 43-236). Dans son introduction, l'A. évoque rapidement, sous leurs divers aspects (politiques, économiques, religieux et culturels), les relations entre Rome et l'Égypte à partir de 30 av. J.-C. (p. 3-15) ; puis il rappelle l'intérêt que suscita cette question (p. 15-26) ; ces deux sujets seront développés à la fin du volume. Enfin il explique ce que cachent, pour lui, les mots «paysage nilotique» (p. 26-35), motif qui fut populaire à Rome dès le I^{er} siècle avant J.-C. jusqu'au VI^e de notre ère. — *Le corpus* (p. 39-236) regroupe 131 scènes nilotiques classées topographiquement. L'A. ne prétend nullement être exhaustif, mais traite des exemplaires les plus représentatifs et qui montrent, sans le moindre doute, un paysage nilotique ; 54 objets qui n'y correspondent pas en tous points sont donnés en appendice (p. 451-477). Chaque fiche du *corpus* est illustrée d'une photo en noir et blanc et se présente de manière uniforme ; après le lieu, sont mentionnés successivement : le type (mosaïque, peinture, relief ...), le contexte (édifice, pièce ...), les caractéristiques (mesures, couleurs, état), le lieu de conservation et l'éventuel n° d'inventaire, la date ; puis viennent la description, concise mais claire, et la bibliographie. C'est en Italie que ce thème est le plus fréquent (p. 43-177), mais il figure dans toutes les régions de l'Empire ; on le trouve en Afrique du Nord (p. 177-197), en Égypte (p. 197-200), en Espagne (p. 200-209), en Gaule (p. 209-213), en Pannonie (p. 214-215), en Illyrie (p. 216), en Dalmatie (p. 216-217), en Grèce (p. 217-224), en Syrie (p. 224-226) et en Palestine (p. 226-236). — Dans le chapitre suivant (p. 237-299), l'A. montre, à l'aide de diagrammes, comment le sujet à évolué au cours des siècles dans les différentes régions où il était à l'honneur. Ensuite il analyse, minutieusement, chacun des éléments constituant le paysage : les personnages réels ou non et leurs activités, la faune et la flore, les habitations, ... — Le chapitre quatre traite d'autres *Aegyptiaca* (p. 304-384) ; pour Rome, l'A. a classé les monuments, les décors et les objets selon les régions augustéennes. Il y aborde aussi le contexte religieux et artistique dans lequel cette curiosité pour l'Égypte s'insère ; enfin, il s'intéresse à la manière dont, au XIX^e siècle et au XX^e, on se représentait les rapports entre les Romains et les Égyptiens. — Pour terminer (p. 385-443), l'A. tente de reconstituer, à travers les textes et les oeuvres qu'il a commentées, l'image que le monde s'est faite, depuis l'antiqui-

té, de l'Égypte ; il insiste sur l'engouement de l'Occident, après l'Expédition d'Égypte, pour ce pays ; il rappelle la naissance de l'égyptomanie et l'intérêt pour l'orientalisme. — Une abondante bibliographie, la liste des illustrations (avec mention de la provenance) et des *indices* (des noms, des musées et collections, des auteurs anciens) ferment cette très intéressante monographie.

Marguerite RASSART-DEBERGH.

Bernard ANDREAE, Michael PHILIPP, Nina Simone SCHEPKOWSKI et Ortrud WESTHEIDER, *Malerei für die Ewigkeit. Die Gräber von Paestum*. Katalog von B. A., M. Ph., N. Sch. und Ortr. W., Munich, Hirmer, 2007, 29 × 23 cm, 224 p., nombr. fig., 34,90 €, ISBN 978-3-7774-3745-3.

Il prezioso volume raccoglie i contributi di eminenti studiosi (B. Andrae, M. Cipriani, E. Greco, D. Mertens, A. Pontrandolfo, A. Rouveret, N. S. Schepkowski) su Paestum e sulle sue pitture funerarie, in mostra ad Amburgo presso il Bucerius Kunstforum (13 ottobre 2007-20 gennaio 2008) e successivamente anche a Berlino (27 giugno-28 settembre 2008). — La Mostra, allestita per meritoria iniziativa del Prof. B. Andrae, in collaborazione con la Soprintendenza archeologica di Salerno e con il Museo di Paestum, sotto l'alto patronato del Presidente della Repubblica italiana e del Bundestagspräsident tedesco, per la prima volta trasferisce fuori del Museo archeologico di Paestum un complesso di opere di valore straordinario e ne consente la conoscenza su scala mitteleuropea. — La particolare presentazione sequenziale delle lastre dipinte nell'ambito della Mostra consente di cogliere l'unità spaziale del programma figurativo di ogni singola tomba. Con il loro programma figurativo, le pitture della città lucana sono connesse da un lato con le conquiste della pittura greca del IV sec. a.C., dall'altro appartengono alla cultura figurativa europea. Alle loro nitide riproduzioni nella sobria veste grafica si accompagnano testi tutti di altissimo livello. — Non sono soltanto approfondite le problematiche della pittura funeraria e dei relativi corredi (B. Andrae, A. Pontrandolfo, A. Rouveret), sintetizzando i risultati di ricerche decennali (v. A. Pontrandolfo - A. Rouveret, *Le tombe dipinte di Paestum*, Modena 1992 ; I. B. Baldassarre, A. Rouveret, M. Salvadori, *Pittura romana*, Milano 2002), ma anche sono trattate l'architettura e l'urbanistica di Paestum (E. Greco, D. Mertens). Infine sono presentate vedute ed acquerelli del XVIII e XIX secolo, da varie collezioni europee, oltre a modellini di sughero (N. S. Schepkowski), che segnalano la fortuna di Paestum nella cultura figurativa europea, ben prima che venissero alla luce le tombe lucane nel corso degli scavi sistematici delle necropoli nel XX secolo. — Il bel libro riconsegna così Paestum alla sua dimensione europea, quale conobbe nel passato, allorché fu meta di viaggiatori illustri, come J. W. von Goethe (1787) e Ludwig di Baviera, che vi si recò insieme a Leo von Klenze nel 1824. Al fondatore dell'archeologia classica, J. Winckelmann, le rovine di Paestum non soltanto provocarono un'impressione profonda (1758), ma egli anche così preconizzava (Lettera al Barone Stosch) : “gli edifici di Paestum mi fanno bene sperare che tutta quella landa desolata e abbandonata, dove fiorirono le più famose città della Magna Grecia, conservi ancora molte testimonianze”. Tali ulteriori testimonianze la Mostra introduce nel circuito della cultura europea, nel solco della antica e lunga tradizione tedesca di studi di antichità classica.

Lucia Amalia SCATOZZA HÖRICH.

Beaudoin CARON - Eléni P. ΖΟΪΤΟΠΟΥΛΟΥ, *Montreal Museum of Fine Arts, Collections of Mediterranean Antiquities-Musée des Beaux-arts de Montréal, La collection des antiquités méditerranéennes*. Volume 1. *The Ancient Glass-La verrerie antique*. Illustrations, Renée A. BOUCHARD, Leyde - Boston, E. J. Brill, 2008 (Monumenta Graeca et Romana, 13), 29 × 22,5 cm, XLVI-221 p., nombr. fig., 119,00 €, ISBN 978-90-04-16193-1.

Il volume, pubblicato purtroppo dopo la morte di E. Ζοϊτοπούλου, inaugura una Serie di Cataloghi, che ha l'obiettivo di pubblicare le Collezioni di Archeologia Mediterranea del Montreal Museum of fine Arts, negli ultimi anni arricchitesi con nuove acquisizioni: la collezione vetraria è tuttora la principale componente delle Collezioni di tale Museo. L'interesse della Collezione risiede nella sua eterogeneità, infatti essa copre tutto il periodo dell'antichità classica ed offre un campione rappresentativo della produzione vetraria antica, pur mancando pezzi eccezionali. Tutte le parti del Volume (Prefazione, Introduzione, Capitoli) sono redatti sia in lingua inglese che in lingua francese. L'Introduzione comprende innanzitutto una breve sintesi sulle origini della produzione vetraria e sulla sua diffusione, con opportuni riferimenti alle fonti scritte, successivamente tratta il problema dell'utilizzazione dei contenitori vitrei con l'ausilio di interessanti riproduzioni finora poco note su pitture e mosaici di varie aree del mondo romano, e si conclude infine con un Glossario, seguito da un'esautiva Bibliografia. Il Catalogo, nella doppia versione, inglese e francese, presenta i contenitori vitrei in schede disposte in ordine cronologico, dal vetro egiziano al vetro preromano, romano e della tarda antichità, corredate di una chiara e sempre efficace documentazione fotografica, a cura di R.A. Bouchard. Il Volume, dalla accurata edizione, costituisce in sintesi, sia per i testi, sia per la parte illustrativa, un utile strumento di lavoro e di confronto per materiali vitrei da contesti di varia cronologia e di varia area geografica e rientra nella migliore tradizione di cataloghi del vetro antico.

Lucia Amalia SCATOZZA HÖRICHT.

Fabio COLIVICCHI, *Materiali in alabastro, vetro, avorio, osso, uova di struzzo*, Roma, G. Bretschneider, 2007 (Materiali del Museo nazionale archeologico di Tarquinia, 16), 24,5 × 17 cm, xii-260, p., 61 pl., 200,00 €, ISBN 978-7689-231-1.

Il volume rientra nella Serie "Materiali del Museo Archeologico nazionale di Tarquinia", diretta da Mario Torelli e presenta un repertorio assai vario di "Kleinfunde" di lusso, che dall'arcaismo giunge all'epoca romana, costituendo la testimonianza dei consumi opulenti dei ceti urbani di una grande città etrusca. Oggetto del lavoro sono i materiali del nucleo originario del Museo, formatosi nel 1916 con l'unione della Collezione Bruschi e della Raccolta comunale, a seguito di scavi condotti nella necropoli tarquiniese nell'Ottocento. — Nella Prima parte sono trattati vasi e oggetti di pietra (in alabastro calcareo, in gesso ed in altro materiale), nella Seconda parte sono considerati i vasi e gli oggetti di vetro, nella Terza parte sono compresi oggetti in avorio ed in osso, infine nella Quarta parte le uova di struzzo tagliate a coppa. Efficaci sono le introduzioni alla presentazione dei singoli gruppi di materiali, corredate di informazioni di vario ordine e con opportuni riferimenti ai circuiti di scambio nell'ambito del Mediterraneo antico. — Materiali, come l'alabastro, l'osso, l'alabastro gessoso, finora poco studiati, come sottolinea anche l'Autore, contribuiscono alla ricostruzione dei processi di scambio con il Mediterraneo orientale e la Grecia in età arcaica. Del tutto analoghe sono le riflessioni sulla presenza dei vetri su nucleo friabile, simili per funzione agli *alabastra* in pietra, attribuibili a maestranze greco-orientali. Fra gli oggetti in osso, si segnalano le placchette per il rivestimento di cofanetti lignei e le parti in osso di un parasole, connesso al mondo femminile, databili nella prima metà del V sec. a. C. — Nel IV sec. a.C. le importazioni si riducono drasticamente, mentre si registra una forte ripresa della lavorazione dell'osso e si diffondono le imitazioni in gesso degli *alabastra* importati dall'Oriente, infine i piccoli vasi di vetro datati tra la seconda metà del IV e gli inizi del III sec. a.C. sono attribuiti sia ad officine italiche che del Mediterraneo orientale. — I vetri ellenistici tra III e I sec. a.C. e gli altri oggetti importati di pregio sono ricollegati dall'Autore alla ristretta classe dirigente etrusca, che si avvantaggia, come tutte le popolazioni italiche, delle conquiste romane in Oriente. — Sicuramente pregevole è la sintesi finale ("Conclusioni"), nella quale i vari gruppi di oggetti illustrati, di differente cronologia, vengo-

no collocati ciascuno nel proprio contesto cronologico e geografico, correlandoli alla storia della grande città etrusca. — Il testo è corredato di un apparato grafico veramente completo ed esaustivo e si offre come un utile mezzo di studio, per ricerche future relative ad altri contesti del mondo antico. Lucia Amalia SCATOZZA HÖRICHT.

Carnuntum Jahrbuch. 2006, Vienne, Verlag der Österreichischen Akademie der Wissenschaften, 2007, 27 × 19 cm, 374 p., fig., pl., cartes, 36,00 €, ISBN 978-3-7001-3789-4.

Cette publication consacrée à *Carnuntum*, un camp légionnaire romain situé le long du Danube (Autriche actuelle) et à côté duquel s'est développée une ville à l'époque impériale, propose plusieurs contributions intéressantes. La première est une étude de figures représentant des gladiateurs et parmi lesquelles se trouve une statuette, réalisée en ivoire, identifiée comme un Thrace et qui provient précisément de *Carnuntum* (p. 103-122). Une partie importante du livre est ensuite consacrée à la publication exhaustive des données céramologiques (typologie, description et planches) provenant de la fouille de la Maison I de l'établissement civil du site (p. 135-362). La datation de ce matériel couvre une période comprise entre l'époque flavienne et la fin du I^{er} siècle de notre ère et il comprend notamment une partie consacrée aux lampes à huile. La contribution se clôt sur une étude portant sur la peinture murale romaine qui se base sur l'analyse au microscope des mortiers et des pigments d'un échantillonnage de fragments d'enduits peints de *Carnuntum* (p. 363-374). Michaël VANNESSE.

Felice Gino LO PORTO, *Il deposito prelaconico di Borgo Nuovo a Taranto*, Rome, G. Bretschneider, 2004 (Monumenti antichi. Serie miscellanea, 9. 62 della serie generale), 34 × 24,5 cm, 79 p., 31 fig., 1 pl., ISBN 88-7689-186-2.

Découvert en 1880, dans un contexte qui n'est, malheureusement, pas totalement clair, ce lot de plus de 500 vases de l'âge du Fer, pour la plupart en excellent état de conservation, n'avait jamais été publié intégralement. De nouvelles recherches sur le mobilier «iapyge» ou «pré-colonial», entreprises dans les années 1980, à l'occasion notamment des fouilles d'Otrante, dans le Salento (D.G. Yntema, *Some notes on Iapygian Pottery from the Otranto Excavations : a preliminary report* dans *StAnt* 3, 1982, p. 63-82 ; D. G. Yntema, *The matt-painted Pottery of southern Italy*, Utrecht, 1985), ont incité F. G. Lo Porto à présenter cet ensemble. Avec 350 exemplaires de céramique non décorée, mais fine et bien cuite, et près de 200 vases à décor peint géométrique, il s'agit du lot le plus important actuellement connu pour ces types de matériel. — Après quelques pages consacrées à l'histoire de la découverte et aux interprétations dont celle-ci a fait l'objet, le volume se présente comme un catalogue raisonné, classé par catégories techniques et par formes, et enrichi de remarquables dessins de Brian Thompson. Chaque modèle est, d'une part, réinséré dans les typologies de formes et de décors proposées par D. G. Yntema, d'autre part rapproché de vases trouvés sur des sites contemporains d'Italie méridionale, en particulier des nécropoles, comme Sala Consilina, Pontecagnano, Cumes, Torre Galli, Torre del Mordillo. — Tous ces rapprochements permettent une datation de l'ensemble entre la première moitié et le début du troisième quart du VIII^e siècle avant notre ère. Le dépôt est interprété comme le stock d'une officine de potiers, et donc comme un important témoignage de l'activité artisanale à Tarente, en relation avec un établissement indigène, antérieur à la fondation de la colonie laconienne. Anne-Marie ADAM.